

LA PHONÉTIQUE
DES
INSCRIPTIONS LATINES
DE LA GAULE

PAR
JULES PIRSON

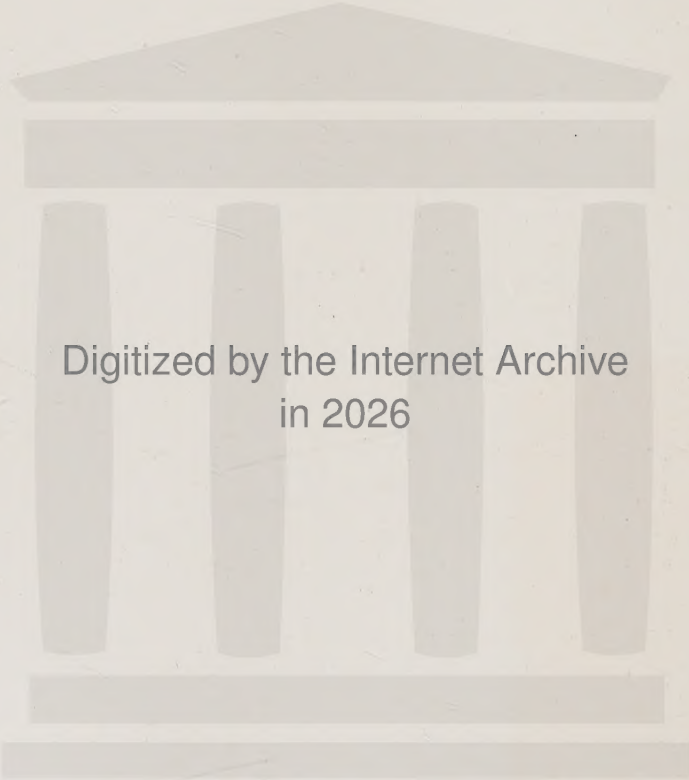
LECTEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH



LIÈGE
IMP. LIÉGEOISE, HENRI PONCELET
RUE DES CLARISSES, 48
1900

*Diss. München
1900.*

LA PHONÉTIQUE
DES INSCRIPTIONS LATINES
DE LA GAULE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

11931.

LA PHONÉTIQUE

DES

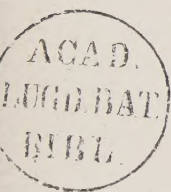
INSCRIPTIONS LATINES

DE LA GAULE

PAR

JULES PIRSON

LECTEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH



LIÈGE

IMP. LIÉGEOISE, HENRI PONCELET

RUE DES CLARISSES, 48

1900

INTRODUCTION

Depuis que l'on possède cette vaste collection de documents épigraphiques, mise à la disposition des érudits par le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, les inscriptions sont devenues pour l'histoire des institutions romaines une source abondante de renseignements précieux. Leur importance au point de vue de l'étude de la langue et spécialement de la langue parlée, dont elles sont une source directe, a été de même généralement reconnue. Cependant, il s'en faut de beaucoup qu'on ait utilisé toutes les données qu'elles renferment à cet égard. A l'exception des inscriptions archaïques du premier volume du *Corpus*, qui, depuis *Ritschl*, ont été fréquemment l'objet d'études spéciales, la grande majorité des textes épigraphiques n'a été exploitée que subsidiairement, pour confirmer telle ou telle conclusion tirée de l'examen des textes littéraires et dans la mesure permise par les *grammatica quædam* des tables du *Corpus*, dressées avec le plus grand soin, il est vrai, mais

forcément incomplètes. En fait de travaux, dont le but exclusif est l'étude de la langue épigraphique, je ne connais guère que ceux de *Hoffmann*, *Kuebler* et *Neumann*, cités ci-après. Les inscriptions de l'Empire constituent encore un domaine en grande partie inexploré. Elles ont été plus ou moins laissées dans l'oubli et sacrifiées aux textes littéraires, faute d'un travail d'ensemble qui permit de se faire une juste idée de leur valeur linguistique. Car, c'est seulement lorsqu'on les aura dépouillées systématiquement par rapport à la phonétique, à la morphologie, à la syntaxe, au vocabulaire et à la stylistique, lorsqu'on en aura confronté les particularités avec les traits similaires de la littérature, en poursuivant, s'il y a lieu, leur développement dans les langues romanes, qu'on pourra en apprécier toute l'utilité.

Au point de vue strictement philologique, les inscriptions sont l'objet de plusieurs critiques. On leur reproche, et non sans raison, leur laconisme. Il n'est que trop vrai qu'une foule d'entre elles ne se composent que de formules traditionnelles, de noms propres, voire même d'initiales, ce que d'ailleurs on conçoit aisément, le ciseau n'étant pas aussi maniable que la plume. Mais il est tout aussi certain que, lorsqu'on étudie l'ensemble des inscriptions d'une province dans les conditions énumérées plus haut, on parvient toujours à glaner de ci de là une forme intéressante. Et en fin de compte on se trouve disposer d'un répertoire bien fourni, dont les éléments, pour n'avoir pas tous l'attrait de la nouveauté, n'en contribuent pas moins à élargir ou à corroborer notre connaissance du latin et du roman.

Les textes épigraphiques ont, en outre, à pâtir de la négligence et de l'ignorance du rédacteur ou du graveur. Mais les fautes qui en résultent, sont le plus souvent sans importance. Elles consistent généralement en modifications, substitutions, transpositions de voyelles ou de consonnes, auxquelles on parvient à remédier avec un peu de réflexion. Il est rare que le sens soit altéré au point qu'on ne puisse le reconstituer soit à l'aide du contexte, soit par la comparaison avec d'autres documents du même genre. En revanche, les inscriptions sont à l'abri des remaniements, corrections, falsifications, dont les manuscrits sont trop souvent à souffrir, et nous dispensent de tout classement préalable, parce qu'elles nous transmettent sous sa forme originale la pensée qui leur a été confiée. Il arrive aussi qu'elles sont datées d'une manière très précise ; c'est là un avantage sur lequel il est inutile d'insister.

Le nombre des inscriptions de la Gaule s'élève à plus de douze mille. Elles sont de nature diverse : inscriptions officielles, religieuses, honorifiques, funéraires. Ces dernières constituent l'immense majorité et, comme elles sont toutes d'origine privée, elles sont appelées à fournir des renseignements précieux sur le latin vulgaire. On doit, en outre, distinguer les inscriptions païennes des inscriptions chrétiennes. Les premières disparaissent généralement dès le iv^e siècle, tandis que les dernières ne commencent à se répandre en Gaule qu'à partir de la même époque, se multiplient surtout pendant les v^e et vi^e siècles, et se prolongent jusqu'au vii^e, parfois jusqu'au viii^e siècle. « Dans la série des monuments datés qu'elles mettent sous les yeux

du lecteur, dit Le Blant (*Nouveau Recueil*, p. III), le iv^e siècle, vers le milieu duquel je rencontre pour la première fois une épitaphe à marque chronologique, ne nous fournit que 4 marbres, le v^e en compte 54, le vi^e, 131 ; il n'en est que 20 pour le vii^e. On peut donc penser que les plus nombreuses d'entre nos inscriptions chrétiennes, je veux dire celles qui n'ont pas de date, se répartissent dans les âges d'après une proportion semblable et que la plupart d'entre elles doivent appartenir au vi^e siècle. » La langue des documents païens n'est certainement plus du latin classique, mais la langue des textes chrétiens est encore bien plus altérée, ce qui s'explique par les deux siècles d'intervalle qui séparent ces deux catégories de monuments. Les inscriptions chrétiennes, comme tous les documents de l'époque mérovingienne, à cause de leur date relativement récente, doivent donc être étudiées principalement au point de vue de la transformation du latin en roman. Elles ont encore sur les marbres païens l'avantage d'être très fréquemment datées et de fournir ainsi des points de repère d'une certitude absolue. Nous n'avons pas utilisé dans ce travail, qui est avant tout une étude de latin vulgaire, les inscriptions métriques rédigées par *Fortunat*, *Sidoine Apollinaire* en l'honneur d'illustres personnages et publiées par Le Blant, parce qu'elles rentrent dans le domaine de la littérature. Nous nous sommes borné à leur emprunter certaines particularités, qui corroboraient les données extraites des monuments vulgaires. Nous pouvons en dire autant du discours prononcé par Claude devant le Sénat de Lyon (C. I L., XIII

1668). Nous n'avons pas cru devoir faire suivre le numéro de chaque pierre du nom du lieu d'origine, parce que le titre du recueil, en indiquant la région dont l'inscription provient, suffit, à lui seul, à la localiser.

Notre but, en entreprenant ce travail, a été de montrer toute l'utilité que peut retirer l'étude du latin vulgaire et des langues romanes du dépouillement des inscriptions, et nous serions heureux, si nous pouvions par là provoquer l'étude spéciale des documents épigraphiques des autres provinces de l'Empire.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

ABBREVIATIONS.

- (C. I. L.) XII = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. XII: *Inscriptiones Galliae Narbonensis*. Ed. O. Hirschfeld. Berlin, 1888.
- (C. I. L.) XIII = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. XIII: *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum latinae*. Ed. O. Hirschfeld et Carolus Zangemeister. Pars I, fasciculus prior: *Inscriptiones Aquitaniae et Lugudunensis*. Berlin, 1899.
- ALLM. = ALLMER et DISSARD. *Musée de Lyon. Inscriptions antiques*. 5 vol Lyon, 1888-1893.
- BLADÉ = BLADÉ, *Epigraphie antique de la Gascogne*. 1 vol. Bordeaux, 1885.
- BR. = BRAMBACH, *Corpus Inscriptionum Rhenanarum*. 1 vol. Elberfeld, 1867.
- EGLI = EGLI, *Die christlichen Inschriften der Schweiz vom 4-9 Jahrhundert*. 1 vol. Zurich, 1895.
- ESPÉRANDIEU = ESPÉRANDIEU, *Epigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*. 1 vol. Paris, 1889.

- FONTENAY == HAROLD DE FONTENAY, *Inscriptions céramiques gallo-romaines découvertes à Autun*. Paris-Autun 1874.
- JULL. == JULLIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*. 2 vol. Bordeaux, 1887-1890.
- KR. == KRAUS, *Die altchristlichen Inschriften der Rheinlande*, vol. I. Fribourg et Leipzig, 1890.
- LE BL. == LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. 3 vol. Paris, 1856-1865.
- LE BL., N. R. == LE BLANT, *Nouveau recueil d'inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. (Dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France*.) 1 vol. Paris, 1892.
- LEJAY == LEJAY, *Inscriptions antiques de la Côte d'or* (Dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes* : 80^e fascicule.) Paris, 1889.
- LORQUET == LORQUET, *Reims pendant la domination romaine*. 1 vol. Reims, 1860.
- MOMMSEN == MOMMSEN, *Inscriptiones Confoederationis Helveticae Latinae*. (Dans les *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich*, vol. X, 1854.)
- MOWAT == MOWAT, *Inscriptions de la cité des Lingons* (Dans la *Revue archéologique*, vol. XIII, XIV, XV, XVI, 1889-1890.)
- REVON == REVON, *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie*. Annecy, 1870.
- ROBERT == ROBERT, *Épigraphie gallo-romaine de la Moselle*. 1 vol. Paris, 1873.
- SAC. == SACAZE, *Inscriptions antiques des Pyrénées Toulouse*, 1892.
- SCHUERMANS == SCHUERMANS, *Sigles figulins*. (Dans les *Annales de l'Académie d'arch. de Belgique*, tome XXIII, 2^e série, tome III, 1 vol. Anvers, 1867).
- SCHUERMANS, I. R. == SCHUERMANS, *Inscriptions romaines trouvées en Belgique*. (Extraits du *Bulletin des Commissions Royales d'Art et d'Archéologie*, vol. VII Bruxelles, 1868).

PÉRIODIQUES.

- A. E. — CAGNAT, *l'Année épigraphique* (*Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine*), Paris.
- Bull. ép. de la G. — *Bulletin épigraphique de la Gaule*, Paris.
- B. S. A. F. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, Paris.
- M. S. A. F. — *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, Paris.
- M. A. I. B. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris.
- C. R. A. I. B. — *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris.
- Kbl. — *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, Trèves.
- B. j. — *Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande*, Bonn.
- R. ef. — A ALLMER. *Revue épigraphique du Midi de la France*.

OUVRAGES CONSULTÉS. (I)

- ALL. — *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 11 vol., Leipzig.
- BONNET — BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*. Thèse, 1 vol. Paris, 1890.
- BOURCIEZ — BOURCIEZ, *De præpositione ad causali*. Thèse, 1 vol. Paris-Bordeaux, 1886.
- CAGNAT — CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 3^e édition, Paris, 1898.
- COOPER — COOPER, *Word-Formation in the Roman Sermo Plebejus*. London-Boston, 1895.
- DIEZ — DIEZ, *Grammatik der romanischen Sprachen*, 3^e édition. 3 vol. Bonn, 1870.

1 Nous n'énumérons ici que les ouvrages fréquemment cités. Les autres, plus spéciaux, seront mentionnés dans le cours du travail.

- DRAEGER -- DRAEGER, *Historische Syntax der lateinischen Sprache*, 2^e édition, 2 vol. 1878-1881.
- DU CANGE == DU CANGE (Henschel), *Glossarium mediae et infimae latinitatis*. Paris, 1840-1850.
- FISCH -- FISCH, *Die lateinischen Nomina personalia auf o, onis*. Berlin, 1890.
- GEORGES, *Hdw.* = GEORGES, *Handwoerterbuch der lateinischen Sprache*, 7^e édition, 1879-1880.
- GEORGES, *Lexikon* -- GEORGES, *Lexikon der lateinischen Wortformen*, Leipzig, 1889-1890.
- GOELZER == GOELZER, *Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint-Jérôme*, 1 vol. Paris, 1884.
- GRÖBER, *Grundriss* == GRÖBER, *Grundriss der romanischen Philologie*. Vol. I. Strasbourg, 1888.
- GROEBER, *ALL.* = GRÖBER, *Vulgaerlateinische Substrate romanischer Woerter*, dans *l'Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*. Vol. I-VII.
- Z. F. R. PH. == GRÖBER, *Zeitschrift für romanische Philologie*.
- HAAG · HAAG, *Die Latinität Fredegars*, dans les *Romanische Forschungen*. Vol. X (1899) pp. 835-932.
- HOFFMANN -- HOFFMANN, *Index grammaticus ad Africae provinciarum Tripolitanae Byzacenae Proconsularis titulos latinos*. Diss. Argentorati, 1878.
- KOFFMANE -- KOFFMANE, *Geschichte des Kirchenlateins*. Vol. I. Breslau, 1879.
- KOERTING == KOERTING, *Lateinisch-Romanisches Woerterbuch*. 1 vol. Paderborn, 1891.
- KUEBLER -- KUEBLER, *Die lateinische Sprache auf afrikanischen Inschriften*, dans *l'Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, vol. VIII.
- KUEHNER -- KUEHNER, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, 2 vol. Hannover, 1877.
- LINDSAY · LINDSAY, *Die lateinische Sprache*. Traduction de Nohl. 1 vol. Leipzig, 1897.
- MEYER-LÜBKE · MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*. Vol. I. Traduction de Rabiet (1890). Vol. II et III, traduction de A. et G. Doutrepoint, 1895-1890, Paris.

- NEUMANN — NEUMANN, *Verzeichnis der auf Aussprache und Rechtschreibung bezüglichen Eigenthümlichkeiten in den Inschriften aus Gallia Narbonensis*. Programme. Pola, 1897-1898.
- NEUE — NEUE-WAGENER, *Formenlehre der lateinischen Sprache*. 3 vol. Berlin, 1877-1892.
- OLCOTT — OLCOTT, *Studies in the Wordformation of the Latin Inscriptions*. Thèse, Leipzig, 1898.
- RÉGNIER — RÉGNIER, *De la latinité des sermons de St-Augustin*. Thèse, Paris, 1886.
- REISIG — REISIG-LANDGRAF, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft*. Berlin, 1881-1888.
- RÖNSCH — RÖNSCH, *Italia und Vulgata*. Marbourg, 1875.
- SCHRÖDER — SCHRÖDER, *Romanische Elemente in dem Latein der Leges Alamannorum*. Thèse, Rostock, 1898.
- SCHUCHARDT, *Vok.* — SCHUCHARDT, *Der Vokalismus des Vulgarlateins*. 3 vol., Leipzig, 1866-1868.
- SEELMANN — SEELMANN, *Die Aussprache des Lateins*. I vol. Heilbronn, 1885.
- STOLZ — STOLZ, *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*. Leipzig, vol. I (1894), vol. II (1895).
- WEISE — WEISE, *Griechische Wörter in der lateinischen Sprache*. Leipzig 1882 (dans les *Preisschriften der fürstl. Jablonowskischen Gesellschaft*, tom 23).

SIGNES ABRÉVIATIFS.

La croix ($\dagger$) indique une inscription chrétienne ; la lettre *c* (*carmen*) une inscription en vers ; les nombres entre parenthèses indiquent la date.

CHAPITRE PREMIER.

Phonétique.

VOYELLES TONIQUES.

A

L'*a* tonique a pour ainsi dire conservé intégralement sa valeur durant toute la période latine. L'orthographe des Serments de Strasbourg (842) ne tient encore aucun compte de l'altération de cette voyelle, qu'on est cependant en droit d'admettre au ix^e siècle, puisque la cantilène de Sainte Eulalie (875-900) note le changement de *a* en *e*. Seuls, les textes d'origine vulgaire présentent certaines formes dont l'*a*, sous l'influence des phonèmes environnants, s'est transformé tantôt en *e*, tantôt en *o* ⁽¹⁾. D'où une série de types vulgaires qui ont donné naissance aux formes romanes correspondantes ⁽²⁾. Nous pouvons y ajouter les noms propres :

(1) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I, pp. 169-177, 185-193. — SEELMANN, p. 171. — LINDSAY, pp. 18-19. — HOFFMANN, p. 258.

(2) GRÖBER, ALL. VII, p. 26.

Daverius, XII 2679, 2448 (cf. Davarius, XII 779) ⁽¹⁾.
 Agnericus, Le Bl., N. R., 125

L'*a* est devenu *e*, dans le premier cas, sous l'influence du *jod* posttonique et dans le second sous l'influence de *r*.

La présence de *o* dans *Costi* (Castus), XII 5686¹⁹⁸ et de *e* (*ae*) dans *Aennos*, XII 2106 nous paraît devoir être attribuée à la négligence du lapicide. En effet, rien ne justifie la labialisation de l'*a* dans le premier exemple, et dans *annos*, la double consonne qui suit l'*a* tonique rend impossible toute transformation de *a* en *e* ⁽²⁾, à en juger d'après les lois phonétiques des langues romanes.

E

Le vocalisme des documents latins des derniers siècles se caractérise surtout par l'assimilation des sons *e* et *i* et surtout de l'*ē* fermé avec l'*ī* bref, dont la parenté est déjà attestée par les grammairiens du IV^e siècle. La tendance de l'*ē* à passer à *ī* s'est accentuée toujours davantage et c'est ce qui explique la richesse des graphies, où ce phénomène apparaît, dans le domaine des inscriptions de la Gaule.

Nous énumérons d'abord les exemples où l'*ē* tonique était libre :

Ficit, Le Bl., 324, 325, 325^a ; Le Bl., N. R., 54, 90. —
 Kraus, 10, 16, 63 Ficit, Le Bl., 350, XIII 2897.
 Ficerunt, Le Bl., 684. Cipit, fidiliter, Le Bl., 91

(1) Les inscriptions de la Gaule renferment encore les deux génitifs *Daveri*, XII 1144, 1285, qui proviennent d'un nominatif *Daverus* ou *Daverius*. Il se pourrait que ces deux séries de formes (*Davarius* et *Daverius*) fussent indépendantes l'une de l'autre.

(2) Le recueil de Schuchardt donne quelques autres exemples aussi peu probants du changement de *a* tonique en *ae*, cf. I, p. 200.

(vii^e siècle). Requivit, Le Bl., N R., 2, 47, 52. Confetiri, Le Bl., N R., 247. Eginis, XIII 2391 (601). Ticum, Le Bl., 329 Tris, Le Bl., 337, 566. Primitorius, XIII 2385 (551-552), Le Bl., 667^a. Sincir(um), XII 2361[†] (vii^e siècle). Profita, XII 45. Allovire(ae), XII 223. Vira, Le Bl., N R., 324. [Ag]apito, Le Bl., N R., 100 (517). Agapiti, XII 1500[†] (519), 2353[†] (517). Euprepiti, XII 2560. Atimitus, XII 2005 (*ἀτίμιτος*) (cf. Atimitionis, Atimitio, *ibid*). Monistirium, Le Bl., 91 (viii^e siècle). Eclisæ, Le Bl., 697, XII 2085[†] (557). Eclisie, Jull., 902[†]. Asclapius, XII 936[†] (530). Le Bl., N R., 182. Vervicius, Bladé, 7. Agricius, Le Bl., 224. Agricia, XIII 2405. Anilius, XIII 595. [Au]rilia, Jull., 206. Calipius, XIII 2355 (447). Filix, B. J., 1891, p. 28. Susomine, XII 1507[†]. Bizacinus, XII 686. Maurolinus, Jull., 909[†], 913[†]. Mummolinus, Jull., 917[†], 918[†]. Euxinus, XII 269 (cf. Euxenus, XII 1112). Sarracina, Kraus, 175. Aliina, Kbl., 1896, col. 6-7. Confligium, XII 286^{add}. riges, XII 2654[†]. Egenus et Eginus, Allm., IV, p. 335.

Il faut signaler séparément les formes *ni*, *nive*, Br., 61, XII 3224^{add}, qui apparaissent déjà à l'époque archaïque (¹).

L'*e* fermé entravé aussi est fréquemment rendu par *i*. L'exemple le plus fréquent est certes *requiiscet*, contracté ensuite en *requiscet* et devenu comme tel la forme normale des inscriptions chrétiennes :

Requiscit, XII 2654[†], 2693[†], 2700[†], 5347[†]... Le Bl., 51, XIII 2391 (601). Requiscit, XIII 2359 (454?), 2381, Le Bl., N R., 47, 52. Requivit, Le Bl., N R., 2, 47, 52. Requibit, Allm., IV p. 45 (492). Quiiscet, XIII 2368 (501-502). Rigno, XIII 2478 (vii^e siècle). Rigni,

(¹) GEORGES, *Lexikon*, s. v. **ne**.

XIII 1532 (538-600), Le Bl., N R., 232 (548-621). Rigno, XIII 1513 (636). Rigna, XII 975†. Rictu (recto), Le Bl., 377A (632). Neglecta, XII 1503†, Le Bl., N R., 223. Praelectus, XIII 2478† (632-633), XIII 2454 (486-529). Adoliscens, XII 1792† (516), 2069† (524), Le Bl., N R., 106. Minsis, XII 1792†, 2126†, 2156†, 2422†, 2485† (485), Le Bl., 12, 91 (VII^e siècle), 566. Sinsit, XII 2160†. Cabiionninsis. Le Bl., 11. Lugduninsi, XIII 2385 (551-552), Le Bl., 667A. Merinti, Br., 1243°. Vallinsae, Momms. 17. Fisto, XII 1724. Criscit, XIII 2478, 2477° (632). Recissit, Le Bl., 596 (347) Sinsit, XII 2160†, 2177†.

L'i de ces graphies n'a en général qu'une valeur orthographique. On n'a pu prononcer *i* à l'époque mérovin-gienne, puisque la majeure partie des langues romanes, notamment le français et le provençal, ont conservé le son *e* ou un son dérivé de *e*. Ces graphies en *i* prouvent seulement que l'*e* était très fermé et qu'il représentait encore un son simple, puisque la voyelle libre est traitée absolument comme la voyelle entravée (tres > tris = regno > rigno). L'*e* latin aurait donc déjà atteint aux v^e et vi^e siècles l'étape à laquelle nous le retrouverons plus tard dans les formes *mi*, *quid*, *sit*, *dift*, *podir*, *savir* des Serments.

Toutefois, il faut faire certaines restrictions, car on a pu prononcer *i* dans certains cas déterminés. Et tout d'abord dans les mots où l'*i* latin représente l'*η* grec. On sait que ces deux voyelles s'étaient confondues dans la prononciation et l'orthographe des documents grecs au II^e siècle de notre ère et beaucoup plus tôt encore (150 av. J.-C.) dans les papyrus égyptiens (1). Il en est de même

(1) H. BRUGMANN, *Griechische Grammatik*, 3^e édition, Munich 1900, (dans le *Handbuch* d'Iwan Müller) p. 29, fin. SCHUCHARDT, *Vocalismus I*, pp. 226-242.

des formes où l'*e* était suivi d'une nasale, comme dans les noms en *-enus* cités plus haut. En effet, la voyelle qui précède immédiatement une consonne nasale, tend à prendre un son très fermé, et dans ces conditions l'*ē* fermé a pu plus facilement passer à *i* ⁽¹⁾. C'est ce qui explique qu'en latin, dans les textes vulgaires, les suffixes *-inus* et *-enus* permutent si fréquemment et que le français et le provençal, entre autres, aient conservé plus d'une trace de ce phénomène ⁽²⁾. On serait peut-être aussi en droit d'accorder à l'*i* des parfaits *ficiť*... la même valeur. Cette forme est extraordinairement fréquente dans les textes de la décadence, tandis que la graphie inverse *faeciť* est relativement rare ⁽³⁾. La prononciation de *i* au lieu de *ē* dans *ficiť* n'offrirait rien d'étrange à l'époque mérovingienne parce qu'alors l'*umlaut* a pu exercer à la première personne du parfait, et par analogie à la troisième, l'influence qu'il exerce manifestement dans d'autres cas et que nous constaterons dans la suite. D'ailleurs la majeure partie des parfaits romans de ce même verbe, et en première ligne les parfaits français et provençaux, postulent un prototype latin en *i* ⁽⁴⁾.



L'*e* bref et l'*e* long du latin classique se distinguaient surtout dans le latin vulgaire par une différence de qua-

(1) Cf. MEYER-LÜBKE, I, p. 109 § 88.

(2) LINDSAY, p. 25. ULLMANN, *Appendix Probi*, pp. 183-184. MEYER-LÜBKE, I, pp. 125-126 § 116. On peut comparer *Sarracini* et *Saraceni*, *Rimus* et *Remus* dans Frick : *Chronica Minora* (Ed. Teubner) 1893, aux *Indices nominum*. Nous citerons encore la forme *racimus* (fr. *raisin*, pr. *razi*) donnée par un texte mérovingien qui ne confond ni l'*ē* ni l'*i* toniques ou atones. Cf. BRUNO KRUCH, *Neues Archiv. für ältere deutsche Geschichtskunde* (1893), vol. XVIII, p. 579.

(3) Cf. SCHUCHARDT, *Vokalismus*, I, pp. 309-315. BONNET, pp. 107-108.

(4) Cf. MEYER-LÜBKE, I, p. 103 § 79.

lité. Tandis que le premier y prenait un son fermé, transcrit fréquemment au moyen de *i*, l'*e* bref y avait reçu un son ouvert, qu'on pouvait exprimer au moyen de l'ancienne diphthongue *ae*. Cependant cet *e* bref est parfois rendu par *i* dans nos textes. Mais il importe de remarquer que la permutation se produit dans des conditions spéciales, sous l'influence des phonèmes environnants. Ainsi l'*e* ouvert devient *i* dans les mots où il est suivi d'un *jod* qui, selon les lois de l'*umlaut* ou *inflexion*, peut élever d'un degré la qualité de cet *e* ouvert et en faire une voyelle fermée ⁽¹⁾. D'où les graphies en *i* :

Ofillius, XII 5026, 4268. Ofilia, XII 4803 (cf. Offellius, XII 4492, 5026, 4268). Gillius, XII 3691 (Gellius, XII 2927). Antimius, XII 1792[†] (Anthemius, XII 2067[†], 2421[†], 4311[†]). Multilius, XII 201 (cf. Moltelio, XII 175 et Multelius, XII 5726). Euchirius, XIII 2390 (567) (cf. Eucheria, Le Bl., 640). Alisia, XIII 2880 (cf. Alisanus, XIII 2843, Alisiens(is), MSAF, 1894, p. 111, mais Alesiens(es), Lejay, 14) ⁽²⁾. Solimnius, Allm., IV p. 254. (Solemnus, Allm., I p. 284; III p. 441). Senicio, XII 4363. 5686 ⁸⁰⁸⁻⁵¹¹ (cf. Senecio, XII 4363. 2598...). Seniceo, XII 4160 ^{a. id.}

Un phénomène analogue se produit lorsque l'*e* ouvert est suivi de *n* ou de *m*, surtout quand ces consonnes sont elles-mêmes suivies d'une autre. Comme nous venons de le voir, l'*m* et *n* ont la propriété de transformer une voyelle ouverte en voyelle fermée ⁽³⁾.

Herclinti, Br. 315 (Herclenti, Br. 366). Parintibus, Br. 1572. Octimbris. Le Bl., 371. Violintia, Le Bl., 47.

L'*e* ouvert peut aussi être transcrit par *i* sans qu'on

⁽¹⁾ Cf. FÖRSTER, *Zeitschrift für rom. Philol.*, III, p. 494.

⁽²⁾ Cf. *Alisia*, PROU, Catalogue des monnaies mérovingiennes, n° 144.

⁽³⁾ Cf. LINDSAY, p. 25 § 12. MEYER-LÜBKE, I, p. 162 § 162.

puisse expliquer cet *i* physiologiquement; on est bien obligé d'admettre l'influence analogique des graphies en *i* pour *e*, où *i* était motivé. Ainsi : *it*, XII 2187[†] (564), *id*, XII 427 (et). *Op(p)ris[sus]*, XII 5349[†]. PRIB [pri(s)b(yster)], XII 2153[†], qui appartiennent d'ailleurs à des textes corrompus La forme *ixs* (ex), Br., 1185 est intéressante, parce qu'elle est authentique et relativement ancienne, vu qu'elle provient d'un texte païen.

L'*i* dans *malivolis*. XII 592[†] est sanctionné par l'usage et doit son existence à l'accentuation de l'époque archaïque ⁽¹⁾.

Il faut encore mentionner le changement de *e* ouvert entravé en *a* qui, pour ne pas être très fréquent en latin, n'en a pas moins influencé certaines formes romanes ⁽²⁾.

Les inscriptions rhénanes présentent à côté de *Vienna*, Br. 1082, 457, 1190 la variante *Vianna*, Br. 1061, *Vian(na)* Br. 1165, 1175, 1202 et *Viana*, 1164, 1382. Les épigraphistes qui ont étudié ces textes, ne sont pas tous d'accord sur ces deux séries de noms propres. Fuchs ⁽³⁾ reconnaît dans *Vianna*, *Viana* le nom d'une autre ville que *Vienne* en Gaule, tandis que Lehne les identifie ⁽⁴⁾. Cette dernière hypothèse est seule fondée. En effet, les soldats mentionnés sur ces inscriptions sont tous originaires de la tribu *Voltinia* et plusieurs même appartiennent à la même légion, qu'ils proviennent de *Vienna*, *Vianna* ou *Viana*. D'autre part, une inscription découverte sur le territoire de Vienne en Gaule présente la forme *Viannensis*, XII 3327 qu'on retrouve probablement une seconde fois dans le fragment

(1) STOLZ UND SCHMALZ, *Lateinische Grammatik*, 3^e édition, Munich, 1900, p. 102 § 73,3 (dans le *Handbuch* d'Iwan Müller).

(2) LINDSAY, p. 26, 13. SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I, pp. 206 et ss. SEELMANN, p. 186. ALL. VII, p. 26.

(3) FUCHS, *Alte Geschichte von Mainz*, I, p. 174, Mayence, 1771.

(4) LEHNE, *Gesammelte Schriften* herausgegeben von Hülb (1836), pp. 114-115,39.

Vi|anen(sis), XII 1891. Dès lors, l'identité ne peut plus faire l'objet d'aucun doute; elle a été admise également par Hirschfeld (1). *Vianna*, qui a existé par conséquent à côté de *Vienna*, a survécu en roman dans le nom d'un héros épique *Girart de Viane*, dans l'adjectif *vianeis* correspondant à *viennois* et peut-être aussi dans le substantif *vianoie*, qui désigne une *toison* (2).

Ces formes *Vianna*, *Viana*, *Viannensis* trahissent un caractère propre au latin du midi de la Gaule, car le dialecte narbonnais de nos jours se distingue par une tendance fortement marquée « à changer en *a* l'*e* tonique, atone, entravé ou libre, isolé ou dans une diphthongue » (3). SCHUCHARDT, *Vocalismus* I, p. 211, ne donne que deux exemples du changement de *e* en *a* devant *nn*.

On doit vraisemblablement admettre une assimilation de l'*e* tonique à l'*o* protonique, si étrange que cela paraisse, dans la graphie *Modostus*, XII 1250, car elle est attestée par nombre d'exemples empruntés aux textes vulgaires (4).

I bref.

La fusion des deux voyelles *ï* et *ē* est surabondamment prouvée par les graphies en *e* pour *i* et en *i* pour *e* que fournissent en grand nombre les inscriptions de la Gaule et tous les documents de la décadence.

ï tonique libre devient *e* :

Adsedua, XII 2193 $\frac{1}{4}$. Adsedue, XIII 2391 (601). Bes,

(1) HIRSCHFELD, C. I. L. XII, p. 258.

(2) GODEFROID, s. v. *Vianeis*. La forme « *Vianeis* » du manuscrit d'Oxford de la Chanson de Roland, que G. Paris a transformée en « *Vieneis* », aurait peut-être dû rester telle. Cf. *Chanson de Roland*, édition Müller, vers 997.

(3) A. BLANC, *Narbonensia*, Revue des langues romanes XLII (1899), p. 98.

(4) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, pp. 246-250. — BIRT, *Rheinisches Museum*, N. S. 1897, LII, p. 4.

XII 481†. baselicam, XII 4311† (455). [B]aselice, XIII 2107†. Ceneres Le Bl., 540^a. Domenecus, XIII 2412. En (in), Le Bl., 230 A. fede, XII 2153†, Le Bl., N R., 63, 247-248, XII 2089† (563), Kr., 265, eterum XII 933†, 1501† (536), 2078†. menus, XII 934† (529), 936† (530) 940†... meseroquae, Le Bl., 708 (VI^e siècle fin). lecit (licet), Le Bl., 48. nemis, XIII 2481, 2484. precepuus, XII 2066†, 2089. princepibus, XII 5504. Sene, XIII 905 (643-690), XIII 2477^c (632). Sene, Allm., III p. 211. tetolis, XII 2085† (557). tetulu(m), Le Bl., N R., 34, 35, 43. tetulum, Le Bl., 240. tetol(um), Kraus 85, 86, 91. trebuni, XII 1356, Kraus 188. uteletas, XII 2085† (557). vero, XIII 2474 (VI^e siècle), 2472 (487). semul, XII 944^c. solecetus, XII 2085†^c. veri, XII 1498†, 2193†. Teto, XII 1508†. Segella (n. pr.), XII 5692†.

L'*e* dans *veam*, XII 1477 et son dérivé *veatori*, XII 1083 est archaïque et populaire ⁽¹⁾. Quant à l'*e* de *dees*, XII 2700† (496), il représente l'*i* bref de la forme savante et non de la forme vulgaire, qui devait avoir un *i* long, à en juger d'après les dérivés romans.

L'*e* fermé et l'*e* ouvert suivis de *jod* étaient fréquemment transcrits par *i*, comme nous l'avons vu plus haut. Par contre, il est rare que l'*i* bref tonique et libre dans ces mêmes conditions soit rendu par *e*, ce qui prouve que le *jod* posttonique contribuait bien à élever la qualité de la voyelle. Il n'y a guère à citer que ces exemples :

Antest(i)us, XII 4712 [Antes[tius]? XII 2492† (cf. Antistia, XII 3665). Calvesiae, XII 226 Vigelia, XIII 2355† (447). Dometius, XII 5340.

I bref tonique entravé devient *e* :

Ancella, XII 482†. Quinquagenta, XII 482† (VI^e

⁽¹⁾ Cf. Stolz, *Hist. Grammatik*, I, p. 291 § 290.

siècle). pientessimo, XII 1128. Enox (Innox)^r, XII 2083[†] (560). [du]lcesseme, XII 2191[†] (544/545). Ennocens, XII 2701. Vectoris, Kraus 2. elo(illo) Kraus, 262. Minestrum, Kr. 301. Baptessmate, XII 2191[†] (544/545). Ingeldus, Kr. 63. Pusena Kr. 103. Pientessimo, XII 1128. Veres[s]emus, Le Bl., N. R., 438. Epes(copus), XII 1213[†] (604). Ebescubus, Kraus 10. clares[s]imus, Kraus 2. Trienta, Le Bl., 679, XII 5399[†]. Vigenti, sexagenta, Allm., IV, p. 92 (520). Octogenta, Trigenta, Allm., IV, p. 171. Octogenta, XII 2131[†]. Minester, XII 649[†]. inegnem, XII 5750[†].

A l'exception de quelques formes, l'altération de l'*e* et de l'*i* est pour ainsi dire propre aux inscriptions chrétiennes qui les confondent très souvent, ce qui prouve qu'aux ^ve et ^{vi}e siècles, l'orthographe assimile entièrement ces deux voyelles.

I long.

L'*i* tonique a généralement conservé sa valeur originale dans les langues romanes et ne subit, durant la période latine, que de rares altérations. Toutefois, nous avons relevé dans les inscriptions de la Gaule certaines graphies où l'*i* tonique est devenu *e*. Ainsi dans

Lopecena, Le Bl., 578. (Lupecinus, Le Bl., 474 A, 419). Regenus, Schuermans 4627-4628. (cf. Reginus, Le Bl., 328, XII 5666, 743, 1274,

il y a substitution du suffixe *enus* au suffixe *inus* (voir plus haut p. 5).

Hec (*hic*), XII 2409 et *nesi* (*nisi*), XII 2426 sont propres au langage populaire et correspondent aux formes en *i* de la langue littéraire. Nous savons, en effet, au dire de Varron

et de Cicéron ⁽¹⁾; que les gens de la campagne (*rustici, messorés*) faisaient entendre un *ē*, là où le bon usage réclamait un *ī*, et cette particularité est attestée par mainte graphie empruntée aux documents archaïques ⁽²⁾. Puisque l'*i* latin s'est propagé dans toute la Gaule et a survécu en français et en provençal, *hec* et *nesi* ne peuvent être que des épaves d'une ancienne tradition ou seulement des graphies archaïsantes au même titre que *Rufei*... pour *Rufi* dont nous parlerons plus loin. En tous cas, on ne saurait en déduire un trait spécial au latin de la Gaule.

Il reste encore à mentionner quatre exemples du changement de *i* en *e*, provenant tous d'inscriptions chrétiennes :

Benegnus, XII 2153† (Briord). Benegnus que (qu),
XIII 2477^e (632). vexit (vixit), XII 480†.

Il serait assez facile d'expliquer la présence de cet *e* en se fondant sur le témoignage du grammairien Consentius, qui vivait dans la seconde moitié du ^{ve} siècle. Ce dernier déclare que le son gaulois correspondant à l'*i* long latin était plus ouvert et voisin de *ē* ⁽³⁾. On pourrait donc admettre tout d'abord que les formes ci-dessus sont les derniers vestiges de cette prononciation propre au celtique de la Gaule, dont la diphtongue *ei* s'était réduite à *e* et non à *ī* comme en latin ⁽⁴⁾. Cet *e* a pu se maintenir quelque temps à côté de l'*ī* d'importation latine et caractériser la

(1) Cf. SEELMANN, p. 166.

(2) STOLZ, *Historische Grammatik*, I, p. 213 § 206. SEELMANN, p. 165, 3.

(3) KEIL, *Grammatici latini*, V, p. 394, 11 ss. « Iotacismus dicitur vitium quod per *i* litteram vel pinguius vel exilius prolatam fit. Galli pinguius hanc utantur, ut cum dicant *Ue*, non expresse ipsam proferentes, sed inter *e* et *i* pinguiorem sonum nescio quem ponentes ».

(4) GRÖBER, *Grundriss der rom. Philologie*, I, pp. 302-303.

prononciation des indigènes ; mais il est peu probable qu'à l'époque de Consentius même, cette voyelle jouit encore d'une grande extension et à plus forte raison aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, auxquels nous reportent les inscriptions mentionnées. L'i latin a dû le supplanter de bonne heure dans la majeure partie de la Gaule puisqu'il a seul survécu et pour ainsi dire sans altération dans tous les parlers de cette contrée, à l'exception de quelques dialectes du Nord-Est. La date relativement récente de ces graphies rend toute influence celtique fort sujette à caution et il serait dangereux de les citer à l'appui d'une différenciation locale du latin de la Gaule. D'ailleurs cet *ē* peut avoir une autre origine.

Dans *benignus* l'*ē* long était entravé. Par suite de cette entrave, la quantité et la qualité ont pu paraître douteuses à une oreille peu exercée ; au surplus la phonétique du roman prouve que précisément dans ces mots où *ē* était suivi du groupe *gn*, la quantité de la voyelle n'était pas certaine. Le français *benin*, *benigne* remonte évidemment à *benignus* (qu'on trouve d'ailleurs fréquemment dans nos inscriptions) ; mais les mots romans correspondant aux formes classiques *dignum*, *signum* postulent un prototype vulgaire avec *ī* ⁽¹⁾. *Benignus* a donc pu, par analogie, exister à côté de *benignus*.

Les graphies *benegnus* et *qui* du n° XIII 2477^{†c} (632/633) ne sont pas non plus très probantes. Elles appartiennent à un texte dont le système orthographique laisse beaucoup à désirer et qui est très peu logique. C'est ainsi qu'on trouve à côté de *benegnus* et *que*, les graphies *ingenie*, *consile* (*consilii*, *ingenii*), mais aussi *crimine*, *vila*, *vixit*, *conscrivere*. D'autre part, le lapicide ne paraît pas avoir compris le passage qui renferme le *que* (= *qui*) en question ; car, alors

(1) GRÖBER, ALL. II p. 102 ; V., p. 468.

qu'il sépare soigneusement chaque mot, il a rattaché ce *que* à *ordene* en le confondant probablement avec la conjonction enclitique :

Benegnus abstutus [l]argus dulcissimus aptus
Ordeneque rictu vita cometante beata.
Gesisti sacrum PRBR (presbyteri [i]) officio (cium).

On pourrait d'ailleurs traduire en considérant *que* comme enclitique. Certes le rythme deviendrait boîteux, mais ce ne serait pas le seul accroc fait à la métrique par le rédacteur de ce texte, dont les vers ont été appréciés de la sorte par Hirschfeld : ⁽¹⁾ « versus pessimi sunt hexametri cum pentametris mixti ».

Seule, la forme *vexit*, XII 480† fait partie d'un texte relativement correct ; mais, comme il est isolé, alors que le verbe *vixit* apparaît pour ainsi dire presque sur chaque pierre, et qu'elle appartient à une inscription chrétienne, c'est-à-dire de date récente la valeur de cet *e* est encore plus ou moins sujette à caution.

O

Les inscriptions de la Gaule, et surtout les inscriptions chrétiennes, se distinguent encore par la permutation fréquente de l'*o* et de l'*u* toniques, qui se produit dans des conditions tout à fait analogues à celles de l'*e* et de l'*i*. Dans nos textes, comme dans tous les documents de l'époque mérovingienne, c'est l'*o* qui est transcrit le plus souvent par *u* ⁽²⁾.

Amure, dulure, XIII 2478†, 2484†. Administraturibus, Kraus 11. Carusus, XIII 2476† (626). Carusa,

(1) Cf. C. I. L. XII 2477†^c note).

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, pp. 100-102. — BONNET, pp. 126-127. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Romania*, I, pp. 318-327.

XIII 2377[†] (520). Eürum, XIII 2484[†] (v^e et vi^e siècle). Huc (locu), XIII 2354[†] (431). Honure, Le Bl., 684. Matrunae Le Bl., 265 (iv^e-v^e siècle). Mure, XIII 2477^c (632). Numene, Le Bl., NR., 89. Nonnus, Le Bl., 52 [cf. Schuchardt, Vocal. II, p. 106]. Nubelis (nubilior), XIII 2477^c (632). Indicciune, XII 2654[†]. Vutis, XII 2085[†] (557). Octubris, XII 2120[†]. Octub[re], XII 2160[†], Le Bl., 12^c. October, Kraus 301 (384). Sulo, Le Bl., 708 (v^e siècle fin).

Il est probable que le *jod* a contribué également à l'assimilation de *o* et de *u*, comme à celle de *e* et de *i* ⁽¹⁾, à en juger par les formes suivantes :

Coberturio (copertorium), Le Bl., 215. Petrunia, XII 2060[†] (528). Territurium, Le Bl., 11. Subrius ⁽²⁾, XII 1553[†].

Le changement de *ô* *entravé* est plus rare :

Voluntas, XII 2085[†] (557). Prumta, XII 5352[†]. Mavurtii, XII 934[†] (529). Mavu[rti], Le Bl., 474 A (526-529). [Maurti, XII 2060[†] (528)].

Il arrive aussi qu'à l'*o* *bref*, qui se distinguait clairement de l'*ô* par une différence de qualité, on substitue parfois un *ü*. Cette altération est analogue à celle de l'*e* *ouvert* en *i*; elle est due à l'influence des phonèmes environnants, du *jod* ou d'une nasale ⁽³⁾ :

Pannunia, XII 15. Cenubium (bis), Le Bl., 91 (vii^e siècle, fin). Le Bl., 199 (680). Patrubius (Patrobius), XII 1427.

(1) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, pp. 102-104. BONNET, p. 127. SEELMANN, pp. 213-214. D'ARBOIS DE JUB., *Romania*, I, pp. 318-327.

(2) *Subrius* est mentionné dans l'*Appendix Probi* : ALL XI p. 306 : *sobrius* non *suber*. cf. *victuria*, *testimunii*, *ustium*, Schröder, p. 12.

(3) LINDSAY, p. 36, n° 22. FÖRSTER, *Zeitschrift für rom. Philol.*, III, p. 503, p. 514. MEYER-LÜBKE, I, p. 318 § 128.

On trouve cependant plusieurs graphies où l'*ö* est devenu *u* en dehors de toute influence extérieure :

Guticus, XII 2444-5548 (cf. ghothycus, XII 5563),
Cagnat A.E. 1890, p. 41. pupulus, Kraus 153. pus
(post), XII 2179¹^e (562). (1)

Cet usage de transcrire par *u* l'*o fermé* et l'*o ouvert*, devenu *o fermé*, provient évidemment de l'assimilation de *u bref* et de *o long* dans le latin vulgaire. Il ne s'est guère généralisé que dans les inscriptions chrétiennes et dans les textes mérovingiens. De là, il a passé aux gloses de Cassel (viii^e siècle), aux Serments (842), et si l'on admet avec Koschwitz (2) que cet *u* exprimait dans les Serments un son voisin de *u* (= ou), il convient également d'attribuer cette valeur à l'*u* (*ö*) des inscriptions et des documents de l'époque mérovingienne. Cet *u* a encore persisté pendant les x^e et xi^e siècles dans les chartes italiennes (3) et spécialement dans le système orthographique de l'anglo-normand, où il n'avait plus qu'une valeur purement graphique servant à rendre la diphthongue *ou* sortie de *o fermé tonique* (4).

V

Les graphies en *ũ* au lieu de *ö* alternent naturellement avec celles en *ö* pour *ũ*, comme aux graphies en *ĩ* pour *é* s'opposaient celles en *é* pour *ĩ*. L'exemple le plus fréquent de ce phénomène est certes le mot *tumulus*, dont la forme normale sur les inscriptions est *tomolus*.

(1) Cf. GEORGES, *Lexicon* s. v. *post*.

(2) KOSCHWITZ, *Kommentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern*, 1886, p. 10 (Altfr. Bibliothek ed. Förster).

(3) PARODI, *Archivio Glottologico*, I (XIV) 1896, pp. 101-110.

(4) G. PARIS, *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1872, p. 63.

Tomolo, XII 338^{†c} (503), 481^{†c}, 2063[†], 2069[†], 2070[†], 2086[†], 2090[†] (551? 566?), 2066[†] (524), 2070[†] (524?), 2087[†] (559), 2088[†] (560), 2089[†], 2090[†], 2095[†] (577-597), 2096[†], 2097[†], 2144[†], 2150[†], 2179^{†c} (562), 2180[†], 2654[†], 2701[†], 2312[†], 2693[†]. Le Bl., 566 B. Le Bl. NR., 222 A, XIII 1503[†] (530), 1504[†], Kraus 260, 274... tomulo, XIII 1530[†], Le Bl., 570 (512-602). thomolo, XIII 1515[†]. tomolom XII 2180[†]. to(molo), XII 2693[†], 2701[†]. jogo, XII 338^{†c} (503). tolit, Le Bl., 483, 662 (485) [abstolit Le Bl., NR., 232 (548-621)]. numero, Kraus 153 (vii^e siècle). Lopa, XII 2120[†], Le Bl., 418. Lopulus, Le Bl., 269. Georgia (jurgia), Allm., IV, p. 140 (586-588). oxsur (uxor), XII 2147[†]. resorge, XII 2120[†]. sob, XII 933[†].

L'*ū* tonique devient *o* devant *n* dans *avonculus*, XIII 2228 et *secondus*, XIII 1032.

L'*ū* long tonique a été assimilé à l'*ō* dans *notret* (*nūtrit*), Le Bl., 708 (vi^e siècle, fin). Cette forme mérite une mention spéciale parce qu'elle représente le type vulgaire *nōtrio*, en regard de la forme classique *nūtrio*, auquel remontent les dérivés romans (1). Les textes de la décadence fournissent aussi plusieurs graphies semblables de ce même verbe (2).

Dans *orna* au lieu de *ūrna*, XII 972[†], l'*u* a subi la même altération que l'*ū* de *ūrina*, *ursus*, *ūrtica*, dont la voyelle tonique est devenue *ō* en latin vulgaire, comme l'attestent les formes romanes correspondantes (3). Le changement de *ū* entravé dans les mots ci-dessus est identique au changement de *i* entravé en *ē* dans *dignus*, *signum* et *benignus*.

La forme *sous*, Le Bl., 275 mérite notre attention.

(1) GRÖBER, ALL., IV, p. 136.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, p. 186; III, p. 285.

(3) GRÖBER, ALL., VI, p. 148.

Il semble bien résulter de l'examen de l'inscription que le rédacteur ou le graveur a voulu donner à cet *o tonique* une valeur particulière, car c'est le seul *u* qui y soit devenu *o* (cf. *Sambatius*, *Ursus*, *titulus* dont la forme normale est *titolus* dans les textes épigraphiques de la Gaule). Cet *o* a dû tout d'abord avoir un son fermé; mais, sous l'influence de l'*u final*, il a pu prendre un son ouvert, de même que l'*u atone* en contact avec une consonne labiale. Cette altération admise, *sous* serait le prototype vulgaire dont proviennent les formes correspondantes de l'ancien français : *suon*, *suen* (*tuen*) (1).

En dehors de *sous*, les inscriptions de la Gaule renferment encore une autre forme tout à fait vulgaire de l'adjectif possessif. C'est *seus*, XII 5692⁺, 9 créée évidemment par analogie avec l'adjectif de la première personne : *meus*. Cette analogie est aussi admissible en latin vulgaire qu'en roman, où elle s'est fait sentir non seulement à la troisième, mais aussi à la deuxième personne (2).

DIPHTONGUES.

Bien que les diphtongues latines primitives eussent été réduites au rang de voyelles simples longtemps avant l'époque où nous reportent les inscriptions de la Gaule, elles ont néanmoins persisté dans le système orthographique des lapicides. Inutile de dire qu'elles n'ont plus de valeur réelle. C'est un des aspects sous lesquels se manifestent les tendances archaïsantes de l'époque impériale. Leur survivance doit d'autant moins nous étonner qu'il s'agit ici de documents provinciaux et que les provinces restent généralement, dans tous les domaines, attachées

(1) GRÖBER, ALL., V, p. 486. MEYER-LÜBKE, II, p. 120 § 86.

(2) GRÖBER, ALL., V, p. 486. MEYER-LÜBKE, II, pp. 120-127 § 86.

plus longtemps aux traditions du passé. La diphtongue *ai* s'est surtout maintenue dans les désinences flexionnelles du génitif et du datif des thèmes en *a* ⁽¹⁾ :

Juliai, XII 350 (à côté de *avitae optume*). Aureliai
Secundai, XII 632. Corneliai, Clintai, piaï, XII 789.
Juliai, XII 826. Vitai, Romai, XII 915^{add} [H]elenai,
Titiniaï, ancil(l)a(i), XII 1412. Marcellai, Br., 924.
Atiliai, XII 5801.

Elle n'apparaît au radical que dans *praitori*, XII 5371, *Appaiaie*, XII 809 et peut-être aussi dans *Sain(ius?)*, XII 5683 ²⁵³ (cf. *Saenius*, XII 610-609. *Senia*, XII 2246).

Peut-être convient-il de citer à part les noms celtiques où *ai* peut avoir conservé sa valeur de son double. En effet, les diphtongues celtes primitives, à l'exception de *ei*, ont persisté à travers toute la période celtique ⁽²⁾.

Crappai, XII 3396. Eppiai, Jull., 524. Liccai, Br., 382. Manertai, Br., 493. Mattai, Br., 1863. Annai, Br., 937. Blicaisio, Mommsen 123.

La réduction de *ae* à *e* est aussi surabondamment attestée par les inscriptions de la Gaule et il suffit de jeter un coup d'œil sur la longue liste d'exemples que fournissent les inscriptions de la Narbonnaise à elles seules ⁽³⁾ pour se convaincre de l'extension de ce phénomène à l'époque impériale. Nous ne citons ici que quelques formes caractéristiques où *ae* a été substitué à l'*e simple* :

Magnaequae, XII 684. posterisquae, XII 689. subitotquae, XII 912. praecipuae, XIII 2391[†] (601. piae, fusae, Le Bl, 483. superessae, generassae, fugientae,

(1) STOLZ, *Hist. Gramm.*, I § 208, p. 200.

(2) GRÖBER, *Grundriss*, I, pp. 302-303.

(3) NEUMANN, pp. 21-23.

I^e Bl., 647. *pacae*, XII 2086† (558), 2188†, XIII 1508†... *sinæ*, Allm., III, p. 447.

Il est généralement admis que l'*æ* réduit au rang de voyelle simple équivalait à l'*e ouvert*. Ce fait est attesté par les grammairiens qui recommandent de ne pas confondre des mots tels que *aequus* et *equus* ⁽¹⁾ et par le traitement de *ae* dans les langues romanes, qui l'ont généralement assimilé à l'*e ouvert* ⁽²⁾. Aussi trouve-t-on dans les inscriptions des graphies en *ae* pour *ë* :

Taerre, XII 5457. Maercator, XII 1620. Saepulchris, XIII 2386† (552). Saenum (Senex), Le Bl., 483. vetaeranus, Mommsen, 279. Braevis, XIII 2417†. praesbyter, Le Bl., 297 (347). Aecclesia, Le Bl., 299^c (viii^e siècle?). graecario (graegario), XII 3349

Mais il arrive presque aussi souvent que l'*æ* représente un *e*, ce qui a lieu également dans les textes littéraires ⁽³⁾.

requiaescit, Le Bl., NR., 295, XII 5399†. quiaeti, XII 2398. faeminis, XII 2143†. caeteris, XII 2153. Muliaeri, XII 682a. faeliciter, XII 944†^c (513). diaebus, *sinæ*. XIII 2294. diae, Le Bl., 36 (517), XIII 2369† (502), 2377† (520), XII 5437, 5819†, Le Bl., 36 (507), XIII 2373 (508), 2369 (502). Proscænium, Loriquet 3. diaes, Kraus 61, XII 913, 915†, 2086† (558) (cf. *diea* — *diac*, Le Bl., NR., 2). *dae* (= *dē*), XIII 2656, 2661†, Le Bl., 647. Haerennius, XII 5690, ⁶⁰; 4276. Saeverianus, XII 2966. Aerepta, Br., 1088. Achillaeus, XII 1759, 5686, ⁹²⁴; (Achillius, XII 1600) Allm., IV, p. 274. Basilaeus, XII 2270.

(1) LINDSAY, p. 42 § 32.

(2) MEYER-LÜBKE, I, p. 255 § 291.

(3) BONNET, p. 97, note 2.

On peut encore ajouter à ces exemples les génitifs *illaeus*, Mommsen 296 et *aeius*, XIII 2989 dont l'*ae* sert probablement à transcrire l'*ē* fermé provenant de la réduction de la diphtongue *ei*. *Illaeus* supposerait donc un génitif *illeius*, qui a pu exister au même titre que *ipseius*, Br. 1087, et que le datif pluriel de *is* : *eieis* ⁽¹⁾. C'est surtout dans le mot *heres* que *ae* se substitue à *ē*. La forme vulgaire de ce mot avait pourtant un *e* tonique fermé, comme le montre son développement en roman ⁽²⁾.

haeres, XIII 2400 (573). haeredes, XIII 2666, Le Bl., 193, 197. haeredem, Le Bl., 588. haered(es), Br. 235. Aeres, XIII 748. cohaeredesque, XIII 2396^{†c} (518-520).

Dans certains cas, *ae* tient même lieu de l'*ī* et aussi de l'*ē*, ce qui prouve à l'évidence que dans les textes vulgaires *ae* pouvait avoir la valeur d'un son fermé ⁽³⁾ :

Epaefanius, XII 2089[†] (563). Aedibus (Idibus), XII 2399^{†c}.

Dans *aquiduc(tus)*, XII 4355, l'*i* est vraisemblablement un affaiblissement de l'*a* en syllabe atone, comme dans d'autres composés tels que *aquifolium*, *aquifuga*... *aquigenus*, et n'a aucun rapport avec l'*ae* de la forme traditionnelle *aquaeductus* ⁽⁴⁾.

(1) Cf. GEORGES, *Lexikon*, s. v. *is*. Cf. *aeius*, *aeorum*, Bourciez, *Bulletin épigraphique de la Gaule*, pp. 215 et 218. *aea* AE, 1898, p. 21, n° 78; *aeorum* AE, p. 41, n° 142; *aeju* (= *ejus*) MSAF, 1894, p. 273, n° 33.

(2) GROBER, ALL., III, p. 138.

(3) BONNET, p. 123. Cf. *emperiae* = *imperii* dans Frick, *Chronica Minora* (éd. Teubner), p. 432, 21.

(4) STOLZ, *Hist. Grammatik*, II, p. 380. *Appendix Probi* (ALL., XI, p. 305) : *aquaeductus* non *aquiductus*. Cf. l'italien : *acquidotto*.

Comme nous l'avons dit plus haut, le roman a généralement traité le son *ae* comme *e ouvert*. Il y a pourtant certains mots où *ae* a été assimilé à *e fermé* ⁽¹⁾ et cette diversité paraît bien remonter à la double valeur de *ae* dans les documents de la décadence.

Il faut encore mentionner le changement de *ae* en *a* dans *sape* (*saepe*), XII 5695, 3; *pradia* (*praedia*), XII 2117⁺.

Cette réduction dans les textes de l'époque impériale est tout au moins étrange; car, du double son primitif *ai*, le son *e* seul a persisté dans les langues romanes. Toutefois, on ne peut guère l'attribuer à l'ignorance et au caprice du graveur, vu qu'elle est attestée plusieurs fois ailleurs ⁽²⁾.

EI

Il n'y a guère à signaler au sujet de *ei* que les graphies archaïsantes :

heic, XII 1262, 4445, 4491, 4933, 5102, Allm., 208.
eic, XII 870. fierei, Donnei, Attei, Rufei, XII 647.
Eronei, XII 4783. Martei, XII 1164. Juliei, sueis,
XII 1012. feilio, feilia, XII 2665. flammeis, Kraus 294.
Seibei, XII 5252. Sibei, XII 870. sueis, XII 4906.
Sibei, sueis, XII 4780. Evemerei, XII 1643. Troucetei,
XII 2623.

OI

Cette diphtongue a persisté sous sa forme primitive dans :

Coilius, XII 5686, 24. (Coylia, XII 245). coir(averunt),
XII 4388 (a. u. c. 707)

(1) MEYER-LÜBKE, I, p. 255 §§ 291-292. GRÖBER, ALL., VII, p. 27.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I. pp. 221-223; III, pp. 110-111.
BIRT, *Rheinisches Museum* NF. vol. 52 (1897), pp. 81-82 § 13.

et sous sa forme réduite dans :

Coelius, XII 4. Coelia, XII 357. Coelius, XII 1200.
Agroecus, XII 5336[†] (v^e siècle). (Agrecius, XII 2103[†])
Foedula, XII 2115[†] (Fedula, XII 483[†]).

Réduite à *e*, la diphtongue *a* servi, dans l'orthographe, à rendre l'*e* fermé; d'où des graphies telles que *Ephoebicus*, XII 699; *foemina*, Le Bl., 426^c; *Infoelicissime*, Br. 1071.

Ai et *oi*, après s'être simplifiées toutes deux en *e*, ont fini par permuter entre elles. Alors que les langues romanes ne connaissent que la forme *caelum*, on trouve dans les inscriptions chrétiennes *caelum*, XIII 2399^{†c}, à côté de *coelum*, Le Bl., 184, 165, 191... De même *caecus*, Le Bl., 176, à côté de *coecus*, Le Bl., 205; les langues romanes n'ont conservé que *caecus* ⁽¹⁾. On trouve enfin sur une inscription de Lyon *proemia* au lieu de *praemia*, Allm., IV, p. 115^{†c} (551).

EV

La forme primitive de la diphtongue (*eu*) alterne avec la forme secondaire (*ou*) dans :

Leucetius, Br. 1540. Loucetius, Br. 929. Seleucus XII 5137^l. Selocus, XII 5015^{add}.

De même que l'*i* et l'*e* étaient exprimés à l'aide des diphtongues dont ils étaient sortis, *ei*, *oi*, *oe*, de même l'*u* est orthographié *ou* :

Louci, XII 796. Pourius, XII 5686, ³⁶⁷, Allm., IV, p. 342. Pousonia, XII 2280. (Pusonius, XII 3850, Allm., 27). Polouces, Esp. 176.

Les graveurs d'inscriptions de l'Empire, comme ceux

(1) MEYER-LÜBKE, I, p. 255 § 291. KÖRTING, *Lat. Rom. Wörterbuch*, ss. vv. *caelum*, *caecus*.

de l'époque archaïque, recourent parfois à cet *ou* pour rendre l'*u* *bref* :

Loupus, Br. 161. Louba, Br. 275. tecoum, XII 1509.

On a proposé diverses explications de cette graphie ⁽¹⁾. La plus vraisemblable, à notre avis, est celle qui voit dans *ou* une combinaison orthographique servant à transcrire le son de l'*u* *bref* intermédiaire entre *ũ* et *o* *fermé*, car à l'époque à laquelle remontent les exemples ci-dessus l'*ũ* *bref* et l'*o* *long* se sont complètement fusionnés.

C'est surtout dans les noms celtiques que la diphtongue est d'un usage fréquent, et comme nous l'avons fait remarquer pour *ai*, cet *ou* peut avoir conservé la valeur d'un son double :

Cloustrie, XII 3193. Axiouni, XII 3215. Velloudii, XII 3268. Boudiac, XII 3477. Boudo, XII 3603. Troucius, XII 3861. Carasouae, XIII 820. Toutonis, XII 852. Vertougi, Jull., 755. 7. Couxolli, XII 1952. Totoudiviae, XII 2817. Toutodivius, XII 3252. Adgubioun, XII 3032. Troucillus, XII 3944. Toutilli, XII 3944. Vitousurig(i), XII 4172. Toutiorigi, Br. 1529. Conisouini, Jull., 238. Douceus, Jull., 519. Carassounius, Mommsen 287. Lousonnenses, Mommsen 133. Nousantia, Mommsen 163. Toutio, Mommsen 284. Trouceteius, Mommsen 180.

Les textes de l'époque mérovingienne et, entre autres, les inscriptions chrétiennes renferment encore la diphtongue *eu* d'origine germanique, qui, dans les noms propres, soit francs, soit burgondes, est transcrite, comme dans les documents germaniques eux-mêmes des ^{vi}^e, ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles, par *eu*, *eo*, *iū*, *io* ⁽²⁾.

(1) STOLZ, *Hist. Grammatik*, I, pp. 189-190 § 182. LINDSAY, p. 283, 37.

(2) WILMANN, *Deutsche Grammatik*, 2^e édition, I, p. 238 § 183.

Teudericus, XII 5341† (541). Leudolinus, Le Bl., 325. Theudericus, Le Bl., 559^e. Teudoricus, Le Bl., 570 (512-602). Theudoricus, Le Bl., 566 (526-527). Teudoricus, Le Bl. 474 (600) Teudere, Le Bl., 616 (541). Leubatem, XII 1787† (503). Teuchildis, Le Bl., 216. Teudul(us?), Le Bl., 121. Leudomarus, Le Bl., 394 (547). Theudobertus, XIII 1511 (534-609), 1532† (538-600). Leubatena, Le Bl., NR., 140. Reudolfu, Le Bl., NR., 89 Theodobertus, XIII 1512 (546-606). Le Bl., 571 (534-596). Leovildis, Le Bl., 611 (582). Leotarius, Le Bl., 609. Thiud(es), XII 5342† (VI^e siècle). Lioberga, Le Bl., 381 (501).

Cette graphie était alors d'un usage si fréquent qu'on l'a introduite dans les noms grecs pour représenter le groupe *eo* :

Theudosius, XII 5750†. [The]udosius, XII 5750†.

Theudosius, XIII 2354† (431). Theudosia, Le Bl., 655.

Il en est de même de certains noms latins :

Leuninus (à côté de Leuradus), Kraus 265. Leuninus,

Le Bl., 561 (612). Leuvera, XIII 2472† (437).

Maintenant se pose la question de savoir comment se prononçait en Gaule cet *eu* (*eo*) des noms propres germaniques. Était-ce réellement une diphtongue ou bien les deux voyelles appartenaient-elles à des syllabes différentes? Les avis sur ce point sont partagés. On peut toutefois affirmer que la tendance générale de la langue latine était de prononcer *eu* en deux syllabes. La diphtongue primitive *eu* s'étant de bonne heure réduite à *ou*, le groupe *ēu* était devenu complètement étranger aux oreilles latines et c'est pourquoi l'*ēu* des mots grecs latinisés fut prononcé dissyllabique (1). D'autre part, les dérivés romans sup-

(1) BIRT, *Rheinisches Museum* (1879) vol. XXXIV, pp. 10-30.

posent qu'en latin vulgaire on prononçait les deux voyelles séparément ⁽¹⁾. Les graphics, où *eu* correspond au groupe dissyllabique *eo* des noms latins, plaident, en outre, en faveur de cette opinion. Il n'en est pas moins vraisemblable, cependant, que sous l'influence des parlers germaniques, cette diphtongue d'origine étrangère ait été prononcée pendant un certain temps *eu* en même temps que *eü*, *eö*. Cette opinion se fonde sur des preuves empruntées à la métrique ⁽²⁾. En effet, les groupes *eu* ou *eo* des noms grecs ou germaniques ne peuvent dans certains vers compter que pour une syllabe, comme, par exemple, dans le suivant emprunté aux inscriptions de la Gaule :

[The]udosium parvum quem pura mente parentes, XII 5750†

et dans nombre d'autres appartenant à la même époque ⁽³⁾. Cette licence poétique tire probablement son origine de la double valeur des groupes *eu* et *eo* dans la langue vulgaire. Nous croyons pouvoir citer également à l'appui de cette hypothèse la graphie *Thoudosius*, XII 5503 (383-392), qui ne s'explique guère qu'en admettant qu'on a d'abord prononcé *Theüdosius*, puis que cette diphtongue *eü* s'est changée en *ou*, comme la diphtongue primitive du latin. (La forme *Thodorici*, Le Bl., NR. 226 (530?) n'est peut-être qu'une altération d'une graphie *Thoudorici*).

(1) SCHWAN-BEHRENS, *Grammatik des Altfranzösischen*, 3^e édition, 1896, I, p. 28, II. BONNET, p. 145.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, p. 149. LE BLANT, II, p. 329.

(3) Cf. CLAUDIEN (éd. Teubner) *In Rufinum*, I, 51. Sidoine Apollinaire (Teubner) *Carmina*, XXIII, 72; V, 109; VII, 220; VII, 302; V. 354; VII, 76; XXIII, 18; Anthologie latine (Bücheler): *Carmina epigraphica*, nos 314, 285, 286, 288, 313.

AV

Cette diphtongue a subi, durant la période latine, diverses réductions, qui ont toutes laissé des traces dans les inscriptions de la Gaule. Dans certains cas, le second élément a disparu entièrement et *au* s'est simplifié en *a*. Mais ce phénomène n'est nullement conditionné au voisinage d'un *u*, comme le pense Meyer-Lübke ⁽¹⁾. En effet, outre les graphies suivantes, qui, si elles étaient isolées, justifieraient l'opinion de ce savant :

Agustas, XII 4312† (582), 5353†, 5400†, 1781†, 933†, 941†, 2080†, 2086†. Aguste, XII 4355, Agustas, Le Bl., NR., 245, 245 A. Augusta (à côté de Augustas), XIII 905†. (643-690). Le Bl., 91 (VII^e siècle, fin).

On en trouve d'autres, où la réduction s'est opérée, malgré l'absence complète de *u*.

Ainsi : *Larentinus* (à côté de *Lauventinus*), Allm., III, p. 444. *Fastina*, Jull., 185. *Cladiae*, Jull., 100.

Au atone est simplifié en *u* dans *Pulina*, Sacaze, p. 467. Il faut remarquer que cet exemple se distingue des autres déjà connus en ce que ce n'est point un mot composé ⁽²⁾.

Maesoleum ⁽³⁾ apparaît également à trois reprises différentes, XII 3619, 3637, 3861, ainsi que *Mesoleum*, XII 1751.

Au était, en outre, devenu *ō* déjà à l'époque archaïque et cet *ō* s'était maintenu dans la langue vulgaire tandis que la langue classique avait conservé ou plutôt rétabli la diphtongue ⁽⁴⁾. Aussi la substitution de *o* à *au* caractérise-

⁽¹⁾ *Grundriss* de GRÖBER, I, p. 362 § 18. Voir aussi STOLZ, *Hist. Grammatik*, I, p. 212 § 204.

⁽²⁾ STOLZ, *Hist. Gramm.*, I, p. 151 § 147.

⁽³⁾ STOLZ, *Hist. Gramm.*, I, p. 212 § 204.

⁽⁴⁾ STOLZ, *Hist. Gramm.*, I, pp. 210, 211 § 203. *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung*, XXVIII (1885) pp. 154-162.

t-elle les textes d'origine vulgaire et notamment les inscriptions :

Oricla, XII 5686.⁶⁵². Robert, p 27. Lorino, XII 4709. Ocellio, Jull., 66. Ocellio, Mommsen 114 (cf. Aucio, XIII 2123). Oderannus (Auderannus), Jull., 881†. Orovela, XIII 2472† (487). Lorentius, Le Bl., NR., 135 (516).

Les inscriptions de la Gaule présentent encore certaines formes où l'*au tonique* s'est affaibli en *ō* et qu'on rencontre déjà dans les documents de l'époque archaïque ⁽¹⁾. Ce sont :

Clodius, XII 5863, ⁶⁷, 4705, 5739, 680, 4360, 2450, 3521, Br. 1156, 486. Clodia, XII 1804, 4708, 4388, 1946, 680, Jull., 100. Plotus, XII 3800. Copo, XII 5968, 3345, XIII 2956 (copinus, XII 4266, 4239). [Cf. Caupiola, Allm., III p. 171. Caupinius, Br. 1829].

Lorsque *au* eut pris la valeur de *ō*, elle servit, comme les autres diphtongues, à représenter la voyelle simple. C'est ainsi qu'on trouve :

Bellausus, XIII 2408, AE. 1897, p. 17. (Cf. Bellosa, Le Bl., 337 A).

La forme *Bellausus* pourrait toutefois prêter à discussion, car l'inscription :

Deo Sucello Nantosvelte Bellausus Masse filius VSLM.
AE. 1897, p. 17.

trahit une origine celtique. On pourrait donc voir dans *Bellausus* un nom propre gaulois, et c'est ce qui explique que Holder l'ait inséré dans son *Alt-keltischer Sprachschatz*.

(1) Cf. SEELMANN, pp. 162-163, I.

Cependant, il nous paraît plus vraisemblable d'y reconnaître un nom propre d'origine latine. En premier lieu, à cause de la forme parallèle *Bellosa* des inscriptions chrétiennes et des autres noms propres appartenant à la même famille qu'on rencontre fréquemment dans nos textes (*Bellus*, Allm., I, 376 ; *Bella*, Allm., III, 24 ; *Bellia*, Allm., 54 ; *Bellius*, Allm., II, 122 ; III, 25 ; IV, 492, 495 ; *Belliolus*, Allm., III, 54). En second lieu, comme nous aurons à le remarquer au chapitre du vocabulaire, la formation des noms propres à l'aide du suffixe *osus* est un procédé bien latin. Cette dernière graphie nous montre encore qu'à une époque relativement récente la diphtongue *au*, que les langues romanes, et entre autres le français, ont généralement traitée comme *o ouvert*, pouvait représenter l'*ô* fermé. Mais, comme certains dérivés romans font exception et conservent à *au* son ancienne valeur d'*ô fermé* ⁽¹⁾, il est permis de croire que dans la période impériale *au* correspondait à la fois à *o fermé* et à *o ouvert*.

VOYELLES ATONES.

Conformément aux lois qui régissent le développement de la voyelle atone, l'*a* s'affaiblit en *i* ⁽²⁾ et cet *i* est rendu tantôt par *e* et tantôt par le son *ü*, intermédiaire entre *i* et *ü* (ou). D'où la série de formes suivantes ⁽³⁾ :

Monicus, XIII 243 r⁺. Monecus, Allm., 475⁺. Monucus, Le Bl., 576 F.

⁽¹⁾ MEYER-LÜBKE, I, p. 55 § 27.

⁽²⁾ STOLZ, *Hist. Grammatik*, I, p. 183. MEYER-LÜBKE, *Zeitschrift für roman. Philologie*, vol. VIII, p. 206.

⁽³⁾ L'*a* atone de *anatem* a dû également s'affaiblir en *i* dans la période latine, comme le prouvent les formes catalane, provençale, italienne et française de ce mot. Cf. GRÖBER, ALL. I, p. 240.

A atone subit, en' outre, une transformation semblable dans :

Abescantus, XII 3189. Trejectensi, I.e Bl., 215 (VI^e siècle). Monistirium, Le Bl., 91 (VII^e siècle, fin).

Dans d'autres documents vulgaires de la décadence ⁽¹⁾, on trouve *monesterium*, dont on a déjà fait ressortir l'importance au point de vue de la phonétique des langues romanes et surtout de l'ancien français. En effet, *moutier* (vfr.), *mostiero* (prov.), *mosteiro* (portg) supposent un prototype vulgaire tel que *monisterium* ou *monesterium* ⁽²⁾.

Madelena (Magdalena), XII 3189

présente également l'altération de *a* protonique en *e*. Mais, comme d'après Hirschfeld l'inscription paraît appartenir au moyen-âge, ce que confirmerait d'ailleurs la chute du *g*, il se pourrait qu'on eût réellement affaire à une forme à demi romane.

C'est surtout l'*a* en contact avec une consonne palatale que la langue vulgaire tend à affaiblir en *e*, comme l'attestent les nombreux exemples qu'on a relevés ⁽³⁾ :

Jenuarias, XII 2180[†]. Genu[arias], XII 2102[†].
Genoarias, XII 934[†] (530). Genarius, Le Bl., 325.
Genu[a]rias, Le Bl., 458 L.

Cet *e* peut même passer à *i* : (cf prov. *getar* et *gitar* ; esp. *echar* et *jilar* de *ejectare*).

Ginoarius, Le Bl., NR., 162 (525).

(1) SCHUCHARDT, *Vokalismus*, I, p. 203.

(2) MEYER-LÜBKE, I, p. 291 § 344.

(3) SCHUCHARDT. I. c., I, p. 285 ; 204-205 ; III, p. 105. LINDSAY, pp. 18-19, 3

Il faut encore signaler le changement de *a* en *e* dans

Delmatas, Br. 584. Delmat., Br. 869 (Dalmata, Br. 1621). Delmatio, XII 5505.

Les formes en *e* apparaissent si fréquemment à côté de celles en *a* qu'elles sont, pour ainsi dire, aussi régulières que ces dernières et qu'elles ont été admises par les grammairiens ⁽¹⁾.

E

Nous avons vu que l'*e long* et l'*e bref* toniques pouvaient être transcrits par *i*, l'*e bref* cependant moins fréquemment que l'*e long* et presque toujours sous l'influence des phonèmes environnants. On peut en dire autant de l'*ē* et de l'*ě atones*, libres ou entravés, à la syllabe initiale, protonique ou métatonique. Tous deux deviennent également *i*, avec cette différence toutefois que l'*e bref atone* peut se changer en *i* sans être soumis à l'influence des consonnes qui le précèdent ou le suivent. Certes, parmi les graphies suivantes, il en est plus d'une où l'altération de l'*ě* provient du voisinage d'un *i* tonique, d'un jod ou d'une nasale ; mais, en revanche, il en est d'autres où l'altération est absolument indépendante. On peut donc en conclure que le latin vulgaire avait déjà, comme plus tard les langues romanes ⁽²⁾, la tendance à fusionner l'*e* et l'*ě atones* en un même son fermé, qui pouvait s'exprimer au moyen de *i*.

e initial

Filicissima, XII 5402. filcissimi, XIII 2417[†]. Siquana, XIII 2367[†] (501-502). Riferta, XII 1798[†]. Innodium, XII 338[†]c. Pristantur, XII 2085[†] (557). |f|i|bruarias, XII 2064[†] 2363[†] (511). Fibruarias, XIII 2481[†]. Distitutus,

(1) LINDSAY, p. 18, 3. GEORGES, *Lexikon*, s. v. *Dalmata*.

(2) MEYER-LÜBKE, I, § 29, pp. 55-56.

didicavit, Le Bl., 257. Divota, Le Bl., 560. Dispectus, Le Bl., 377A. Tirintina, Le Bl., 250. Triviri[n]us, Le Bl., 270. Priectus, Le Bl., NR., 368. Riliquiæ. Le Bl., NR., 445. Distinat, Br., 1243°. Difuctus, XIII 848. Sicundus, Schuermans, 5221, Fontenay, 357. Cintusmus, Jull., 233. Rissurecturus, XII 2118†. Hiracius, XII 5403†. Mimoriae, XII 1725†. Risti(tu)tori, XII 5561. Viricundi, XII 152. Divilia, XII 2498(bis)(Devillius, XII 2280-2269). Vixillatione, Cagnat, AE., 1892, p. 17. Mirinti, Revue Arch., 1898 (XXXII), p. 279. Sirvilio, ibid. p. 279. didicavit, Allm., 224. did(icavit), Allm., 345. Disderius, Allm., IV, p. 82. Cisoriana, Lejay, 36. Ribrica, Lejay, 97 (Rebrica, Lejay, 69). Intarabo, Kbl., 1896, col., 122.

E médial.

Enchiridium, XII 534. praestitiritque, XII 1499† (1515?). Sumictura, XII 2104†. Redimptionem, XII 2584† (527). liviri, Le Bl., 360. Monitario, Jull., 878. Vindimiola, Cagnat, AE., 1894, p. 11, n° 34† (525). Segileno, Jull., 930†. Tirintina, Le Bl., 250.

E final.

Decim, XII 2703. paci, XII 5400†, 2176†, 2121†. Decim septim, XII 942†, XIII 1855†. Indexioni, XII 2187† (564). milix, XII 1112. Passiins, XIII 2478† (632), 2480, Le Bl., 360. cluins, cleminx, potins, passiins, carmin, XIII 2477^c (632). Sempir, Le Bl., 294. Matir, Kraus, 216. libir, MSAF., 1894, p. 275, n° 36. patir, Bladé, 48. Quinquí, XIII 2412†. Eugenis, XIII 2382† (544). Johannis, Le Bl., 568, Schuermans, 2679. Prepis, Br., 366. Tenint, Br., 946^c. cesint, sistint (cessent, sistant), XIII 2478† (VII^e siècle).

En ce qui concerne la substitution de l'*i* à l'*e* *atone*, c'est le portugais, l'italien et les dialectes méridionaux de la péninsule italique qui, de tous les parlers romans, se rapprochent le plus du latin vulgaire, tel qu'il apparaît dans les inscriptions de la Gaule ⁽¹⁾ et il n'y a certes pas lieu de chercher dans les graphies mentionnées ci-dessus des traces de différences locales.

I

A l'*i* *protonique* ou *posttonique* du latin littéraire correspondait souvent un *e* dans les textes archaïques ou d'origine vulgaire ⁽²⁾. Cet *e* se rencontre aussi dans les documents épigraphiques de la Gaule. Les inscriptions chrétiennes en font un si fréquent usage qu'il y est devenu pour ainsi dire la voyelle normale de la syllabe atone et qu'il constitue un des traits caractéristiques de la langue latine des ^v^e et ^{vi}^e siècles.

I protonique initial :

Menister, XII 3361†. mesericordiae, XII 2185† (547), 2188†. megravit, XII 2193† (587). heneunte, XII 482†. Ennocens, XII 2701†. Helarii, XII 2141†, Le Bl., N R., 254. Helara, XII 1109. descrimina, XII 944†^c. trebuni, XII 1356. Venucia, XII 738. delectus, XII 2102†. feguram, Le Bl., 504A. menores, Le Bl., 540A. fedelis, Le Bl., 483. lengebant, Le Bl., N R., 93. Meserorum, Le Bl., N R., 77. deffusa, Le Bl., N R., 425. Vectoris, Kraus, 2. Felocalus, XIII 2376 (518). Verginius, Allm., III, p. 455.

⁽¹⁾ GRÖBER, *Grundriss*, I, p. 734 § 66. SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I, pp. 462-469. LINDSAY, I, p. 226 § 26.

⁽²⁾ STOLZ, *Hist. Grammatik*, I, p. 184 § 177. LINDSAY, p. 33, 17. SCHUCHARDT, *o. c.*, II, pp. 1-67.

I protonique non initial :

Dignetatem, XII 674†. admenistrator, XII 674. dedecavit, XII 1193. disciplina, XII 2074†, Le Bl., N R., 113 (530). Simplecetate, noveletate, inde(ctione), XII 2179†^c (562). Meserecordiae, XII 2185† (547), 2188†, 2423†. Penetentiae, XII 2193† (587), XII 66 (508). Nobelessemus, XII 5504. Virgenales, XII 2384† (491), Le Bl., 91 (vii^e siècle, fin). dedecatum, XII 2427. Castetat[e], XII 4057†. indexioni, XII 2187† (564) indectione, XII 1274†, 2085†, 2086† (558), 2087 (559), 2088 (560). relegiosa, XII 2151†. Lupecin(us), XII 2326†. Caretate, XIII 1661†. aeternetate, Le Bl., 257. cometante, pacefecare, sublecetavet, XIII 2477†^c (632). Caretate, humanetate, Le Bl., 483. ordenarunt, Le Bl., 684. Caretate, Kraus, 258. vexelatio, Br., 666. penetentia, Allm., 451† (508). redeviva, Le Bl., 540A. arcepr(es) b(yster), Le Bl., N R., 222A. Compe talibus, Br., 1139. laudecenarius, Allm., II, p. 27.

I posttonique :

Presbeter, XII 974†. anemis, meretis, XII 481†^c. genetum, XII 5750†. Urbeca, XII 491†. Pientissimo, XII 1193†. [cl]ariss(em)o, XII 2193†. [du]lcesseme, XII 2191†. maxemus, XII 2066† (512?). nobelis, natalebus, operebus, XII 1553†. nomene, XII 1724†^c (472), XII 5868†. ordine, XII 1798. venerabelis, XII 2081† (540). morebus, XII 2090† (551-566?), 2089† (563†). pauperebus decema, XII 2091†. decema, XII 1501 (536). uteles, XII 2096† (606). uteletas, XII 2085† (557). provedus, XII 453†, 2153†. [omn]eibus, XII 2169†. gemen(o), argutissemus, temporebus, XII 2197†^c (562). femena, XII 2122†. undecema, XII 339†.

dudecema, XII 2654†. Ignebus, XII 2702†. decema, XII 5347†. manebus, XII 5375. domenecam, XII 5407†. Domeni (bis), XII 5692†. civebus, XII 2089† (563). munimene, XII 5750†^c. intercedentibus, XII 1694†. pauperebus, XII 2089†. [t]emporebus, XII 2179†^c (562). penetens, XII 2085†. anemus, Le Bl., 377. meretis, Le Bl., 199 (VII^e siècle). fragele, Le Bl., 540A. pulcherreme, morsebus, almissem, pluremus, Le Bl., 91 (VII^e siècle, fin). femena, Le Bl., 1. jugeter, Le Bl., 12^c. omnebus, adsedue, XIII 2391† (601). Domenecus, decemo, decema, XIII 2412†. Nomene, XIII 2405†, Le Bl., 355. venerabilis, XIII 2386† (552). Condetur, Le Bl., 360. altarebus, dulcissemus, inveda, lacreme, XIII 2478† (622-638). umanetas, omnebus, XIII 2476 (557). dulcissem, XIII 2480†. ordeneque, egetur, laudavelis, omnebus, XIII 2482†. umanetas, omnebus, XIII 2481†. divinetus, nemenem, omnebus, XIII 2477†^c (632). laudebus, Le Bl., 483. candedus, XIII 1530. floreda, Le Bl., 676. incleta, culmena, Le Bl., 708. morebus, Le Bl., 564. pontificum, Kraus 4 (548). Solamene, Kraus 158. Condetur, Kraus 258. Nomene, Kraus, 290. fragele, Le Bl., NR., 233. inveda, ibid. 107 (VII^e siècle), 232. veresemus, ibid. 438. decema, ibid. 5 (540). decemo, ibid. 226 (530). tegetur, ibid. 232. martheru, ibid. 245. nomeni, ibid. 245A. monetus, ibid. 253. humelis, ibid. 255. Morebus, ibid. 233. septemo, ibid. 257. labede, ibid. 264. septe[mo] dece[mo], Allm., 442† (448). Domeneccus, decema, Allm., IV, p. 148.

I final :

Requiescet, XII 491, 933† (524?), 1504†, 2062†, 2144†, 2180†, 2661†, 2700† (496), 2701†, 5340†

(527) ⁽¹⁾, Le Bl., 96, 270, XIII 2474† (vi^e siècle), 2482†, Kraus 3, 59, 86, Le Bl., NR., 5 (540), XIII 1508†, 1503† (530), Allm., IV, p. 92. quiescet, XII 590 (490-517?), 1694†, 1751†, Le Bl., 243, 345, 348, 674^c, Kraus 79, 87, 99, 106, 111, 124, 267, XIII 1515. obiet, XII 934† (529), 935† (520), 957†, 937† (531), 1787† (503), 2059† (495), 2087† (559), 2088† (566), 2102†, 2151†, 2422†, 4084†, 4312† (582), 5189†, XIII 2376 (518), XIII 2474 (vi^e siècle), Le Bl., 371, Le Bl., 611, XIII 2897†, Le Bl., NR., 5 (540), 162, 232, Allm., IV, p. 92 (520). oviet, XII 933† (524?). vixet, XII 933† (524?), 2144†, 2384† (491), 5408†, Le Bl., 340, Kraus 51, XIII 1515. victet, XII 491†. viset, XII 2062†. vecset, XII 2120†. Recesset, XII 482†, 491†. requet, XII 2104†. gesseret, XII 1696†. fuet, XII 2102†. transiet, XII 2384† (491), 2654†, 2661†, XIII 2476 (626?). Reddet, XII 3129. teget, XII 5862†. posuet, Le Bl., 203. instituet, XII 2179†^c (562), 570 (512-602). subleceatvet, XIII 2477†^c (632). fecet, XII 2486†, Le Bl., 234, 389, Kraus 262. ficet, Le Bl., 350. Servivet, XII 482†. Serviet, XIII 2359† (454?). fenearares, XIII 2477†^c (632). habebes, XII 5862†, XII 915. notret, Le Bl., 708. praestabet, rapuet, XII 5750†^c. Orestes, XII 937† (531). Juniores, XII 936† (530). consoles, XII 2187† (564). S(an)c(t)emuniales, resurrecciones, XII 2188†. fedeles, XII 1692† (544). uteles, XII 2096† (606). urbes, XII 2179†^c (562). cruces, fontes, XII 5750†. tredece, XII 2701†. riges, XII 2654†. reges, XIII 1512† (546-606). urbes, XII 2179†^c. Vergelesses, XII 1356. neptes, XIII 2386† (552). recordationes, XIII 905† (643-690). uxore, Le Bl.,

(1) Cf. NEUMANN, pp. 2, 3.

257. principales, Le Bl., 230. sates, XIII 2476[†] (626?), 2482[†]. cineres, menores, Le Bl., 540A. dulces, Le Bl., 708. cives, Le Bl., 16, Br., 71, 164, 314 (187), 1089. sedecem, XIII 2405. tredecem, Le Bl., 299. civitates, XIII 563. fideles, Kraus, 295.

Cette substitution de *e* à *i atone*, si répandue à l'époque mérovingienne, n'a pas laissé de modifier dans une large mesure le domaine de la morphologie. Elle a contribué à simplifier considérablement le système de la déclinaison en unifiant les désinences casuelles en *is* et en *es* ⁽¹⁾ et en fournissant plus d'un point de contact dans la conjugaison des verbes de la deuxième et de la quatrième classe. Cet *e* vulgaire correspondant à l'*ǣ* de la langue littéraire avait évidemment un son fermé. Faut-il y voir, comme on l'a prétendu ⁽²⁾, un affaiblissement de l'*i atone* et un acheminement vers la syncope? On peut en douter si l'on considère que cet *e* existait déjà à l'époque archaïque et qu'il a persisté dans plusieurs parlers romans, en espagnol, en catalan, en roumain et aussi en italien ⁽³⁾. On le retrouve également en syllabe protonique et posttonique dans certaines formes mi-savantes des premiers documents français et provençaux, telles que : *empedements* (Eulalie, v. 16). *Boneface*, *aneme* (Alexis, v. 114. vv. 332, 410, 544, 613). *Enfermetet* (Alex., v. 278), *femena*, ⁽⁴⁾, *femenas* ⁽⁵⁾, en regard desquelles apparaissent des graphies plus savantes, telles que *virginitel* (Eul. v. 16), *anima* (Eul., v. 2; St-Léger, v. 174), *femina* ⁽⁶⁾.

(1) SITTL, ALL., II, pp. 562 et 567.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus* II, p. 67. BOUCHERIE, *Revue des langues romanes*, II (1871), pp. 42-43.

(3) GRÖBER, *Grundriss*, I, p. 698 § 29; p. 812; p. 676 § 13; p. 445 § 44.

(4) P. MEYER, *Recueil d'anciens textes*, Paris, 1877, p. 138.

(5) *Fahrbuch für rom. Philol.*, VII, p. 78.

(6) P. MEYER, *l. c.*

L'*i* long atone s'affaiblit également en *e* :

Consile (consilii), Ingenie (ingenii), XIII 2477^{1c} (632).
varies, XII 2179^{1c} (562). Venostes, Kraus 3.

La langue épigraphique se rapproche encore du langage archaïque en ce que l'*i* atone avoisinant une consonne labiale fait souvent place au son *u* intermédiaire entre *i* et *u* ⁽¹⁾ :

Optumo ⁽²⁾, XII 270, 1408, 3265, 3208, 3614. Optumae, XII 81, 3196, 3390, 1425. Optume, 3880, 5844, 350. Maxsuma, XII 306. Maxuma, 1181. Maxumae, Maxumillae, XII 570. Maxsumus (bis), XII 351, 1007, 1177. Maxsuminus, XII 1235. Maxumilla, XII 5734. [M]axumillae, XII, 4986. Proxsumis, XII 661, 1331, 1737, 3118, 3119, 3122. Proxumis, XII 3112, 3129, 1332, 3116, 3125, 3117, 3124, 1330. [P]roxumae, XII 1251. Pientissumae, XII 914, XII 4128. [Cari]ssumo, XII 2665. Carissuma, XII 5815. dulcissumus, XII 887. dulcissum[ae], XII 3855. Fidisumus, XII 5276. jucundissima, XII 5864. ultuma, XII 915. Finitumi, XII 664. Legitumae, XII 3931, 4057[†]. Marituma, XII 5154, 3661. Sybullana, XII 4240. Artubus, XII 209^c. Postumus, XII 1524 (409-413). Lucubus, XII 3080. Decumius, Decumanus, XII 3109. Decumani, XII 4344. Decumius, XII 4760, 4761. Postumina, XII 5202. Septumius, XII 4368, 3723. Decumus, XII 150, 1400, 2319, 4152, 5686³⁰⁴. Sepetumienus, Br. 941. Quadrubis, Br., 1673, 1676, 2061, Kbl., (1887) col. 182. Posthumius, Br. 367, 75. Lacrumas, Br. 1243. Casubus, Br. 1283. Septumanus, Allm. II p. 37.

(1) STOLZ, *Hist. Gramm.* I pp. 171-179 § 171. — SEELMANN, p. 179.
— LINDSAY, p. 39 § 26.

(2) Cf. NEUMANN, pp. 3-5.

Cet *u* passe parfois de la syllabe atone dans la syllabe tonique. C'est le cas pour *clupeus*, XII 3306, forme autorisée, d'ailleurs, par le grammairien *Veliu Longus* ⁽¹⁾. Dans *quadrubiis*, Br. 1643 [à côté de *biviis*, *triviis*] (cf. *quadribis*, Br. 1577, 1419.) l'*u* de la syllabe tonique est dû à l'analogie de formes contractées, telles que *quadrubis*, où cette voyelle est normale. L'*u* s'est maintenu dans certains dérivés romans de ce mot, dans l'italien *carrobio*, le milanais *Karobbi* et le génois *Karoğgu* ⁽²⁾.

Malgré la fréquence de ces graphies en *u*, les formes en *i*, qui ont seules survécu en roman, n'en continuaient pas moins de subsister. D'un usage plus répandu dans les inscriptions païennes, l'*u* perd de son importance dans les inscriptions chrétiennes, où le superlatif notamment se termine en *-imus* et en *-emus* (voir plus haut p. 33-34). D'autre part, la présence d'un *i* ou d'un *jod posttonique* suffit souvent à faire triompher l'*i*. Ainsi :

harispici (optumo), XII 3254. Septimiae, XII 3903. *Σεπτιμια*, Allm., III p. 469. Maritimi, XII 5928. Decim[i]us, XII 357. Decimia, XII 3345. Septimius, XII 833, 2491. Decimianus (à côté de Decumanus), XII 2461. Maximia, XII 3345. Decimus, Decimianus, Mommsen 225. Maximianus, Schuermans 3457. ligirici, XIII 3114.

Une inscription chrétienne présente même la forme *cliens* pour *cluens*. Le Bl., 24 (552) et une autre, *Postemianus* (= *Postumianus*), Allm., IV 442 (448).

Augustudinensi (de *Augustodunum*) Le Bl., 8 (VI^e siècle) prouve que déjà pendant la période latine l'*ū* celtique s'est affaibli en syllabe atone et a été réduit à *i* ⁽³⁾.

(1) Cf. STOLZ, *Hist. Grammatik*, I p. 139 § 131.

(2) MEYER-LÜBKE, I p. 55 § 28.

(3) GRÖBER, *Grundriss*, I p. 307. HOLDER, *Alteltischer Sprachsschatz*, p. 290 s. v. *Augustodinensis*,

L'U grec.

Pour transcrire l'*u grec*, qui tenait à la fois de l'*u* et de l'*i*, les inscriptions de la Gaule ont recours aux signes généralement employés à cet effet dans les textes de la décadence. On y trouve l'*u* qui était seul en usage à l'époque archaïque ⁽¹⁾ :

Olumpus, XII 4899^{add}, 4917. [P]olutimos, XII 426. Marturibus, XII 2120[†]. Glucera, XII 4689. Gluconi, XII 4465. Surilio, XII 5686⁸⁵⁶. Surrilio, XII 5701⁸. Porpuris, XII 3900. Batullus, XII 4802. Filar-guro, XII 4797. Martures, XII 2115[†]. Philargurus, XII 4705, 4694, 5686, 5050, 4661. Olumpi, XII 4559, 4917. Sura, XII 4723, 5096. Surus, XII 604, 1344, 5683²³⁸. Numficus, B. E. 1885, p. 141. Bitunae, XII 89. Lucnis, XII 4794. Lucnus, XII 5701⁴⁹. Sybul-lano, XII 4240. Diasmurnes, XII 5691⁷. Eutuciu, Le Bl, 581 (vi^e siècle) Presbuteria (*à côté de Olebrio*), XIII 1183[†] (v^e siècle). Collurium, MSAF. 1894, p. 295, n^o 64.

L'*i* de l'époque classique n'est pas moins en vogue, surtout s'il y a dans le corps du mot un *i* ou un *jod post-toniques* :

Frigia, XIII 1862. Birria, XII 1562 (Byrria XII 3481). Martirio, XII 1798[†], XIII 2382[†] (544). Olibrius, XII 2073[†]. Politimi, Jull., 328. Policlitus, Allm., V. p. 81. Bizacinus, XII 686. Chiteris, XII 5058. Cien(us), XII 1382. Elemosinis, XII 5352[†], 2193[†]. Olimpi. XII 5750[†], 2314[†]. Olimpiades, XII 5750[†]. Eurialus, XII 5690²². Eurice, XII 1957. Eutices, XII 913. Euticias, XII 3620. Eutici, XII 1193.

(1) STOLZ, *Hist. Gramm.* I p. 85 § 73. SEELMANN, p. 229.

Difilus, XII 677. Mirtalor, XII 3875. Stafilus, XII 1506†. Tice, XII 5699¹⁰, XII 481†^c. Acolitus, Le Bl., 36^c (517?). Simmachi, XII 2404†. Nimpis, XII 3107. Diasmirnes, Br. 1878. Sillabina, Bladé 46. Euticianus, Kraus, 105. Ipatius (Hypatius), XII 2074.

Cet *i* peut à son tour devenir *e* :

Martheru, Le Bl., NR., 245. Polecli(tus), XII 5683²⁶². Euteces, XII 746. Olebrio (à côté de Presbuteria), XIII 1183† (v^e siècle).

L'épel grec Y, bien que d'origine savante, a été également adopté par les lapicides. Ils s'en servaient, il est vrai, assez maladroitement ; ils le substituaient à la voyelle *i*, surtout dans les mots d'origine grecque, croyant sans doute par là faire preuve d'érudition :

Bacchys, XII 499. Byblus, XII 1728. Gothycus, XII 5563. Lycydae, XII 3639. Sybullano, XII 4240. Bohetyus, XII 1213†. Heraclides, XII 5686⁹³⁷. Hylarus, XIII 2300. Ynfanti, XII 1728. Epytuncanus, XII 3523. Diamysus, Lejay 241 (cf. diame(sus), XII 5691⁵; Diamisus, Br. 1901). Ysochrisum, Lejay 268. Epytaphium, XIII 2391 (601). hyc (hic), Le Bl., 215 (v^e siècle). Ypsichius, Le Bl., 302. Hypolitus, XII 1155.

Ces graphies fautives prouvent que l'Y dans la langue des derniers siècles avait plutôt une tendance à passer à *ï* [*e*] (1), d'autant plus qu'on ne relève qu'une seule forme où l'y a supplanté l'u latin. C'est *mylières (bis)*, XII 4525.

Les langues romanes ont conservé des traces de cette double valeur de l'*u grec* dans le latin populaire (2). Elles

(1) BONNET, p. 140.

(2) MEYER-LÜBKE, I pp. 30-31 § 17. GRÖBER, ALL., VII p. 26.

l'ont développé soit en *e* ou en *i*, selon la tradition classique, soit en *o*, en se rattachant ainsi directement au latin archaïque.

O

L'*ō* et l'*ö* atones, parallèlement à l'*ē* et à l'*ÿ*, se sont unifiés dans un même son fermé représenté par *u* ⁽¹⁾

1^o à la syllabe initiale :

Flurinus, XII 2086† (558). pusuerunt, Le Bl., 247. nubilior, XIII 2477†^c (632). nubiscum, Le Bl., NR., 251. Upilione, XII 2069† (524). su[l]licitudine, Kbl., 1889 col. 84-85 (235). dulure, XIII 2478 (VI^e siècle) Rutundus, XII 4160. nubil(issimo), XII 5676.

2^o à l'intérieur du mot :

patruciniis, XII 2085† (557). praeturianam, XII 4355. Sanctemuniales, XII 2188†, Le Bl., NR., 5 (540). neguciatoris, XIII 2391† (601). octugenta, XIII 2430†. pecture, corpure (cf. amure, dulure), XIII 2484†. Ebescubus, Kraus 10. [di]acunus, Allm., IV p. 105 (540). Daguberti, Le Bl., NR., 136.

3^o à la syllabe finale :

custus, XII 1499†^c (515?). Nepus, XII 5336†. rectur, XII 388†^c. Lectur, XII 2701†. bellatur, XII 5819†. Senatur, Le Bl., 573. amatur, Le Bl., NR., 235. Oxsur, Le Bl., 400 A. vigur, Le Bl., 300.

L'assimilation de l'*o* et de l'*u* a modifié considérablement la déclinaison des thèmes en *o*,

à l'ablatif singulier :

septimu, XII 2079†, Le Bl., 549. quartu, XII 1504†.

⁽¹⁾ Cf. SCHUCHARDT, *Vocalismus* II, pp. 96-97.

quintu, XII 2079[†]. decmeu (decimo), XII 2079[†]. titolu, XII 1725[†]. annu, XII 2087[†]. anu, XII 2193. clarissimu, XIII 2472[†] (487). rictu, XIII 2477^{†c} (632).

et à l'accusatif pluriel :

duus, XII 2095[†] (577-597 ?), Le Bl., 690, XIII 2483. Anemus, ferus, XIII 2477^{†c} (632). Superus, multus, orfanus, nudus, Le Bl., 483. denus, annus, Le Bl., NR., 232. libertus, XIII 2472[†] (487). natus, XII 2179[†]. emeritus, XII 2116[†]. plenus. XII 2040[†].

Dans les inscriptions chrétiennes, *annus* est pour ainsi dire devenu la forme régulière de l'accusatif pluriel ⁽¹⁾ :

annus, XII 482[†], 926[†] (520), 937[†] (530), 940[†], 1213[†] (604 ?), 2485[†] (485-508 ?), 2059[†] (495), 2079[†], 2081[†] (540) ⁽²⁾.....

ustiaris, Le Bl., 292, est dérivé de la forme populaire *ustium* (classique *ostium*), que postulent certains dérivés romans ⁽³⁾. On trouve *ustius*, *ustium*, *ustiaris* dans la *Vie de Sainte Euphrosyne* (viii^e-x^e siècle) ⁽⁴⁾.

Dans *Vindinense*, Kraus II (*Vindinensesi*) de *Vindonissensis* (cf. *Vindonissenses*, Mommsen 245), nous avons un nouvel exemple du changement de *o* atone en *i*, conformément aux lois de la phonétique latine ⁽⁵⁾.

Les noms germaniques, dont la voyelle atone est indéterminée et transcrite par *i*, par *o* ou par *e* ⁽⁶⁾, font alterner sur les inscriptions chrétiennes l'*e* et l'*o* atones :

⁽¹⁾ Cf. SCHUCHARDT, *Vocalismus* II, pp. 96-97.

⁽²⁾ Cf. NEUMANN, p. 9.

⁽³⁾ GRÖBER, ALL., VI p. 149.

⁽⁴⁾ BOUCHERIE, *Revue des langues romanes*, vol. II p. 43.

⁽⁵⁾ LINDSAY, p. 219 § 19 ; p. 223 § 22. Cf. aussi *Augustiduno* A.E., 1897 p. 9 n° 29bis.

⁽⁶⁾ FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, I (1856) pp. 1158, 1195. BONNET, p. 132.

Theudorici, Le Bl., 566 (526-527) Teudericus, Le Bl., 559 (VI^e siècle). Theodoberti, XIII 1511 (534-609). Theodebertus, Le Bl., 552 (VI^e siècle). Leudomarus, Le Bl., 394 (547). Leudelinus, Le Bl., 325.

Quant à l'*u* du datif *Alisanu* (*Alisano*), Lejay, p. 64 et de *Frontu* (*Fronto*), Espérandieu, 34, il est dû à l'influence du celtique, qui transcrivait souvent au moyen de *u* l'*ō* long latin ⁽¹⁾. Peut-être est-on en droit de ranger dans cette même catégorie d'autres noms celtiques latinisés où l'*o* latin permute avec *u* :

Petrucorius, Br., 1230. Senucondius, XII 3029. (cf. Senocondius, XII 3028). Dulicheno, Kbl., 1889 col. 71. (Dolichenus, Br., 1456, 1457, 645).

U

L'*u* *aŕone* devient *o*,

1^o à la syllabe initiale :

Volkanus, XII 1342, 1572, 4338, 3135. jogalem, XII 2179^{†c} (562). Bordigala, Jull., 894[†] Bordicala, Jull., 895[†]. Mommolenus, Jull., 862[†]. Lopekena, Le Bl., 578.

Jovincatus, XII 5570, *Joventius*, XII 1625, *Joventi*, XII 1285, *Joventus* XII, 2361, *joventus*, Le Bl., 385, *jovenum*, Le Bl., 483, *jovenim* Le Bl., N R., 232 (548-621), *joenalis*, XIII 2937, *jovanti*, Schuermans 2694, présentent l'*o* ouvert que réclament les dérivés roumains, sardes et français, et qui a pu s'y substituer à l'*o* fermé sous l'influence de la consonne labiale ⁽²⁾.

⁽¹⁾ ERNAULT, *Mémoires de la Société de linguistique*, VI (1889) p. 159. WHITLEY STOKES, *Celtic Declension*, dans *Bezzzenberger's Beiträge* XI, pp. 118, 129, 130, 131.

⁽²⁾ GRÖBER, *Grundriss*, I p. 361 § 15. ALL, VII p. 26.

Quant à l'*o* des graphies :

Poblicius, XII 380r, Sacaze, p. 131; Jocundus, Le Bl., 8, Jull., 862† (643-690) (italien *giocondo*); Schorilio (Sciūrus) Le Bl., 581P (Escurilio, Le Bl., 247),

auquel correspond dans le latin classique un *ū*, il peut provenir d'un affaiblissement de cette dernière voyelle en syllabe atone, ou de la réduction de la diphtongue *ou* en *o*, qui s'est déjà effectuée à l'époque archaïque et qui a pu se transmettre d'âge en âge à travers les textes d'origine ou de caractère populaires (¹).

2º à l'intérieur du mot :

En syllabe atone et devant *l*, la langue archaïque et vulgaire prononçait *o*, alors qu'on écrivait *u* dans le latin classique et littéraire. Cet *o* a persisté pendant toute la période impériale et notamment dans les inscriptions; il a survécu en italien dans des conditions identiques (²). Dans certains mots, cette voyelle est pour ainsi dire devenue normale.

tumolo, XII 2061† (508). tumolo, XII 2081† (540), 2092† (570), 2109†, 2151†, 2158†, 2423†, XIII 2382† (544), 2424†, 2425†, 2430†, 2369† (502), Le Bl., 554 (493), Kraus, 7, 42. tumolum, XII 2153†. tomolum, XII 2144†. tomolo, XII 381†^c, 2070† (524?), 2066† (524), 2086† (558), 2087† (559), 2088† (560), 2090† (551), 2097†, 2584† (527), Le Bl., 36 (517), XIII 2412, 2415, 1510, Le Bl., 570 (512-602), 571, 690, Le Bl., N R., 222A, XIII 1503, 1504, Kraus, 3, 260, 274. thomolo, XIII 1515.

(¹) SEELMANN, p. 161, SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II p. 185.

(²) STOLZ, *Hist. Gramm.*, I p. 144 § 70. SCHUCHARDT, II pp. 152-158. BONNET, p. 133. LINDSAY, p. 42 § 31. MEYER-LÜBKE, I, p. 280 § 328.

tetolis (¹), XII 2085† (560). tetolo, XII 2147†, Le Bl., N R., 66 (v^e siècle). titolo, Le Bl., 269, Le Bl., N R., 78, Kraus 36, 37, 269. tetolo, Kraus, 58, 262. titulum, Le Bl., N R., 67. tetolum, Le Bl., 235, 261 (vi^e siècle), 262. tetolum, Le Bl., 291, Kraus, 129, 153, 267. tetolum, Le Bl., 282. consolatum, XII 934† (529). consolatu, consolis, XII 2081† (540). consolato, XIII 2374 (510). consolis, XII 2081† (540), 2066† (524), Le Bl., 688. consoles, XII 2187† (564). console, Le Bl., 36. XIII 2386 (552), XIII 2474 (vi^e siècle). secolo, XII 2069† (524), 2180†, 2188†. 2185† (547), Le Bl., 91 (vii^e siècle), Kraus, 260, Le Bl., N R., 64, 106 (vi^e siècle). seculares, XII 482†. Secolasia, XII 937† (531). famola, XII 2090†. famolus, XII 2487†, XIII 2385† (551-552). famoli, Le Bl., 483. regola, XII 5352†. popoli, Le Bl., 540A. Infantola, XII 2095† (577-597?). parvolo, XII 2320, 2382† (546?). vocabol[o], XIII 2374† (510). Ursolus, XII 2645† (Ursulus, XII 164....). Merola, XIII 2419. Lopulus, Le Bl., 269. Hercola, Jull, 236. Ispeluncola, Le Bl., N R., 247. Aescolapio, XII. 3032. Gemolana, XII 5697, 2

Devant d'autres consonnes que *l*, *o* apparaît beaucoup plus rarement :

Edocatoris, XII 434. Exsoperantia, XII 250 cojogi, XIII 3033. Volosiano, XII 1787† (503).

2^o En hiatus, *u* se change également en *o* :

Ginnoarias, Le Bl., 162 (525). Genoarias, XII 934† (529). Febroarias, XII 936† (530). Sa(nct)o(a)rio, Le Bl., 483. foerunt, XIII 2483 (vii^e siècle).

Cette dernière forme est intéressante parce que l'*u* de

(¹) NEUMANN, p. 13.

fuervunt est long. Il a donc dû au préalable s'affaiblir en tant que voyelle atone. Les dérivés romans descendent en grande partie de la forme vulgaire en *o* ⁽¹⁾.

L'*o* de la syllabe atone caractérise, au même titre que l'*e* dont il a été question plus haut (v. p. 30 et ss.), le latin de la décadence et on rencontre parfois simultanément toute une série de graphies en *o* et de graphies en *e*. C'est ainsi que *cingola*, *tomolo*, *jogo* apparaissent à côté de *domeno*, *placetus*, *gemeno*, XII 338^{†c} (après 503).

3° à la syllabe finale :

L'archaïsme dans la langue populaire est encore attesté par ces graphies dont l'*o final* est précédé de *v* :

Vivos ⁽²⁾, XII 329, 694, 800, 1043, 1129, 1126, 1358, 1374, 1399, 1954, 2032 (bis), 2614, 3291, 3602, 3563..... XIII 2882, Jull., 20^{bis}, 115. Salvos, XII 460. Davos, XII 4758. Omnevos, XIII 2481, Le Bl., 360. Flavos, XII 852, 4584. Primitivos, XII 3296, 1082, 5686⁷¹². Lascivos, XII 5241. Servos, XII 460. (latum) clavom, XII 1783. Adoptivos, A E. 1892, p. 57. divom (conditum), XII 3048, 3049. divom, XII 2320, 3047. Octavom (nonum decimum), XII 3148 (a. u. 729). perpetuom, XII 4333 (¹¹/₁₂). suom (monumentum), XII 5244. tuos, XIII 2477^{†c} (632). vivent, XII 4466, 4467, 4493, 4460, 4522, 4649, 4851, 5156, 4830, 4815, 4737, 4869, 4871, 4888, 4970, 4945, 5037, 5038. Silvos, Schuermans 5262. Ingenuos, XII 4847. (cf. volnus, XII 743).

Peut-on assimiler à ces graphies les formes suivantes dont l'*u final* est également devenu *o*, mais en dehors de l'influence d'une consonne labiale ? On peut douter que

⁽¹⁾ MEYER-LÜBKE, II p. 377 § 292.

⁽²⁾ Cf. NEUMANN, pp. 10-11.

dans ces dernières on ait réellement affaire à l'o primitif des thèmes de la seconde classe, surtout lorsqu'elles émanent d'inscriptions chrétiennes. Vu la date récente de ces documents, il est plus vraisemblable d'admettre que dans ce cas l'o est dû à la fusion de l'ŷ et de l'ō, dont nous avons déjà signalé l'influence à plus d'une reprise.

[P]olutimos, XII 614. Paterclos, XII 5686⁶⁷⁵. Leopocenos, Allm., IV p. 96† (523). Exoperios, XII 492. Annios, Allm., IV p. 288, 70. Lupos, Schuermans 3088. Januaros, Schuermans 2556. Simitios, Schuermans 5263. Paulos, Schuermans. 4243, 4244. Ursinos, Kraus 10. eterom, XII 933† (524 ?). Menos XII 955†. ospitio[s] simol, XII 2085† (557). bonememorios, Le Bl., 611 (582). Tetolom, menos, XII 2180†. menos, XII 4084†. eorom, AIBL. 1897 p. 178. meritor, XII 2361†.

Dans ces quatre noms propres étrangers : *Alphios*, XII 619; *Boethos*, XII 5150; *Eulogios*, XII 933†; *Morpheos*, Allm., IV, 465, l'o est probablement d'origine grecque, comme il est d'origine celtique dans les noms gaulois suivants (1) : *Senonios*, Allm., IV p. 416; *Divixtos*, Jull., 216; *Brennos*, Jull., 2,....

VOYELLES EN HIATUS

En syllabe atone et en hiatus, l'ŷ et l'ě ont pris dans la langue parlée une valeur commune, celle de *jod*, et c'est en cette qualité qu'ils se sont transmis aux langues romanes. Ce son nouveau est exprimé tantôt au moyen de *i* et tantôt au moyen de *ě* (2) :

(1) WHITLEY STOKES, *Celtic Declension* dans *Bezzenberger's Beiträge*, XI, p. 612.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I. pp. 424, 442. ULMANN, *Roman. Forschungen*, VII, pp. 188-189. SEELMANN, p. 236-237. SCHROEDER, p. 11.

Labionis, XII 5686⁴⁷³. Schuermans, 2882, 2883. Gallinacius (— aceus), XII 4377. Piliatum, XII 4248. Caducium, Br., 721. Diabus, Br. 362. Remiant, Le Bl., N. R., 246. criaturam, Le Bl., 540 A. hor-diarium, Kbl., 1885 col. 77. viniae, XIII 2465. Cerialis, XII 4377. vitriae, XIII 2000.

Et d'autre part :

Deane, XII 1278. 1812, Br., 336, 339, 1629, 1683. Memoreae, XIII 2476 (626?). Memorea, Allm. III p. 302. Tibereo, XII 3520. Seniceo, XII 4160^{add}. Plateae, Br. 1444 (Platae, Br. 1445).

C'est ce qui explique qu'un graveur, hésitant entre les graphies *i* et *e* pour rendre le *jod*, les ait employées toutes deux simultanément dans [l]a[n]ciarius, AE., 1892, pp. 35, 69.

SYNCOPE DE LA VOYELLE ATONE

Le latin archaïque syncopait déjà la voyelle atone protonique ou posttonique. Cette tendance n'ayant fait que s'accroître au cours du temps dans la langue parlée, les inscriptions de la Gaule, comme tous les documents de la décadence, y sont soumises dans une large mesure. Le provençal et le français se différencient surtout des autres langues romanes en ce qu'ils ont généralement supprimé toutes les voyelles posttoniques ou protoniques non initiales. On est, par conséquent, en droit de se demander si une certaine prédilection pour les formes syncopées ne distinguait pas déjà le latin de la Gaule du latin des autres provinces. Cette question est d'autant plus fondée que l'accent celtique aurait eu une force expiratoire beaucoup plus considérable que l'accent latin et que la chute des voyelles atones se produit en raison

directe de l'intensité de l'expiration ⁽¹⁾. Les inscriptions et les textes vulgaires de toute nature de la Gaule sont évidemment appelés à trancher cette question, mais seulement lorsqu'on aura dépouillé tous les documents des autres provinces de l'empire. Alors, il sera possible de les comparer et de constater si, oui ou non, les inscriptions de la Gaule renferment un nombre relativement plus considérable de formes syncopées. Dans l'affirmative, on se trouvera en présence d'une différence locale certaine. En attendant, nous nous bornerons à énumérer et à classer les exemples que nous avons relevés. Quelque nombreux qu'ils soient, ils rentrent dans les types de syncope connus aux diverses périodes de la langue. Citons tout d'abord les graphies excessivement fréquentes où l'*u* (= *o* vulgaire) disparaît entre *c* et *l*. Il n'y a plus lieu de séparer ici, comme à l'époque archaïque, les mots, dont la désinence *culu* représente le suffixe primitif *tlo* devenu *clo*, de ceux dont le suffixe est purement diminutif. Les inscriptions ne font plus de distinction; elles ont assimilé, au point de vue de la chute de la voyelle atone, ces deux catégories de vocables, préparant ainsi leur développement identique dans les langues romanes ⁽²⁾.

Masclus, XII 4493, 4964, Espérandieu, 112, XII 4209, 5686^{557, 560, 561}, 4392, 4980. Masclinus, XII 5686⁵⁵⁸. Masclinae, XII 4392. Paterclos, XII 5686⁶⁷⁵. Allm., IV, pp. 386, 924, 387, 927, 928, 929. Paterclae, XII 983, Schuermans, 4153, 60, Lejay 1. Felicla, vernacl(ae), XII 5781. Oricla, XII 5686⁶⁵², Robert, p. 27. Proclus, XII 2631, 5682⁹⁷. Proclinius, Allm., 293. Proclio, XII 1963. Procl(a), XII 1963.

⁽¹⁾ LINDSAY, p. 195, § 13.

⁽²⁾ LINDSAY, p. 200. MEYER-LÜBKE, I, p. 56, § 29. RYDBERG, *Zur Geschichte des französischen Lautes*. UPSALA, 1896, pp. 1617.

P[ro]clianus, Allm., 315 Proclianus, XII 5686⁷²⁰. 4560. Felicla, XII 4231, 843, 5820†. 454. Hercli, XII 5733. Herclenti, Br. 666. Herclinti, Br. 315. Aunclus, XII 3694, Espérandieu 107. saecla, XII 2660†, Le Bl., 21 (502). 24. laterclus, Br. 114, 1397. Apriclus, Mommsen 45. utriclarii, XII 729, 731, 982, 1805, 4107, Cornucl(arius), Allm., 82. vinclis, XII 481†^c. Apicla, XII 2851. Gundesclus, XII 2185†. Musclosus, XII 2952. Edicla, XIII 2494, Br. 693 (239) Nauclarius, XII 4493, 4495. [tabern]aclario, XII 4513. va[s]clarius, XII 4519.

Parmi les autres formes syncopées, il en est qui apparaissent déjà à l'époque archaïque et qui ont été adoptées par toutes les langues romanes, y compris celles qui conservent généralement la voyelle atone ⁽¹⁾. Ce sont :

Domni, Domnolus, XII 2700† (496). Domni, XII 4312† (582), XII 5345, Kraus 2, Jull. 862†. Domnae, XII 4345 (196). Domninus, Le Bl., 405. Domnula, Br. 368.

Mentionnons encore séparément le participe passé *postus*, Mommsen 164 (cf. *depostio*, XII 5402†), qu'on rencontre d'ailleurs assez fréquemment dans les textes vulgaires ⁽²⁾, et qui a été un des modèles sur lesquels les langues romanes ont créé de nombreux participes en *stus* ⁽³⁾. On recourait parfois à ces formes abrégées lorsque les besoins du mètre l'exigeaient. Nous trouvons ce vers dans les inscriptions rhénanes :

⁽¹⁾ MEYER-LÜBKE, I, p. 378 § 325. *Zeitschrift für rom. Philologie*, VIII p. 209.

⁽²⁾ Cf. GEORGES, *Lexikon*, s. v. *pono*. cf. aussi les noms propres *Repostus*, *Repostinianus*, AE., 1898, p. 30 n° 100 (Afrique).

⁽³⁾ MEYER-LÜBKE. II p. 416 § 334.

Hic ego nunc jaceo fatis compostus iniquis, Br., 1154.

La chute de la voyelle atone donne naissance à des groupes de consonnes comprenant le plus souvent une explosive et une liquide, c'est-à-dire des groupes faciles à prononcer :

Vetranus, XII 1739. Br., 1329. itrum, XII 934[†] (529). Arlatensium, XII 5683³⁴⁷. Catlinus (à côté de *Catuli*), XII 3929. Vitlus, XII 5696⁹⁴¹, 4148, 2975, AE. 1897 p. 37 n° 114. Merto, XII 965[†]. spirtus, Le Bl., 583A (de *spir(i)tus*, devenu dans l'ancien français *espir* ⁽¹⁾). flamni, Jull., 75. Nomne, XII 2107. Gemnae, Br. 1185. Aplonius, XIII 751. popli, Allm., IV p. 457. Incomparapli, Br. 924. Ponre, XIII 858. Benedictus, XII 2011[†]. Gentos, XII 5675. Filtate, XII 709. Filterius, XII 956[†]. Mummlenus, Jull., 923. humlis, XIII 905 (643-690). tumlo, Le Bl., 40[†] (546). figli, XII 5697⁵. figlinis, Schuermans 3739. tegla, XII 5679⁷¹. Segleno, Jull., 930[†]. Relgiosa, Le Bl., 688. Incolmitate. Kbl., 1895 col. 82. Decmi, XII 5686^{362, 361}. Decmanus, XII 5686³⁶³. Decmus, Schuermans 1882-85. Decmius, Decmanus Decmia, Decmillae, XIII 1990. Decmanus, Br. 956. Decmanius, XII 2118, 2225, 2231. Decminus, Lejay 229. Decmus, Decmia, Decmiola, XIII 2577. Peqliaris, Jull., 119. filcissimi, XIII 2417[†]. Vercundae, Jull., 173. Sevrus, Jull., 24. (Thelgusa, Jull., 13.) Monumentu, XIII 1356. pisme (pi(i)ssime), XIII 3157. figlinae, XII 2461. lardarius, Br. 363, XII 4483.

Socro, Allm., IV p. 445 est une syncope fréquente dans le langage épigraphique ⁽²⁾.

(1) Cf. KÖRTING, s. v. *spiritus*.

(2) GEORGES, *Lexikon* s. v. *socer*.

La graphie *decna*, qui fait partie d'un texte très corrompu, [XII 2187[†] (564)] est fort sujette à caution.

La syncope de la voyelle tonique dans *herdes*, XIII 922 (de *heredes*) suppose un déplacement d'accent.

Les groupes formés de deux explosives sont plus rares. On ne trouve guère que *gd* dans les formes populaires de *Lugudunum* : *Lugduni* ⁽¹⁾, XII 2660^{†c}. *Lugdunesis* XII 1751, XIII 1860, 1906, Allm., 87, 457[†] (552).

Pondum, XIII 716 peut être une forme abrégée sans sigle de *ponendum* ou une forme syncopée d'un type *ponedum* sans nasale et avec déplacement de l'accent, sous l'influence de *ponere*.

La syncope la plus intéressante, au point de vue des langues romanes, est certainement celle que présente la forme *dedcavit*, XII 2246, qui apparaît à côté des graphies *fillio*, *asscia*, et qui semble donc bien appartenir à une inscription d'origine vulgaire. Elle prouve manifestement, contrairement à l'opinion de Rydberg ⁽²⁾, que le latin populaire a connu des formes telles que *judcare*, *vendcare* et que l'atone a pu disparaître avant la transformation du *c* en *g*. Les dérivés français des verbes latins en *-icare* ou des mots présentant la combinaison *voyelle + c + voyelle tonique* permettent d'affirmer que la voyelle atone n'a disparu qu'après l'amuïssement du *c* en *g*. D'où des formes telles que *venger* (*vindicare*), *juger*, *clergé*, *fougère*, *berger*... Mais il en existe d'autres dans l'ancien français et le français moderne qui supposent, au contraire, que la voyelle atone est tombée avant le changement de la consonne sourde en consonne sonore. Ce sont, par exemple, *preechier*, *concher*,

(1) Un passage de Dion Cassius, mentionné par ALLMER (cf. I n°87), atteste que la forme syncopée avait fini par l'emporter sur la forme complète.

(2) RYDBERG, *o. c.* p. 36.

nicher, empêcher (1)... Cette diversité dans le traitement que le roman de la Gaule a fait subir à des vocables latins de forme absolument identique, est dû évidemment à une différence chronologique dans la suppression de la voyelle atone. Mais quelle qu'ait été la date respective de la disparition de l'*i* atone dans l'une et l'autre catégorie, il ne doit pas y avoir eu entre elles une ligne de démarcation bien tranchée. Un phénomène d'un caractère aussi général que la syncope dans le latin vulgaire, ou du moins dans le latin vulgaire de la Gaule, n'a pu se produire ni instantanément, ni simultanément dans tous les mots soumis à son influence. Il n'a pu s'universaliser que progressivement et il a très bien pu se faire que les formes complètes et abrégées aient coexisté à un moment donné, ce qui expliquerait la présence de *dedcavit* sur une inscription païenne, qui provient d'une époque où l'*i* atone subsistait encore dans la majorité des mots de cette catégorie.

De toutes les voyelles, l'*a* était, en raison de sa sonorité, la moins sujette à la syncope. Cependant, on trouve certaines graphies, dans les inscriptions de la Gaule, dont cette voyelle a été éliminée, après s'être au préalable affaiblie en *e* :

Incomprabili, XII 772 (cf. *incomperabilis* dans Schuchardt, *Vocalismus*, I p. 195). Caesri, XII 1131 (cf. *Caeseris*, Schuchardt, *ibid.* Seelmann, p. 172). Krissimo, XII 1131.

L'affaiblissement en *e* est d'autant plus admissible dans les exemples ci-dessus que l'*a* y est suivi de *r* et que devant cette consonne, l'*a* avait une tendance marquée à se changer en *e* (2). On pourrait toutefois expliquer autrement la graphie *Krissimo*. D'après le témoignage de Teren-

(1) MEYER-LÜBKE, I, pp. 291-292, § 346.

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I, pp. 188-189, 195-197.

tius Scaurus (II^e siècle après J.-C.) ⁽¹⁾ il aurait été parfois d'usage d'exprimer par un caractère de l'alphabet la consonne qu'il représentait, ainsi que la voyelle d'appui qu'on lui donnait dans la prononciation. *K* étant prononcé *ka*, cette lettre aurait parfois exprimé le groupe *ka*. D'où la graphie *Krissimo*. Cette explication s'applique probablement aussi à des formes telles que :

EXPRCENNIO, Sacaze p. 450. XSANTHRMI,
XII 4487. PATR, Le Bl, 247. ⁽²⁾

dans lesquelles *R* tient lieu de *er*.

Cette tendance de la langue vulgaire à supprimer la voyelle atone produisait parfois des troubles plus considérables dans l'organisme du mot. Il arrivait que dans les vocables qui comprenaient plusieurs syllabes consécutives commençant par la même consonne la chute de la voyelle entraînait celle de la syllabe entière. C'est ainsi que le cognomen *Restitutus* apparaît fréquemment dans les inscriptions sous la forme raccourcie *Restutus* ⁽³⁾, AE., 1890 p. 60, *Restuta*, XII 56*. On a de même *Restitori*, XII 5561 au lieu de *restitutóri*; *Costutus*, *Costutiae* au lieu de *Co(n)stitutus*, *Co(n)stitutiae*, B. J., 1890 p. 11.

Ordinairement, c'est la syllabe accentuée qui persiste; mais le contraire peut se produire et la voyelle tonique céder la place à la voyelle atone. Au lieu de *Restutus*, on trouve *Restitus*, XII 5956, 1141, 269*.

Pour expliquer la graphie *deposio*, XII 1207†, il faut probablement admettre qu'on prononçait *depositsio* et que les deux dernières syllabes se sont fusionnées par un pro-

(1) LINDSAY, III § 14 p. 203.

(2) Cf. VICINTIA (Afrique), AE., 1897, p. 10, n° 31. M. PROU, *Catalogue des monnaies carolingiennes*, Paris 1896 : CASTLLO, p. 72, n° 502 (840-875). CASTLLI, p. 73, n° 506 (923-936).

(3) Cf. ALL., VIII, p. 368.

cédé analogue à celui dont il vient d'être question. Plus d'une forme ainsi abrégée s'est transmise aux langues romanes, ⁽¹⁾ (cf. *matulinus* > *mattinus* > fr. *matin*, prov. *mati*, ital. *mattino*).

La syncope peut n'être qu'apparente et n'exister que dans l'orthographe. C'est le cas notamment dans les graphies suivantes :

SECVNDNA, Jull., 70. MAVROLNV, Jull., 910†, 911†, 914†. MVMOLNV, Jull., 919†, 920†. CENSORNVS, Schuermans, 1261. REGNV, Schuermans, 4639-4641. (cf. Reginus, Sch., 4629-30, 31, 32, 36, 37, 38). SCOTNV, Schuermans 5002 (cf. Scotinus, Sch., 4998). SCOTNS, Schuermans, 5001. LICNV, XII 1412, Fontenay 218, 219, 222, 227, 228 [Licinus, Fontenay 203-209]. QVNTO, XII 319 (Quinto). RESPECTVS, XIII 1831. CRSTI, XIII 2418†. VICTORNV, Schuermans, 5732.

Ce qui nous empêche de reconnaître dans ces formes des syncope réelles, c'est que la voyelle, qui y a disparu, est la voyelle tonique. Dans tous les exemples cités, nous avons très vraisemblablement affaire à une ligature de cette voyelle avec la consonne avoisinante, bien que, contrairement à l'usage, cette ligature ne soit indiquée ni par un allongement, ni par un grossissement quelconque de la lettre en question. De plus, il serait impossible de prononcer sans voyelle des graphies telles que *secundnus*, *respectus*, *crsti* et *qunto*. C'est pour ce même motif que les formes suivantes, dans lesquelles la voyelle atone a disparu, n'ont également qu'une valeur purement graphique :

MAXMS, Kbl., 1883 p. 78. VCANIS (vicanis), XIII

(1) *Zeitschrift für roman. Philologie*, VIII p. 241. RYDBERG, o. c. p. 16.

2895. OMNBVS, Jull., 84 ⁽¹⁾ RECEPT (recepit)
à côté de PERT (perit)], Allm., III p. 316.

Sauf dans quelques cas spéciaux et notamment dans certaines formes verbales ⁽²⁾, on ne trouve pendant toute la période latine aucun exemple bien caractéristique de la chute de la voyelle de la syllabe finale. Rien n'est plus naturel, puisque toutes les voyelles finales latines ont survécu en roman ⁽³⁾. Pourtant les inscriptions de la Gaule présentent plusieurs graphies dont l'*i* et l'*u* finals sont tombés. Mais ici encore ils n'ont probablement disparu que dans l'orthographe, puisqu'une ligature de ces voyelles avec la consonne précédente reste possible. Ainsi :

ANORM, XIII 720. CINTVSMS, Jull., 233. MARIANNS, Schuermans 3309 (Marianus, XII 3310, 3311). COMITIANS, Schuermans 1547. (Comitianus, Sch. 1548). SATTONS, Schuermans 4958 (Sattonis, Sch. 4959-4960). SCOTNS, Schuermans 5001. (Scotinus, Sch. 4998. Scotnus, 5002). (cf AVRELIANS, XII 264.) TIBERALS, Schuermans 5443-5444. MANMS, Kbl., 1883, p. 78.

Il n'y a guère que deux formes qui ne puissent s'expliquer par une ligature. Ce sont :

CONATS (Conatus), Schuermans 1570 et LEVTHARDZ, Le Bl., 204.

Ce sont très probablement de simples abréviations non surmontées du tiret ordinaire, comme c'est encore le cas pour *K(alendas)*, *MAIS(MAIAS)*, XIII 1533⁺ [cf. *LIBRS*, (= *libros*) XII 2040⁺]. Il se peut aussi que le graveur ait

(1) Cf. MONMTV, AE., 1898, p. 29, n° 17 (Afrique).

(2) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II p. 399.

(3) RYDBERG, *o. c.* pp. 41, 42.

reproduit textuellement sur la pierre le nom tel qu'il était écrit en cursive avec l'abréviation ordinaire de *us*. Il est intéressant de remarquer que les inscriptions archaïques et surtout les inscriptions de Préneste, présentent des graphies tout aussi bizarres que celles que nous venons d'énumérer ⁽¹⁾.

La chute de la voyelle de la syllabe finale est attestée par plusieurs formes verbales et, entre autres, par la 3^e personne du parfait de l'indicatif ⁽²⁾. Après la disparition de l'*i*, *avit* est devenu *aut*, et c'est de cette forme syncopee que provient la désinence de la 3^e personne des parfaits romans. Nous pouvons ajouter aux exemples déjà connus ⁽³⁾ cet autre emprunté à nos inscriptions :

Dedicaut, XIII 2092.

La voyelle atone s'élidait aussi fréquemment en hiatus, soit devant la voyelle tonique, soit devant une voyelle atone. Ce phénomène, qui a laissé de nombreuses traces dans les documents vulgaires ⁽⁴⁾, a dû se généraliser dès l'époque latine, puisqu'il est commun à toutes les langues dérivées du latin ⁽⁵⁾.

Quetus, XII 5683²¹⁰. Queta, XII. 3035, XIII 751.
Requescit, XII 5346. 339[†], 2180[†], 2311[†], 5861[†] (563).
Requiscit, XIII 2355[†] (447), Le Bl. NR., 47, 52,
reqiscit, Le Bl. NR., 53. Requescet. Le Bl., NR.,
225 (530). Reqescet, XIII 1503 (530) Requibit
(requiibit, requiebit), XIII 2364[†] (492). deces (sepsies),
XII 2086[†] (558). decis (hocsies), XII 2087[†] (559).
pintissimo, XII 319. vices, XII 2187[†] (564). pride,

(1) STOLZ, *Histor. Grammatik* I, p. 20, § 15; p. 207, § 199.

(2) MEYER-LÜBKE II, pp. 332-333, § 266.

(3) STOLZ, *o. c.* I, p. 207 § 199 ALL, IX, p. 139.

(4) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, pp. 441 ss.

(5) MEYER-LÜBKE, I, p. 452, § 503; p. 311, § 376.

XII 934[†] (529), XIII 2475[†] (501-502), Le Bl., 51 (541), Le Bl., 565. Tiberialis, Schuermans 5443-5444. quat (quoad), XII 915. quator, XII 4248. dodece, Kraus 262, Le Bl., NR., (5^e s^e). dudecema XII 2654[†]. dumviratu Mommsen 184. Dumviralibus, Revue épigr. du Midi de la France 1892, p. 150. tridum, Mommsen 149 Ingenus, XII 249, 5686⁴³⁰, Br. 752, 958. Perpetus, XII 794, Mommsen 156, 352. FEBARPIAS (febrarias), Kraus 143 (5^e s^e ?). febrarias, XII 2421[†], 3355[†]. febrariis, XIII 1732 (221).

La forme *de* pour *deae* offre un cas intéressant de phonétique syntactique. On ne la trouve que sur les inscriptions, où *dea*, placé immédiatement devant le nom propre de la déesse, joue le rôle de proclitique et a pu, en conséquence, s'abrégier facilement. Les textes de la langue vulgaire présentent plusieurs exemples de cette élision (¹).

De Minervae, Lejay 152 Dae, Lejay 256 De Vercane, Br. 709. Dae Luna, Br. 1130. Dae Viri⁹⁰..., Br. 1726.

L'i atone en hiatus disparaît également dans

filus, Lejay 173, Kraus 106. Aurelus, Schuermans 707. Emcle (Aemiliae), XII 746. Cervesa, B.E 1883, p. 133.

Cet *i* n'a pu disparaître toutefois de la prononciation du latin vulgaire, puisqu'il a persisté dans tout le domaine roman, en mouillant la consonne précédente (²). Il faut croire qu'il s'y était déjà combiné avec l'*l* ou l'*s* et que, faute de caractère spécial, le graveur aura cru pouvoir transcrire ces consonnes mouillées au moyen des lettres ordinaires.

(¹) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, p. 483. Cf. aussi LEJAY, n° 152, où l'on trouvera rassemblés tous les exemples contenus dans le *Corpus*.

(²) MEYER-LÜBKE, I, p. 461, § 511 ; p. 465, § 514.

ÉPENTHÈSE

Tandis que, d'une part, la langue parlée tend à éliminer la voyelle atone, elle introduit, d'autre part, pour faciliter la prononciation, une voyelle parasite entre certains groupes de consonnes. On retrouve des traces de ce phénomène dans tous les documents qui proviennent d'une époque pendant laquelle la langue parlée a joui de quelque influence, à l'époque archaïque, sous l'empire, surtout dans les derniers siècles, et plus tard dans les langues romanes ⁽¹⁾

Nous avons relevé ces graphies dans les inscriptions de la Gaule :

Reipubulice, XII, 5519. tempulo, XII 649† [te]mpuli, XIII 1646 (cf. C I L. X 1578 : tempuli). omīnes (?), XII 2366 (*dans* omīnes mortales sumus). Matiribus, Br. 470. domesiticus, Le Bl., NR., 38. adefflet, Br. 350. Dafnis, Kraus 131. Sepetumienus, Br., 941. Lepotinis, XII 4487 (cf. *Λεπτόνης*) ⁽²⁾. fraterē, Kbl., 1890 col. 215. fraterī, Kbl., 1885 col. 165. materi, Kbl., 1884 coll. 131-133. requisicit, Le Bl., 659. Acyme, XII 4650 (cf. Acme, XII 1634).

PROSTHÈSE

La prosthèse est un autre trait caractéristique du vocalisme du latin vulgaire, analogue à l'épenthèse, et notamment la prosthèse de l'*i* devant les mots commençant par *s* suivi d'une consonne ⁽³⁾ :

(1) STOLZ, *Hist. Gramm.*, I, p. 200, § 191. SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II, p. 394. MEYER-LÜBKE, I, p. 326, § 387.

(2) PAPE, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3e édition, 1863, s. v.

(3) STOLZ, *o. c.* pp. 201-202, § 192. MEYER-LÜBKE, I, pp. 323-324, § 381. cf. par contre, *Spanorum*, A. E., 1899, p. 54, n° 192 et GEORGES, *Handwörterbuch*, s. v. *Spanus*.

Ismaragdus, XII 1971. Isp [es], XII 5868† (vi^e siècle)
Ispeluncola, Le Bl., NR, 247. Isp Le Bl. NR.,
127. Ypsichius, Le Bl., 302. Escurilio, Le Bl., 247 [cf.
SCHVPIOLO, XIII 2472† (487), Schoriolo, Le Bl.,
581 P.].

L'*i* s'intercale encore, mais beaucoup plus rarement,
entre les deux parties d'un mot composé, comme dans :

Instituit, Le Bl., NR., 247.

CONSONNES

Labiales.

Les labiales *B* et *P* étaient fréquemment substituées
l'une à l'autre, en raison même de leur parenté, par un
graveur peu scrupuleux :

Tauripolium, XII 1, 1222 4328, 4329. Sacaze, 117
(241), 119 (241), 118 (241, 129, 121, 122, 125).
Incomparapli, Br., 924. Posphorus, XII 355, B. E.,
1885 p. 15 (cf. Phosphorus, Allm III p. 158). Abro³
sus, Br. 1336. Cabiatus (= Capiatus), XII 5686¹⁷⁵.

Devant les consonnes sourdes, la consonne labiale s'assi-
mille et est notée par *p* :

Optenere, XII 2091† (566). optulit, XII 1783. Pleps,
XII 4333. optinuit, Sacaze p. 539^e.

Les exceptions sont toutefois nombreuses :

Conlabs(am), XII 5340 (213). conlabsum, Br. 6 (196-
198), 1336, 1360. (con)labs, Jull., 33. scribta, scribsi,
XII 4393. scribsimus, XII 2033. scribtis, C R A I B.,
1897 p. 178. obtimo, XII 2762, XIII 1863. Obtio,
Br. 1048. ibsa, Br. 251, Jull., 50. [c]absarius, Lejay
273bis. diabsoricum, Lejay 150.

Les exemples suivants empruntés aux inscriptions chrétiennes semblent bien trahir une modification dans la prononciation de la consonne sourde intervocalique, devenue *v* dans les serments (cf. *savir*) :

Labidem, Kraus 2. labide, Kraus 3. labede, Le Bl., NR., 264. coberturio, Le Bl., 215 (vi^e siècle). ebes-cubus, Kraus 10. Louba, Br 275. Abrilis, Le Bl., 564.

L'altération la plus significative est certes celle de *b* en *v*. Ces deux consonnes ont été assimilées en un même son bilabial spirant à partir du iii^e siècle de notre ère ⁽¹⁾ et la liste suivante atteste clairement l'extension que ce phénomène avait prise aux v^e et vi^e siècles. Il se produit surtout à l'intérieur du mot :

Cerbasium (Gervasium), XII 2115†. Vivius, XII 5686^{913, 914, 945} (cf. Vibius, XII 234, 5230). Vivia, XII 1937. dicabit, XII 2143†. oviit, XII 272†, 2061† (528). XIII 2473† (488), Kraus, 272, 291, 293, Allm., 441 (447). requiebit, XII 5400, Le Bl., NR., 300. Flabius, Flabio, Flabiae, XII 5813. Quadrubis, XII 1419. fondabet, XII 936† (530). vibus, XII 682a. viba, XII 2762. Liveria, XII 2088† (560). octabo, XII 4083† (521). Jobiani, XII 410^{ad l.}. noveletate, XII 2179† (562). nuvelis, laudavelis. vervis, nuviliior, conscrivere, XIII 2477†^c (632). omnevos, XIII 2484†, 2481†. provata, Le Bl., 12^c (498). leverto, XIII 2474† (vi^e siècle). liviri (liberi), XIII 2484†. parbulum, Allm., 226. Abieni, Allm., 449† (503). Bibis, tribis, Br. 1107. Savaria, Br. 1091, 1143, 1146, 1288, 1752. nobilior, XIII 2478† (622-628). Ordinabit, Kraus 3. provatus, Kraus 265. superva, Kraus 255.

(1) STOLZ, *Hist. Gramm.*, I pp. 286-287, § 286. LINDSAY, p. 53.

Les deux consonnes permutent beaucoup plus rarement au commencement du mot ⁽¹⁾ :

Bisit, XII 971[†]. bixit XII 2197[†], 5334[†] (568), 5340[†] (527). Bixit, XII 503. Botum, XII 5423 Vene 5687 ²⁸.
Boconius (=Voconius, XII 5251), XII 1941. Bic(irus), XII 5682 ¹³.

La rareté de ce phénomène à la syllabe initiale n'a pas lieu de nous surprendre; car, seuls, quelques dialectes du midi de la Gaule, le portugais en partie, l'espagnol et les parlers de l'Italie méridionale ont étendu à la syllabe initiale la fusion du *B* et du *V*. La majeure partie de la Gaule, au contraire, ainsi que le reste du domaine roman, a continué à distinguer soigneusement ces deux consonnes ⁽²⁾

On remarquera également que tous les exemples mentionnés ci-dessus proviennent du midi de la Gaule.

La présence de l'*f* médial, inconnu au latin, dans ces noms propres simples :

Mafortio XII 5340[†] (527). Mafusio, XII 2193[†] (527) semble trahir la survivance d'un trait propre au dialecte sabellique. ce qui est d'ailleurs parfaitement admissible, car les documents vulgaires, et le français notamment, possèdent certaines formes qui ont dû être empruntées aux dialectes originaires d'Italie ⁽³⁾

Devant *u*, *o*, et parfois aussi devant *e*, avant et après l'accent, le *v* bilabial du latin vulgaire disparaît :

Aunclo, XII 1951, 3694, XIII 2206, Espérandieu,

(1) PARODI, *Del passaggio di Vin B nel latino volgare*, Romania, 1898, pp. 180, 181.

(2) MEYER-LÜBKE, I, pp. 361, 362, § 416.

(3) LINDSAY, II, p. 92, n° 83. MEYER-LÜBKE, I, p. 43, § 19, pp. 574, 575, § 649. cf. BOURCHEZ, *Bulletin épigraphique de la Gaule*, IV (1884), p. 226.

107, Kbl., 1886 col 120; 1883 p. 63. Auncli, Allm., 347. Maurti, XII 2061† (528). Octaum, XII 2143†, Le Bl., 265 (vi^e siècle). Noum, Allm. IV p. 456. Octao, XII 2193† (527). Naus, XII 5946. (cf. Navus, XII 1402, 1895). Paor, XII 5682⁴², Allm., IV p. 461, Mommsen, 350. Primitius, XII 833, 1036, 1636_a, 1771, 3773, 3590, Kbl., 1898 col. 6, Schuermans, 4443 4444. vius, XII 352, 522, 605, 789, 1687, 1740, 1948, 2147†, 2043, 2224, 2473, 2356, 2501, 2707†, 3770 4123, Lorient, 11, Lejay, 92. vium, Espérandieu 84. Bataus, Br 1517, Kbl., 1883, p. 40. viunt, B.E. II p. 281. Juent[ius], XII 2559, 5686⁴⁶⁶. Juentia, XII 3310. Juencus, XII 3326. Juenalis, XII 5686⁴⁶⁵, XII 512, Br., 1640. Iuenalis, XII 5691⁷, XIII 2982. Juenis (à côté de Juvenis), Kbl., 1888 col. 118. Ivenis, XII 2926^c. Iventi, XIII 3035. Joenalis, Kbl., 1898 col. 5. Juentus, Bladé p. 188, XII 141, 1869, 1870, 1903, 1902. Quadruis, Mommsen 4, 247. Aeum, Mommsen 149. Laſcius, Sacaze p. 310. Serus Le Bl., NR., 259. Aus (1), Allm., IV p. 345, n° 139.

Et ce qui prouve clairement que l'emploi du signe *V* pour *VV* pouvait n'être qu'un procédé graphique, c'est qu'on le surmontait parfois de l'*apex*, qui indiquait que le *V* devait être prononcé :

serúm, XII 2522. serús. XII 1598. salúm (bis), XII 3499. (cf. Aedús, XII 3325).

Cependant il paraît bien établi que la généralité de ces graphies sans *v* représentait la prononciation réelle (2). Ce phénomène est d'autant plus remarquable qu'il est abso-

(1) Cf. *Appendix Probi*, ALL. XI, p. 306 : *avus non aus*.

(2) SOLMSEN, *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, 1894, pp 44-53.

lument en contradiction avec les langues romanes. Celles-ci ont bien adopté certaines formes syncopées, telles que *aunclo*, mais dans la plupart des cas elles ont maintenu le *v* intervocalique ⁽¹⁾.

Comment concilier ces divergences ? Faut-il admettre avec Ullman ⁽²⁾ et Solmsen ⁽³⁾ que le *v* a été réintroduit dans la suite sous l'influence des formes où il était suivi d'une autre voyelle que *u* ou *o* et dans lesquelles il s'était généralement maintenu ? D'après eux, *vium* serait redevenu *vivu* par analogie avec *vivi*. Mais cette explication ne s'applique qu'au *v* de la dernière syllabe des mots déclinables et nullement à des vocables tels que *juentia*, *juenis* forcément soustraits à une influence de ce genre. Il faut croire que cette tendance de la langue parlée à supprimer le *v* devant *u* et *o* a été à un moment donnée entravée par le changement survenu dans la prononciation de ce phonème. On sait que, dans le courant de l'époque impériale, le *v* de bilabial qu'il était, est devenu labio-dental et l'est resté dans la plupart des parlers romans.

Dans les premiers emprunts faits au latin par les langues germaniques, le *v* initial est toujours rendu au moyen du *w* bi-labial. Or, deux inscriptions découvertes en Allemagne, transcrivent ce même son au moyen de la spirante sourde *F*. Ces inscriptions ne sont pas datées, mais comme elles sont païennes, on ne peut guère les faire descendre au-delà du *iv^e* siècle. Il se pourrait donc qu'on eût là une preuve de cette transformation qui s'est produite dans la prononciation du *v* latin :

Fictorinus, Schuermans 2227 (Hanau). Fectione, Schuermans, IR. 328.

(1) Körting, ss. vv. *vivus* et *juvenis*. Cf. les formes *vius* et *juenis*... de nos inscriptions.

(2) *Romanische Forschungen*, VII pp. 201-202.

(3) SOLMSEN, *o. c.*, p. 52.

Dentales.

Les transformations que subissent le *d* et le *t* ne présentent rien de particulièrement intéressant ; elles permutent entre elles à la fin et à l'intérieur du mot :

quot (quod), XII 4, 729. quat (quoad), XII 915. haliquit, XII 915. aliquid, XIII 2027. quit, XII 533^{tc}. haut, XII 1499^{tc} (515). set, XIII 2199, Le Bl., NR., 232 (548-621). aput, XIII 2417[†], 2374[†] (510). quidquit, Le Bl., 12^c. Demetriatis, XIII 2015. Quatragies, XII 1045[†] (587). capud, Le Bl., NR., 445, XII 2179[†] (562), 2158[†]. reliquid, XII 2179^{tc} (562). Paren dibus, Br., 1238. Amada, Le Bl., 576A. id. (et), XII 427, 1411, Br. 136. idemque (= itemque), XIII 1854.

Sur les inscriptions la préposition *ad* s'écrit assez souvent comme la conjonction *at*, sans doute conformément à la même tradition orthographique qui, au dire de Quintilien ⁽¹⁾, poussait certains écrivains à confondre ces deux particules :

at (= ad), XII 1981, 5691⁵, XIII 1910, Mommsen 51^c. (cf. adque, Le Bl., 257, Jull., 60, Br., 920, Kraus, 201.

Palatales.

Le premier fait à signaler dans l'emploi des palatales est l'échange relativement fréquent du *c* et du *g*. Bien que cet échange soit encore en vigueur dans les inscriptions chrétiennes, nous ne croyons toutefois pas qu'on puisse en déduire un argument en faveur de l'amuïssement de la consonne sourde. Nous sommes plutôt tenté d'y reconnaître la persistance des traditions orthographiques de

⁽¹⁾ QUINTILIEN (Teubner), I, p. 39, 7.

l'époque archaïque, où l'on se servait déjà indifféremment de ces deux phonèmes ⁽¹⁾ :

Cellius, Cellia, XII 978-778. Cerm[a]nus, XII 5686²²⁵. Camus, XII 5686¹⁶². Cerbasium, XII 2115. Cenio, XII 978, 778, Br., 451. cenui (genui), Br., 163. Calicines, Br., 136. Coth(icus), XII 5561. perlece, eco, Stycias, Br., 946^c. conjuci, Br. 365. paci (pagi), XII 1377. relicio, XII 1446[†], Acele XII 859. Acenor, XII 5686²². Acustas, XII 5333[†]. Diocenes, XII 5686³⁰⁶. pigtor, XIII 2810. Graecario (gregarius), XII 3349. Vergellesses, XII 1356. octocinta, tricinta, Lucdunensi, XIII 1855[†]. adcnoscet XII 915. Cratilla, XII 1010. [Gratilla, XII 5830]. Nicrina, XII 4990. (Nigrina, XII 1517). Acrum, Br., 1903. Acripae, Bladé 107. Macistra [tus] Br., 134. Acne (Agne), XII 1609. Alberca, Le Bl. NR, 73. Fruci, XII 4723. Callonis. XII 1201. Eco, Br., 1153. Cranicus, Lejay, 104. Necotia [trici ?], XII 4496.

Le *c* de *neclicta*, XII 1503[†] pourrait être étymologique.

Cette substitution est surtout fréquente dans les noms propres celtiques ; les inscriptions de Bordeaux, à elles seules, fournissent la série suivante :

Bitudaca, Bitudaga, XIII 773, 774. Burdecala, Jull., 878. Burdegala, Jull., 921. Cintucena, Jull., 226. Cintugena, Jull., 208, 228, 229. Cintucnatus, Jull., 176, 227. Cintuginatus, Jull., 102. Lucaunus, Lugaunus, Jull., 154. Nemetocena, XIII 806. Nemetogena, Jull., 76. Pixticensus, Jull., 203. Samocenus, Jull., 278. (cf. Incenusus, Jull., 258).

(1) STOLZ *Hist. Gramm.*, I, pp. 261 262 § 257. SEELMANN, pp 343-344.

Q.

Devant *u*, les inscriptions de l'époque impériale fidèles à l'usage observé pendant les huit premiers siècles de Rome, expriment la palatale vélaire sans l'adjonction de l'élément labial ⁽¹⁾, ce qui appert surtout des graphies où le *q* est substitué au *c* :

Nequires, Lejay 270. Quravit, Kbl., 1884 col. 131-133.
Mercurius, XII 2440, Lejay 109. Aquata, XII. 5153.
Aqulius, XII 5686¹³⁵. Aqutius, XII 4546, 4545. (cf. Acutius, 517, 3366, 3367, 3843). Aqutus, XII 5686⁷⁰, 4529. Aqurius, XII 4094. Cutius, XII 1614. Qutia, XII 5193. Urbiqus, Br., 378. liquid (licuit), XII 912.
Qujus, XII 682^a, XIII 1583. Qura (cura), AE., 1898, p. 20, n° 75. Pequnia, XII 2496, 4393, 4189.
Pequarius, Br., 377. Propin[q]us, XII 5229.

Seule, une inscription chrétienne du ^ve ou du commencement du ^{vi}e siècle adopte l'orthographe *qu* en usage à cette époque parmi les grammairiens ⁽²⁾ :

Sequitus, XII 276†.

Il convient toutefois d'ajouter qu'un autre texte chrétien, probablement plus ancien, persiste dans la tradition antique :

Eppoqu, Le Bl., 338.

L'*u* disparaît également devant *o* dans deux inscriptions relativement récentes :

god, Kraus 279. *condam*, XII 936† (688).

(1) BERSU, *Die Gutturalen und ihre Verbindung mit V im Lateinischen*. Berlin, 1885, pp. 49-53.

(2) Cf. BERSU, *o. c.*, p. 81.

On peut affirmer que l'élément labial du groupe *qu* s'est conservé devant *a* pendant toute la période latine, puisqu'il existe encore aujourd'hui dans la majeure partie du domaine roman et qu'il n'a disparu dans l'autre qu'après que le *c* devant *a* fut devenu *ch* ⁽¹⁾. Et cependant on rencontre dans les inscriptions de la Gaule plusieurs graphies sans *u* :

Qantum(ter), XIII 1862 [à côté de *qui* (ter)]. Qalaqi,
Le Bl. NR., 429. qa, Mommsen 354.

Qu + i, e dans les documents de la Gaule soulève la même difficulté, car dans le roman de cette contrée, l'élément labial a également persisté et a empêché l'assibilation de la palatale. Les graphies sans *u* devant *i, e* sont même plus nombreuses que devant *a* :

reqiescit, XIII 3021†, Le Bl. NR., 53. [r]eqiescet,
Le Bl., NR., 73. qiecit, qi, qi Le Bl., NR., 81.
reqescet, XIII 226 (530). requisicit Le Bl., 659.
qaerere, XII 1276†. qi, Mommsen 9. qi, Kraus 48.
qis, Le Bl., 354. qinta, Le Bl., 570 (512-602). qi, qiqe,
XIII 2430†. Qietus, XIII 563†. Qintiliani, Schuermans, 4543.

On peut ajouter à cette liste *ungentarius*, XIII 2602.

A vrai dire, les formes romanes dérivées des mots latins *quietus*, *qui*, *quaerere* n'ont pas conservé cet élément labial ; mais celui ci, en vertu des lois phonétiques du français, n'a pu disparaître en Gaule avant le VIII^e siècle. La langue de nos inscriptions paraît donc bien être une fois de plus en contradiction manifeste avec l'état de choses roman. Est-ce à dire qu'il faille, à l'exemple de Bersu ⁽²⁾, n'attribuer aucune valeur à ces graphies et à d'autres analogues

⁽¹⁾ MEYER-LÜBKE, I, pp. 375-376 § 426.

⁽²⁾ BERSU, *o. c.*, pp. 98, 116.

qu'on relève en grand nombre dans les textes de la décadence? Elles se produisent trop fréquemment pour ne pas les prendre en considération. Si la chute de l'*u* ne s'est généralisée que dans le courant du viii^e siècle, elle a très bien pu se préparer et se manifester isolément à une époque plus ancienne. On remarquera d'ailleurs que les exemples mentionnés plus haut appartiennent en majeure partie à des textes de date récente. D'autre part, après la disparition de l'élément labial, le signe *q* a pu conserver sa valeur de post-palatale devant *e* et *i* assez longtemps pour ne pas s'assimiler immédiatement au *c* + *e*, *i* et conserver ainsi sa valeur d'explosive en roman.

Comme nous venons de le dire, ce sont surtout les inscriptions chrétiennes qui éliminent le *u*. Les inscriptions païennes, au contraire, le notent encore soigneusement :

Secues (sequens), Br., 1742. Acuitanus, Schuermans 48. Anticui, Schuermans 357. Cuintus, Schuermans 1804. Cuiesc(it), XII 2016†. cuincuages[imus], XIII 3019.

X

Le groupe *x* (*cs*) est transcrit de plusieurs manières. Ou bien c'est l'élément palatal qui est renforcé, ou bien c'est l'élément spirant. Ce dernier cas se présente le plus fréquemment ; il date d'ailleurs des premiers documents originaux du latin ⁽¹⁾ :

uxori, XII 227, 832. tincxit, XII 1729† (548), 1737. vicxit, XII 825, 2089† (563). vicxisti, Le Bl, 708. vicxet, XII 2661†. Philoxeni, XII 547. uxsori, XII 572, 1018, 2758, 2765, 2789, 2843, 2939, 1229, 1207.

(1) Stolz, *Hist. Gramm.*, I p. 320 § 333.

Indicxione, XII 5720† (561), 1720†, 5869†. Maxsumus, XII 1235, 1381. Conjuxs, XII 1262. proxsumis, XII 1778. exsimia, XII 2179† (562). exs, XII 3006, 3077, 4241, 4245. Auxsis, XII 3686. felixs, Br. 936. conjuxs, XIII 1902. exerc(entis), Allm., 170. Alexsabri, XIII 2000. oxsur, Le Bl., 400A. struxsi, XII 916. Indixsione, XII 1693† (537). Senexs, XII 4319. Exsempli XII 3562. vixsit, XII 1207, XIII 1862. dixsere. Maxsimina, XII 722^c.

Les deux transcriptions peuvent se combiner comme, par exemple, dans *ucxsor*, *ecxspecto*, XII 5193.

Toutefois, l'élément sifflant a dû, dans la prononciation, prendre le dessus et s'assimiler le *c*, car dans les derniers siècles l'*x* se réduisit à *s* et passa comme tel en français (1) :

Bisit, XII 971†. |v|issi, XII 1146†. viset, XII 2062† (485-509). visit, Kraus 262. vissit, Le Bl., 297A, XII 73. visit, Le Bl., NR., 66 (v^e siècle). Santippe, XII, 213. Sest a), XII 482. cojus, XII 4248, XIII 2373† (508). suples, XII 2085† (557). Sestula, XII 2872. escepit, Bladé 116. es visu, Br., 1741. justa, XIII 2417†.

Dans ces quatre dernières formes, on devait être d'autant plus tenté de réduire *cs* à *s* qu'on évitait ainsi de prononcer trois consonnes consécutives.

La réduction de *x* à *s* est, en outre, attestée par ces graphies inverses :

Visxit, XII 2120†, Kraus 103. Nexta (sexta), XII 5869†. Neverini, XII 5686⁹⁰³. quixcit, Le Bl., 338. Tigrix, XII 4833. Cleminx, XIII 2477^c (632).

(1) MEYER-LÜBKE, I, pp 416, 417 § 463. p. 496.

milix (miles), XII 1112. majorix, Allm., IV, p. 365, 738. chingxit (cinxit), Le Bl., 91 (676). Vitalix, Allm., IV, p. 434, 1340; p. 437, 1369. Atimetux, Schuermans 2227. Pixtillus, Schuermans 4334. (cf. Pistillus Sch. 4332). manux, Schuermans 5988. Laxtucis, Schuermans 2921, 2922, BE., 1882, p. 119. (cf. Lastucis, Schuermans 2928). Eufraxia, Egli 44. Caxtos, Schuermans 1196, XIII 2417†.

Assibilation.

Les formes suivantes, où *ti* est transcrit par *si*, prouvent qu'à l'époque mérovingienne, le groupe *ti* en hiatus est en train de s'assibiler :

Marsiola, XII 950†. Marsias, XII 1792† (516), 2094† (579). [Mar]sias, XII 937† (531). hocsies, XII 2087† (559). tersio, XII 2081† (540). Tersia (bis), XII 5250. Sepsies, XII 2086† (558). Mafusio [Mafortio], XII 5340† (527), XII 2193† (527). Observasione, XIII 2405†. passiins, XIII 2478† (622-638), 2480†, 2484†. Sapiensie, passiins, XIII 2477^c (632). indixsione, XII 5720† (561?), 5869†. ressurexionis, XII 2185† (547) [res]urrexiō[nis], XII 2310. penetensia, pene-tensie, Le Bl., 708.

L'assibilation de *ci* + *voyelle* ressort aussi des graphies où *ci* s'est substitué à *ti* :

Indiccione, XII 1213† (604), Allm., 464† (650-700). indicciune, XII 2654†. Tercium, XII 5347†. Stacio, oracionem, XIII 2391† (601). Constancius, milicie, Le Bl., 223. Deposicio, Le Bl., 360. terciā, Le Bl., 483 (VI^e siècle). Innocencius, Le Bl., 564. Spacium, Le Bl., 588^c. [recor]dacionis, Le Bl., 674. Deposicio, Kraus 260 266, 273. Le Bl., NR., 62, 64, 223.

Marcias, XIII 2365 (493), Kraus 266. [Ter?]encius, Le Bl., 463. Prudencius, Br., 1048. Periciæ, Br., 1071. Servaci, XII 852. Exicii, Egli 45. gloriacio, Le Bl., NR., 255. Neguciatoris, stacio, oracionem, Allm., 462† (601). Condicionem, XIII 2016. Solacium, XIII 1910. Fidencio, Le Bl., 378. Infancia, Le Bl., NR., 107 (vii^e siècle). militia. justicia, Le Bl., NR., 441^c (596). distancia, XIII 581^c.

Le groupe *sci* en hiatus subit une altération analogue dans

consiensia, XII 2153†.

A l'époque à laquelle remontent ces inscriptions, l'assibilation du groupe *ti* et, à plus forte raison, celle du groupe *ci* en hiatus, ne pouvait pas encore être tout à fait achevée et *si* comme *ci* devaient se prononcer *tsi*. *Tsi* est, en effet, l'étape la plus avancée que ces consonnes pouvaient avoir atteinte au vi^e siècle dans la voie de l'assibilation. L'élément dental devait y être encore sensible puisqu'il subsiste dans les serments (*fazet*), dans Eulalie (*manatce*) et qu'il ne disparaîtra totalement que plus tard. Il s'est d'ailleurs maintenu jusqu'à nos jours en italien et en espagnol ⁽¹⁾.

Une des questions les plus controversées, dans l'histoire des sons du latin et des langues romanes, est la date de l'assibilation du *c* devant *e* et *i*. Les longs débats auxquels elle a donné et donne encore lieu, ont été résumés par G. Mohl ⁽²⁾. Les uns admettent que ce phénomène s'est effectué déjà dès la période latine, tandis que les autres, plus nombreux et pour la plupart romanistes, pensent que l'altération du *c* n'a pu être antérieure aux v^e et vi^e siècles.

(1) MEYER-LÜBKE, I, p. 457 § 509.

(2) G. MOHL, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, 1899, pp. 289 ss.

Les graphies de nos inscriptions relatives à cette question sembleraient plutôt appuyer l'opinion de ces derniers. En effet, le *c* devant *e*, *i* y est rendu soit par *qu*, soit par *k*, qui avaient certainement la valeur d'une explosive sourde :

quiesquit, XII 460†. requisquit, Le Bl., 670. quiescui(t), Allm., 233. Akianae, Br., 688. Kaesones, Br., 235. Minikius, Schuermans 3595. Brackillo, Schuermans 867. pake, Le Bl., 344. *Οὔρουκίνος*, (ursicinus) Le Bl., NR., 374. MOKIMOS, Le Bl., 243. MAPKIANOU, KYKNAPIA, Kbl., 1891 col. 81. *Λουκιολου*, Br., p. 358.

On peut encore y ajouter celles où le *c* et le *ch* alternent, le groupe *ch* n'ayant jamais servi, durant la période latine, qu'à exprimer une explosive sourde :

Sumaci, XII 933† (524), XII 2485† (485). chingxit, Le Bl., 91 (676). Eutuces, XII 746. Eutici, XII 1193. Pulcer, XII 592†. Baccis, XII 4789. Arcepr(es)-byter, Le Bl., NR., 222A. Soterichi, XII 3226, Br., 2005. Mastichi, Allm., 364.

Une seule graphie *septrum*, Le Bl., 209^c, semble à première vue plaider en faveur de l'opinion de ceux qui veulent que l'assibilation se soit produite déjà à l'époque antique. Mais il a été démontré que le *c* figurait réellement dans le texte original de cette inscription ⁽¹⁾.

R

Nous signalerons d'abord quelques cas de métathèse de l'*r*, qui a laissé des traces aussi nombreuses dans les documents vulgaires du latin qu'en roman ⁽²⁾ :

(1) G. PARIS, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1893, p. 83 (note).

(2) LINDSAY, p. 111 § 111. — MEYER-LÜBKE, I, p. 513 § 576.

Quardubis, Kbl., 1893, p. 205. Porparcu, Schuermans 4388 (cf. Proparcu, Sch. 4494). Scurpillosa, (*de scrupus*) XII 2070† (524). pard(inas ?) (pradinas *de prada, prata*), Le Bl., 91, p. 183.

Le développement de l'*r* dans la langue parlée obéit à deux tendances contraires. Ou bien la consonne est éliminée pour faciliter la prononciation, comme dans :

Thatarus, Egli 44 (827-851). Arveni, XII 5686¹²¹¹. Silveste, XII 1162 ;

ou bien elle est ajoutée dans certains mots qui renferment déjà cette consonne ⁽¹⁾ :

Prostrasius, Schuermans 4495. Partronu, Jull., 322. Germanmanicus (= germanicus), XII 5471.

Le jod.

Il n'est pas rare de rencontrer des graphies où l'on a intercalé un *jod* entre deux voyelles. D'après les grammairiens, ce *jod* se rattachait aux deux voyelles à la fois ⁽²⁾. C'était un moyen de combler l'hiatus que les langues romanes ont mis, à leur tour, plus d'une fois à profit ⁽³⁾ :

coiïux, Br., 324, 774, 528, 379. eiïus, XIII 2991, Br., 319, 528, 530, 846, 1081, Jull., 521, AE., 1894 p. 8. cuiïus, Allm., 184. huiïus, Bladé 28. subdiïaconus, XII 5861† (563). Sabineïïus, Mommsen, 43. Pompeiïus, Br., 1186. Memoriïae, XIII 819. Saiïae, Jull., 53. Maiïestatis, Kraus 294. Cabiïoninsis, Le Bl., 11.

(1) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I, pp. 20-22. Cf. *pratri* (*pratium*) BSAF., 1890, p. 294. *Artaxerxes*, *iramarice* (FRICK, *Chronica Minora, Excerpta Barbari*, éd. TEUBNER), p. 620. On comprend, dès lors, que le latin vulgaire ait pu créer une forme telle que *tresaurum*, d'où dérive le français *trésor* (cf. MEYER-LÜBKE, I, p. 518 § 56).

(2) Cf. LINDSAY, pp. 52-53.

(3) MEYER-LÜBKE, I, p. 322 § 381

On peut même ajouter *AlisiIa*, XIII 2880, l'*i longa* ayant fini par tenir lieu du jod dans les documents de la décadence ⁽¹⁾.

Quelques formes, connues d'ailleurs depuis longtemps, prouvent que, dès la période latine, le *g* suivi de *e* ou *i* et le groupe *dj* + voyelle s'étaient assimilés au jod ⁽²⁾, qu'on pouvait dès lors rendre de plusieurs manières :

Gejuna, XII 2193[†] (523). Gerosale, XII 619[†]. Genarius, Le Bl., 235. Genu[arias], XII 2102[†]. Genoarias, XII 934[†] (530). Ginoariis, Le Bl., NR., 162 (525). Madias(maias), Le Bl., NR., 230 (636), 107 (vi^e siècle).

Le *Z* de *Zunior*, Le Bl., 11 servirait, d'après Lindsay, à transcrire le son spirant que le *jod* a dû prendre dans les derniers siècles de l'Empire ⁽⁴⁾. En tous cas, il appert de cette graphie que le *z* avait une valeur analogue à celle du *jod*, de *g* + *e*, *i* et de *dj*, ce qui lui a permis de se développer comme eux en roman ⁽³⁾.

L'habitude de transcrire le *jod* par *g*, ce qui ne pouvait avoir lieu que devant *e* ou *i*, a donné naissance à cette graphie intéressante, vu l'époque à laquelle elle apparaît :

Georgia (jurgia), Allm., IV p. 140^c (586-588).

Le graveur ou le rédacteur de cette épitaphe en vers, a été obligé, pour conserver au *g* la valeur du *jod* devant *u* (*o*), d'insérer un *e*, tout comme les grammairiens du xvi^e siècle, lorsqu'ils voulurent indiquer que le *g* devant *a*, *o*, *u* devait être spirant ainsi que devant *e* et *i*.

(1) NEUMANN, p. 20.

(2) LINDSAY, I, p. 56 § 51. MEYER-LÜBKE, I, p. 458 § 510.

(3) MEYER-LÜBKE, I, p. 35 § 17.

Le groupe *dî* à l'intérieur du mot s'est également assimilé au *jod* dans le verbe

ajutit (adjetet), XIII 906†⁽¹⁾.

Cette forme mérite d'être signalée spécialement parce qu'elle prouve que le *d* de *adjutare* a été éliminé dès l'époque latine, ainsi que l'exigent tous les mots romans dérivés par voie populaire⁽²⁾.

Dans *Cailvi*, XII 5686¹⁵⁹ (Calvius) et *Decumainus* (Decumanus), XII 1753, nous avons très vraisemblablement affaire à un *l* et à un *n* mouillés. Du moins est-ce une manière d'expliquer la présence de l'*i* dans ces mots qui n'ont jamais connu la diphtongue *ai* et à laquelle par conséquent on ne peut raisonnablement songer. Le mouillement de la consonne, qui a pris une si grande extension en roman⁽³⁾, paraît avoir été inconnu au latin, à en juger d'après les travaux modernes; toutefois, on trouve dans Schuchardt⁽⁴⁾ quelques graphies qu'on ne peut expliquer qu'en admettant le mouillement de *l*. (cf. *filus*... p. 58).

Nasales.

L'emploi de *m* devant les consonnes labiales et de *n* devant les dentales n'a jamais été strictement observé dans les textes vulgaires. En effet, on y trouve toute une série de formes où la nasale labiale apparaît devant les dentales et la nasale dentale devant les labiales. Nous relevons les exemples suivants dans les inscriptions de la Gaule, qui, en ce point, restent encore fidèles aux traditions orthographiques de l'âge archaïque⁽⁵⁾ :

(¹) Cf. *aiutrices*, BOURCIEZ, *Bull. épigr. de la Gaule*, IV (1884) p. 226. *aiutor* : C I L VI, 20752.

(²) KÖRTING, s. v. *adjuto*. — RYDBERG, O. C., p. 38.

(³) MEYER-LÜBKE, I p. 452 § 504.

(⁴) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II p. 491.

(⁵) SEELMANN, pp. 272, 276, 277.

Compensa, XII 944^{†c} (553). Inconparabili, XII 683, 732, 1112, 1466, 2010, XIII 1860, Kbl., 1888 col. 118. Conplet, Le Bl., 575. [co]nplevit, XIII 2436. Conpascere, XIII 2477^{†c} (632). Panphilus, XII 3592. ponpas, XII 338. Canpanus, XII 5956, Sacaze p. 177 (194-202). Ponpeiuis, XII 2366. Ponponiae, XIII 1092. Conplectens, XII 975[†]. complexum, XII 1272^{†c}. Inpendium, XII 22, 701, Mommsen, 184, 185. Inpendio, XII 1356, XIII 1751 (160), 1752. Inpendia, XII 594, 5336[†] (460). Inpensis, Mommsen 51^c. Novenbris, XII 2088[†] (560). Menbra, XIII 2483 (vii^e siècle). Inpetrati, Br., 922. Conpari, Kraus 168. Inperatori, Sacaze p. 216.

Devant *f*, l'hésitation se justifiait parce que cette consonne qui était, à l'origine, bi-labiale, devint sous l'empire labio-dentale :

Anfora, XII 5681¹. Infanti, XII 3559.

Par contre, l'*m* apparaît devant les dentales dans :

contemporalis, Le Bl., NR., 101. voluntas, XII 2085[†] (547). Pamthera (à côté de [P]anthera), XII 4590.

A la syllabe finale, par suite d'un affaiblissement d'articulation, l'*n* se substitue parfois à l'*m* :

tetolun, Le Bl., 282, Kraus 25. libertaten, Br., 1246. Monimeton, Lejay 176. Annorun, Jull., 106. Conelo, Le Bl., NR., 66 (1).

La langue des inscriptions se distingue, en outre, dans l'usage des consonnes nasales, par plusieurs exemples

(1) Cf. la forme *con* en italien et en espagnol.

d'assimilation syntactique. L'*n* prend la place de l'*m* final devant la consonne dentale initiale du mot suivant :

quanquam, caranquae, XII 2179[†] (562). cun dies, XII 2104[†]. etian viro, XII 1524. felicem te, XII 5686³⁵⁶ (cf. felicem mihi, Allm., IV, p. 456). tan dulcis, XII 874 (cf. tan bene, XII 2926). idenquae, XIII 2237, Allm., III, p. 336. cun nobis, Kraus 60. cun nov., Kraus 279. in pacem fedelis, Kraus 193. utrunque, XIII 2288. Centunculus, XII 5368. eundemque, XII 894.

En revanche, l'*n* final devient *m* dans l'expression :

im m[e]moria(m), XIII 658.

Aspiration.

La langue latine ne possédant pas de consonnes aspirées, il fut de règle, pendant l'époque républicaine, d'exprimer les aspirées grecques au moyen des consonnes fortes latines correspondantes. Ce ne fut qu'au temps de Cicéron que la mode s'établit, dans la transcription des mots grecs, d'écrire et de prononcer l'aspiration ⁽¹⁾. Il est peu probable que cette innovation se soit répandue en dehors des cercles lettrés qui l'avaient provoquée, car les inscriptions de l'Empire, réellement populaires, restent en général fidèles à l'orthographe archaïque, et les langues romanes, d'autre part, attestent que cette aspiration factice n'eut qu'une vogue momentanée.

T = TH.

Atenaïs, XII 978. Corintus, Br., 1242. Batullus, XII 4802. Epagatus, XII 3413. Eleutero, XII 4837.

(1) STOLZ *Hist. Gramm.*, I p. 89 § 37. — LINDSAY, p. 52 § 56

Eleuteria, XII 645. Teopilus, XII 638. Trept(us), XII 5862⁷⁸. Teodericus, Jull., 936†. Teoderici, XII 2654†...

C = CH.

Cristiana, XII 1503†. Cristi, XII 5682⁷⁸, 2073† (491-526), 2116†, 2120†, 2146†. Eutycus, XII 4920. Cresime, XII 3295. Epytuncano, XII 3523. Eustacius, XII 2114†. Scola, XII 21. Acoristus, XII 3764. Andromaca, XII 4410. Antiæus, XII 4827, 4970. Sumacus, XII 933. Symmacus, XII 2485...

Au point de vue roman, c'est la manière de rendre le *q* qui offre le plus d'intérêt. Les inscriptions ont recours, comme la langue littéraire, au double signe *ph* :

Alphius, XII 4570. Amphio, XII 482. Amphion, XII 2617. Nicephoris, XII 642. Philargurus, XII 4705. Daphnus, XII 5761. Posphorus, B. E. 1885, p. 15. Epaphroditus, XII 761. [Epa]phra, XII 3568. Phosphorus, Allm , III, p. 458.

Toutefois la tradition archaïque est loin d'avoir perdu du terrain, à en juger par le nombre de ces exemples :

Aprodisia, XII 3419, 3347. Ampio, XII 5235. Ampe-
lis, XII 3664. Diopantus, XII 4769. [Di]opanthus,
XII 4725. Dapnus, XII 4737, 881. Epapra, XII 3891.
Nicepor, XII 5258. Cepalon, XII 4723. Pilemo, XII
4689. Pilemu(sus), XII 5686⁶⁹¹. Pilip(pus), XII
5683²¹⁹. Pilocle(s), XII 5799. Piloxinus, XII 4314.
Piladelpus, Pilandri, Br., 1480. Teopilus, XII 638.
Nimpis, XII 3107. N(y)mpis, XII 1177. Pilargurus,
XII 4797^{add}. Porpuris, XII 3900. Syntropo, Jull.,
141. Nimpus, Schuermans 3892, 3893. Nimpis, Kbl.,
1893, col. 107 ; 1895, col. 81 ; Bladé 36.

Ce mode de transcription, qui s'est perpétué dans les textes latins à travers tout le moyen-âge ⁽¹⁾, témoigne de la survivance de l'archaïsme, non seulement dans l'écriture, mais encore dans la prononciation. La preuve en est dans ces mots romans qui ont conservé la consonne labiale sourde *p* ⁽²⁾.

Lorsque dans le cours du iv^e siècle ⁽³⁾, le *φ* fut devenu spirant, on se servit, pour rendre le son nouveau, de la consonne *f*, qui avait pris à son tour une valeur identique. D'où les graphies :

Dafnenis, XII 807. Sofronius, XII 931†. Anuboforus, XII 1919. Euf[e]miaie, XII 4024. Sarcofagu(m), XII 4290, 2004. Inofitus (neophytus), XII 5403†. Stefanus, XII 978. Epifor(asj, XII 56917. Adelfus, XII 5436†. Menefane, XII 3647. Elafio, XII 3706. Epae-fanius, XII 2089† (559). Nymfidius, XII 467† (489). Frigia, XIII 1862. Elafia, XIII 2172. Dafneni, Cefalio, Allm., 344. Felocalus, Allm., IV p. 89† (518). Filetae, Allm., 298. Stefanus, XIII 2385† (551-552). Eufrasius, Le Bl., 398. Profit(a), Le Bl. NR., 36. Omfalenicus, Lejay 104. Stefanis, XII 5751. Epafra, XII 3832, 3891, 4707. Eufrasius, XII 2111†, 2486†. Niceforis, XII 2855. Neofitus, XIII 1548 (466). E[p]afroditia[nus], XII 764.

Le signe de l'aspiration *h* devint dans l'alphabet des lapicides une lettre sans aucune valeur réelle, et nous constatons, dans l'usage qu'ils en font, la même maladresse que nous avons déjà signalée à propos de l'*y*.

Phi[n]dar(us), XII 5388. Phyrro, XII 3327. Phylad(es), XII 5686⁸⁸³. Phyrenaesus, XII 4673 Terphne,

(1) SCHULZE, *Orthographica*, Progr., Marbourg, 1894, II p. V et ss.

(2) MEYER-LÜBKE, I, pp. 33-34 § 17. — GRÖBER, ALL. VII p. 26.

(3) LINDSAY, p. 68 § 60.

XII 3573. Sthepanus, XII 394. Ambacthius, Br., 36. Horestes, XII 4654. Ephagathus, XII 5698⁸. habbat(issa), XII 5252†. harenis, XII 533^c. Haretusae, XII 3605. Heheu, XII 5350†. heneunte, XII 432†. Hisis, XII 3061. hoccidit, XII 1128. Lethalis, XII 642^c. hordine, hossa, Le Bl., 1 (v^e siècle). Authorem, XII 2058† (491). hopem, XII 2085† (547). hintuis, XIII 2391† (601). thomolo, XIII 1515†. Mhiles, Br., 1283. Martheru, Le Bl., NR., 235. Perhemptus, Egli 45 (827-851). perhennem, Egli 46 (851-879).

L'*h* de *hocto*, XII 478† (536), Le Bl., 68 (448), Le Bl., 323; *hoctavo*, *hoclies*, XII 2087† (557) n'a probablement pas plus de raison d'être que l'*h* des autres formes ci-dessus, qui commencent par une voyelle. Nous ne croyons pas qu'on puisse y rattacher l'aspiration des mots français *huit*, *huis*, *huitre*, *huile*, dont le rôle était vraisemblablement d'empêcher la confusion de l'*u* initial avec la consonne *v* ⁽¹⁾.

Dans une inscription en vers d'un caractère populaire très marqué (XII 915, p. 819^{add}), le signe de l'aspiration semble être destiné à empêcher la contraction de deux voyelles :

Quat (Quoad) *valeas abeas* pascas multos *tu habebes* amicos;
Si haliqut casu alite[r] aduxerit aster,
 Aut ili Romai frater es aut tu *peregre heris* ..
 Porta probat homines, *ibi hest* trutina ultima vitai

Toutefois, l'*h* peut également y suivre un mot terminé par une consonne, la consonne *s*, il est vrai, plus ou moins caduque.

Et *pietas hilic* et qui sit amicus.
 [B]eneficia absenti qui facet, ilic *amicus herit*.

(1) NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, I (1899) § 479 rem., p. 363.

La langue vulgaire recourait encore au signe de l'aspiration, de même qu'au *jod*, comme nous l'avons vu plus haut, pour supprimer l'hiatus à l'intérieur d'un mot :

Euhodus, XII 5686³³⁹, ³²³, 3008, 3006, 3256, 5686⁸³.
Euhodianus, XII 910, 5596⁵. Euhelpistus, XII 3201, 5878⁷. (cf. Euelpistus, XII 1757. Euhangelus, XII 5632. mehae, XII 5019. dihaconus). Le Bl., 679.
Bohetus, XII 1213. Hemmanuhel, Le Bl., NR., 251. Dagnihil, Le Bl., NR., 93. (cf. Daneel, Le Bl., 640A].

Le *u* joue le même rôle dans *Euyaristus*, XII 192, *Euyanielis*, XII 1751, *euorum* (*eorum*), XIII 2484¹, ce qui nous rappelle le procédé identique des langues romanes (¹).

L'*n* paraît aussi jouer ce rôle dans *Dagninil*, Egli 24 (cf. Le Bl., 366).

Il arrivait, par contre, que l'*h*, venant à tomber entre deux voyelles, celles-ci se contractaient, ce qui était encore un moyen d'éviter l'hiatus :

cor (— cohortis). Allm., 89. chor(te). Br., 990. chor(tis), Br., 1235, 1583. Cortes, Br., 665. chor(te), Br., 990. chortis, Sacaze p. 131, Br., 545 (250), 787. Lerenno, Sacaze 185 (cf. Leherenno, Sacaze 170, 176, 179, 183, 184).

Il faut encore mentionner les noms germaniques qui ont naturellement conservé dans les textes latins leur aspiration originaire :

Hludewici, Egli 50 (843-872). Hlodericus, Kraus 153.

Cette fricative laryngale des mots germaniques devant une consonne devient déjà dans les inscriptions de la

¹ MEYER-LUBE, I, 1, p. 322 § 581.

Gaule ce qu'elle sera plus tard en vieux français ⁽¹⁾, d'une part, explosive sourde :

Chrodobertus, Kraus 270, XIII 1515 $\frac{1}{4}$. Chlodoaldus,
Le Bl., 209. Chlodobertus, Le Bl., 333. Chlodovecus,
Le Bl., 333. Chlotarius, Le Bl., 333.

et d'autre part, spirante sourde :

Flotarius, Le Bl., 220.

CONSONNES DOUBLES ET CONSONNES SIMPLES.

De nombreuses divergences dans l'emploi des consonnes doubles et des consonnes simples séparent le latin vulgaire du latin littéraire. A cet égard la langue populaire n'obéit pas à des règles fixes ; elle redouble la consonne ou simplifie un groupe de consonnes sans raison apparente et aussi sans se préoccuper des préceptes de la grammaire ou du bon usage. Toutefois ce serait une erreur que de vouloir expliquer tous les exemples de redoublement ou de simplification par le caprice ou l'ignorance du graveur. On a, au contraire, de bonnes raisons pour croire qu'en ce point également l'orthographe des textes vulgaires, et notamment des inscriptions, reflétait une particularité de la langue parlée. Le redoublement des consonnes, qui a toujours caractérisé l'italien entre toutes les langues romanes, ne fait que perpétuer cette tendance du latin vulgaire ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer ⁽²⁾. Ce n'était pas cependant un caractère spécial au latin d'Italie, une différence locale, car les documents de

(1) NYROP, *Grammaire historique de la langue française*, I p 364 § 482.

(2) LINDSAY, p. 135 § 131.

toutes les provinces de l'Empire en présentent des traces nombreuses ⁽¹⁾, et parmi eux les inscriptions de la Gaule en fournissent un contingent respectable. On pourrait s'en étonner à première vue, puisque le roman de la Gaule, contrairement à l'italien, a partout simplifié les consonnes doubles latines à l'intérieur du mot. Mais il possède aussi certaines formes dont le développement ne s'explique qu'en supposant un prototype vulgaire avec une consonne double en regard du mot savant avec une consonne simple ⁽²⁾.

1 au lieu de ll.

C'est le phénomène qui se produit le plus fréquemment :

Velia, XII 33 (Vellia, XII 838^{bis}). Vel(i)a, XII 223. Velianus, XII 3608. Aviuliae, XII 3452. Avilius, XII 5686¹¹⁴, 5690¹⁷. Avilia, XII 541. (Abillius, XII 4541). A[v]ilius, XII 3541. (Aviullius, XII 4096). Ofelius, XII 5023. Ofilia, XII 4803. ([O]felliis, XII 5025. Ofillius, XII 5025, 4268). Apolonius, XII 5683³¹, 5686⁶². Apolinis, XIII 1983. Apolini, XII 991, 992, 2792, Br., 995. ulius, XIII 2180, 2174, 2284. ula, XIII 1983, 2189. colegi, XII 1410. Calinice, XII 1638. Caliroe, XII 3423. Calistus, XII 1657, 1859. (Callistion, XII 3740). vexelatione, Br., 666. vexilatio, XII 5733. Ancila, XII 1412. Vilico, BSAF, 1891, p. 63. Galicanus, XII 5681⁴. ili, ilic, hilic, XII 915^c. elo, Le Bl., NR., 66 (v^e siècle). mile, XII 103. Sabinila, Severila, XII 1267, 4089. Dulovio, XII 1279 (Dullovio, XII 1280). Sabinila, XII 319. Solecetus, XII 2085[†]. Olus, Allm., IV, p. 494. Tertuliana, XII 4395. puelae, XIII 1983.

(1) SEELMAN, p. 118.

(2) GRÖBER, ALL., VII pp 28-29

pueli, XII 975[†]. Titulinus, Bladé 160. Pedulus, XII 1163. (Pedullus, XII 349). Catulus, Allm., II, p. 483. (Catullus, Allm., III, p. 460). Jullus, Allm., IV, p. 355-356. Julla, Allm., II, p. 509. Uxopilus, Allm., IV, p. 426. (Uxopillus, Allm., IV, p. 426). Surilio, XII 5686⁸⁵⁶. Surrilio, XII 5701, 8. (Surillio, XII 4860). Luscilus, Allm., IV, p. 362. (Lusculus, Allm., IV, p. 362). Titula, XII 3583. Titulus, XII 2292, 4370. (Titulla, XII 3885, 3959. Titullus, XII 2894). Carantilae, XIII 1092. (Caratillus, Fontenay 108). Domitila, XIII 1227. Eburila, XIII 1228. Maceliu, Schuermans 1225. Sabeliu, Schuermans 4819. ilos (à côté illi) CRAIB., 1897, p. 178.

II au lieu de I.

Paullus, XII 5686⁶⁸⁰. Paula, XII 4283. Paullinus, XII 3849. Lejay 266. Paullina, XII 1204, 1257, 3447. [P]aullinus, Lejay 261. Pollio, XII 2391, Allm., III p. 319. (Polio, XII 5686^{737, 738}. Polia, Mommsen 352-149.) Polla, Allm., IV p. 226.

Ce sont là des graphies ordinaires dans les textes vulgaires, mais il en est d'autres plus capricieuses.

filio (asscia), XII 2246. Milles, XII 4361. Virilli, XII 5686⁹³⁸. Virilla, XII 2732^{add}. Virillio, XII 3040, 346, 2994, 3292, 3339 (Virilis, XII 3340...) Camullius, XII 1116, 1401. Camullia, Tertulla, XII 1125. (Camullius, XII 4677, 1960. Camul(ius), XII 2230). Soli (Sollii), Lejay 105. Aurellia, XII 3461. Oll(ius), XII 5686²⁵⁵. (Olius, XII 5031... Olia, XII 855...) Sollemnus, Allm., II, p. 82; III, p. 123, 378; V, p. 28, 31, 33; Sollemninus, Allm., V, p. 28. Senillus, Allm., IV p. 415 (Senilis, Allm., I, p. 398; III, p. 139; IV

p. 415). Malluit, XII 1499[†]. felliciter, XII 5797[†]. Querella, Allm., III 443. Sepellitus, XIII 1968. Hilaré, XIII 2155.

L'*l* se redouble également devant les consonnes : *solver[es]*, XIII 1188.

Les métriciens-graveurs mettaient à profit cette liberté de la langue populaire et redoublaient dans le vers la consonne, lorsqu'ils avaient besoin d'une syllabe longue :

Insignesque triumphos *relligione* dicavit, Le Bl., 335^c.
Stemmate censura *relligione* cliens (cluens), Le Bl., 24^c (552).

(cf. Hic quoque *relliquiis* micat ille Georgius almis, Le Bl., 196 (Fortunat)].

ss au lieu de s.

Le plus souvent la consonne est redoublée après une voyelle longue :

ussus, ussuris, XII 2926, 1357. ussus, ussuris, Mommsen 149. ussibus, XIII 3202. caussaque, XII 3619, Le Bl., 176^c. possuit, XII 866, Jull., 24, Br., 1069, Kbl., 1885 col. 109, BE. 1886 p. 47, AE. 1892 p. 17. Amisserat, XII 1649. [re]missit, XII 3637, XIII 3162. inclussum, permissit, XIII 2124. vissit, Le Bl., 297A. occissu, Kbl., 1889 col. 39-40. occissus, Mommsen 298, vissu (jussu), Kbl., 1893 col. 99. incisso, XIII 1041, Espér. 69. Lussori, XII 3283. Messes, XII 2709. Messe, XII 1416. Lugdunessi, accussationem, XIII 3162. Tolossensis, XII 534. Vergelesses, XII 1356. Kanetonessi, XIII 3183²³. Vecronesses, XII 4650. Contanesses, Armisses, Br., 1651. [cf. transs(iit), XIII 1515.] Caessius, XII 5682¹⁸. Cessorinus, XIII 1330. Nassonis, XII 2960, 2778. Parassio, XII 4943. Zos-

simi, XII 3309. Cassibus, Br., 1823, 1779. Dapssae, XIII 2989, MSAF. 1894, p. 273, n° 33.

Le même phénomène se produit devant les consonnes :

Marssi, XII 5685 ⁵⁴⁷. Urss[a], XII 5250^{add}. Diss cassibu(s), Br., 1779. Asspercus, Bladé 160. Casstus, Schuermans 1134 [Castsus, Schuermans 1139]. Cess-tius, XII 3576. asscia (filio), XII 2246.

Bien que le suffixe *osus* apparaisse sous la forme *ossus* (*on-sus*) dans des textes de la décadence exclusivement latins (cf. *Licentiossae*, XIII 1508), on doit toutefois reconnaître une influence celtique dans le redoublement de l's de certains noms propres provenant d'inscriptions découvertes en pays celtique ⁽¹⁾ :

Bonussos, Lejay 130. Apinossus, XIII 1439. Apinossa, Lejay 193. (Apinosa, Mowat p. 415, p. 155.) Albinussos, Lejay 212. Bonussa, Mowat p. 421. Annossus, Sacaze p. 507 (Annosus, Sacaze p. 481). Carussa, Allm., IV p. 320, XIII 2931. Sappossa, XIII 3045.

Le redoublement de l's y est dû à l'analogie des nombreux substantifs en *ossus* que renferme la langue celtique, et dont on trouve maint exemple dans ces mêmes documents qui nous ont fourni les graphies ci-dessus :

Andossus, Sacaze p. 502, p. 343. Secondandossus, Sacaze p. 453 Alardossus, Sacaze p. 354. Bortossus, Bladé 46....

s au lieu de ss.

La réduction de ss à s n'est pas moins fréquente :

dulcisumae, XII 3855. dulcisima, XII 1972. sancti-

¹ LEJAY, *o. c.* p. 114.

sima, XII 2365 pientisimo, XII 3478. pientisumae, XII 4128. dulcesime, Le Bl., 265. Claresimus, Kraus 2. Sucesa, XII 2206. Sucesus, XII 5686⁸⁵², Allm., IV p. 421, Schuermans 5328, 5329. precesit, Le Bl., 328. Gesisti, XIII 1477^c (632). recesit, XII 2169†. Ornasent, Br., 1364^c. Mesale, Le Bl., 66 (508). Decesit (vissit), Le Bl., NR., 297A. Cesint, XIII 2478† (622-638). Mesius, XII 2206 (Messius, XII 599). Desius, XII 5686¹¹¹⁸ (Dessius, XII 5682³⁵). Masa, Schuermans 3374. (Massa, Sch. 3403.) tesarario, Kbl., 1895 col. 181. Pasenus, Mommsen 352, 149. Masilia, XII 5405†. Misione, XII 682. Misionae, Allm., I p. 319. Basus, Allm., IV pp. 304-305 (Bassus, Allm., III pp. 421, 443.....)

N au lieu de NN.

La simplification du groupe *nn* se reproduit avec une fréquence étonnante dans le mot *annus*. Dans ce cas spécial, la réduction doit être purement orthographique, car tous les dérivés romans remontent au type *annum* ⁽¹⁾.

anos, XII 933† (524?), XII 2197†, 682, 913, Br., 1174, XIII 2000, Kbl., 1883, p. 78; 1889 col. 39-40, Le Bl., 265, 523. Anus, XII 1801†, 5755†, XIII 1661†, 2430†, Kraus 103, Le Bl. NR., 297A, Allm., IV p. 45, 474†. Ano, Br., 1174. Anu. XII 2193† (527). Anis, Br., 398, XIII 3099†, 1862, XII 2060† (528). Anorum, XII 2198†, XIII 912† (405), Br., 1171, 1205, 1247, Kbl., 1895 col. 181. Eni us|, XII 5686³²⁹. Enius, Enia, XII 17. Fanius, XII 6032¹. [cf. Fannius, XII 3427 (bis), 683, Fannia, XII 4394.] Haerenius, XII 5690⁶⁰. Herenia, Le

(1) Cf. KÖRTING, s. v. *annus*.

Bl., 222. Nehaleniae, Br., 28 (Nehalenniae, Br., 27). Cenatus (Cennatus, Cinnatus), XII 5686, ²²⁷. Octocanabus, Br., 350 (Octocannabus, Br., 251. Octocannis, Br., 249). Pusena, Kraus 103. Enox, XII 2088† (560). Inox, Le Bl., 362, XIII 2413†, 2382 (544), Le Bl., 417 (vi^e siècle), 397 (vii^e siècle).

L'n est redoublé dans *Annalema*, BE. 1882 p. 314.

M au lieu de MM.

Sumaci, XII 933† (524). Comunis, XII 4577, 4499, 5682⁶⁹, 5683⁶⁷⁶, 5686¹⁰⁸⁰, Allm., IV p. 459. Mumolnus, Jull., 919†, 920†. comilitones, Br., 655, 663 (commilitone(s), Br. 652, 674, 676).

MM au lieu de M.

numero, XII 2404†. immaginifero, XIII 1895.

Les explosives sont également soumises, mais plus rarement, à des fluctuations analogues :

Deccius, XII 3550. Deccia XII 1010, 3551. (Decius, XII 2430, 5679, ²², ²³, ²⁴. Decia], XII 6034.) Occellio, Mommsen 114. Maccarius, XII 5586⁵¹³. (Macarius, XII 5686⁵¹²). Briccus, XII 5685¹¹¹. (Brico, 5698⁴). Taccitus, Br., 709. Acceptiu, XIII 1058. Micia. XII 3609 (Miccio, XII 1914). Aceptia, Br., 1088. Sucesus, XII 5328, 5329. Sucesa, XII 2206. Grachu, Allm., IV p. 350. ocupavit, XIII 2200. ecclesiae, XII 2085†, 5787†. ecclesia, XII 1855† (540), 2385† (551-552). aeclesiae, Le Bl., 209^c (viii^e siècle). ecclesia (bis), Le Bl., 594. eclisiae, Le Bl., 697. Jull., 902†.

C'est de la forme *eclesia* que proviennent le fr. *église*, le pr. *gliciza*, l'esp. *iglesia*, le port. *igreja* ⁽¹⁾.

Suppremos, XIII 2314. Supprema, XII 1939. Luppa, Schuermans 3089. 3090. Kbl., 1896 p. 88, Allm. IV, 361, Fontenay, 238. Luppo, Sch. 3091, 3092 (Lupus, Sch. 3093). Opptata, Kraus 253. Appuleius, Br., 1141.

Hypolitus, XII 1155. Agripina, Br., 1526. Agripinensi, XIII 2915.

Ruffus, 5686 ⁷⁵⁷, ⁷⁵⁸. Ruffius, Ruffianus, Ruffinus, XIII 2548 (cf. Rufius Rufianus Rufius, XIII 2494). Affrae, XIII 2237. Affro(rum). Kbl., 1885 col. 13. Offellius, XII 4492.

Ofensa, XII 4975. Oficio, XII 2169†. Ofici(na), Jull., 535, Jull., 431. ofi(cina), Jull., 462. oficina, Mommsen 532.

Cattius, XII 4116. Cattia, XII 4416 (Catius, XII 5816). Tittula, XII 777 (Titula, XII 3553). Tettius, XII 1208 (Tetius, XII 888). contubernal(is), Jull., 328. Posittum, Br., 694. Induttus, Br. 931. Arbusttus, XII 5423. Astte, Allm., IV p. 214.

Satus, XII 5686 ⁷⁸⁷. Satus, Allm., III p. 67. (Satto, XII 5701 ³⁹.) Aticus, XII 1459. Allm. IV p. 297. Atice, XII 3267. Cotulo, Allm., IV p. 330 (Cottulo, Allm., IV p. 330). Cotu, Allm., IV p. 329 (Cotto, II p. 239). Coto, Allm. IV p. 329.

Cirratu, XII 4724 (Ciratus, XII 2770). Serranus, Bladé 149 (Seranus, Bladé 147). Byria (Severila), XII 1267. Taurri, Allm., IV p. 422. Taracone, XII 4377. Terae, XII 3071. Perus, Allm. IV p. 391 (Perrus, ibid. p. 392).

(1) MEYER-LÜBKE, I p. 484 § 541. KÖRTING s. v. *ecclesia*.

Aphroddia, XII 5795.

peregre, XII 86. (r)eggalis, XII 5349†.

uxxorem, XII 913. uxxor, Jull., 197. vixxi, XIII 3033.

vixxit, XIII 2432, Allm., 469. Maxximinus, XII 1416.

Maxximi, XII 2669. Craxxio, XII 2754 Craxxilu,

XIII 659.

obblata, XIII 1183 (ve siècle). (cf. cobliberti, XIII 1097.)

ASSIMILATION

Les textes latins de la décadence renferment nombre de graphies dans lesquelles le groupe *ct* s'est réduit à *tt* ou à *t* ⁽¹⁾. Le *c* y est donc déjà devenu ce qu'il sera encore plus tard en italien et en rhétique. En Gaule, le *c* devant le *t* s'est résous en *jod* et postérieurement à l'époque latine ⁽²⁾; cependant on n'en trouve pas moins des preuves de l'assimilation de *c* à *t* dans les documents latins de cette contrée :

authorem, XII 2193† (527). autori, BE., I p. 58.

invito, XII 5561. vitoria, Allm., IV p. 157.

Peut-être est-on en droit d'ajouter *FRVTV*, XII 2193† (527), dont le *c* a été faiblement gravé après coup, comme si le graveur s'était d'abord laissé induire en erreur par la prononciation *fruttu*.

ND s'assimile en *nn*. dans *Secunus*, Mommsen p. 234, et peut-être dans *stipeniorum*, Kbl., 1895 col. 181 sous l'influence du celtique. Ce phénomène se reproduit également dans les inscriptions celtiques des Pyrénées dans *Annosus*, Sacaze p. 481, *Annos(i)*, p. 507 (cf. *Andossus*, p. 502) ⁽³⁾

(1) LINDSAY, p. 98 § 91; p. 112 § 95.

(2) MEYER-LÜBKE, I p. 412 § 459.

(3) Cf. *Verecun(us)* (Bretagne), C. I L. VII 1338, 29. *Vosecunus*, *Secunus*, C. I L. VII 1336, 1220.

et ce fait est d'autant plus intéressant qu'il caractérise encore aujourd'hui le gascon-catalan ⁽¹⁾.

MN devient *NN* (N) dans *Oderanus*, Jull, 881[†] pour *Auderannus*, conformément aux lois phonétiques du roman du Midi de la Gaule, dont cette inscription provient ⁽²⁾. La parenté de *r* (lingual), *l* et *s* a contribué à altérer les groupes *ls*, *rs* ⁽³⁾, tantôt en assimilant l'*l* à l'*s* comme dans *depussor*, XII 315^{add}, tantôt en fusionnant l'*r* avec l'*s* : *mescedem*, XII 5687 ⁴⁷. *supestes*, XII 350. *supestiles*, XIII 2000. *supestitem*, Allm., 226. *Rusus*, Allm., I, 73 (48) (cf. *Rusus*, X 5670³, ¹), XIII 1668.

Par contre, l'*s* est remplacé par *r* dans *requiircit*, XII 479[†].

La graphie *saitim*, Le Bl., 1 (*saltim*), où *l* est représenté par *I*, est due ou à une reproduction insuffisante ou à une négligence du lapicide, d'ailleurs facile à comprendre.

CHUTE DE CONSONNES

(GROUPES DE CONSONNES)

Le latin vulgaire avait une tendance à simplifier le groupe *nct* en laissant tomber le *c* médial ⁽⁴⁾, comme dans les exemples suivants de nos inscriptions :

Santissimae, XIII 2189. Santo, Schuermans 4922. Santian(us), Schuermans 4918, 4920. Santa, Le Bl., 40 (546). santimonialis, Le Bl., 676. Santolus, Le Bl., NR., 131. Defunta, Le Bl., 584. Defuntus, Jull., 105, 241. Sante, Santolus, XII 5861[†] (563). cuntis, XII

(1) MEYER-LÜBKE, I p. 575 § 650.

(2) Ibidem, p. 438 § 486.

(3) SEELMANN, pp. 329-336. LINDSAY, pp. 103-105 § 86.

(4) LINDSAY, p. 354 § 157.

2116[†]. cunta, XII 2160[†]. Defunta, XII 2735. tinta, XII 2115.

En général, les langues romanes réduisent également *nct* à *nt*, à l'exception toutefois de certaines formes rhétiques, qui attestent la survivance de l'explosive palatale et la chute de la nasale. On a essayé d'expliquer ces anomalies à l'aide de l'analogie ⁽¹⁾, mais il faut plutôt, à notre avis, rechercher dans le latin vulgaire même les points de départ de ces deux courants contraires. Les inscriptions de la Gaule renferment elles-mêmes, à côté des graphies ci-dessus, d'autres formes où *nct* est devenu *ct*, à moins qu'on n'admette que les participes en question n'ont jamais connu l'*n* qui a servi à allonger le radical du présent dans *fungo* ⁽²⁾, *jungo*.

defuctus, XIII 848, 855. defucta, XIII 806, 826 [deuta (= defunta), Jull., 122 me paraît être une abréviation]. defuc[tus], Jull., 76, 136, 321. conjuctione (à côté de *vincturum* = *victurum*), Le Bl., 257.

L's médial tombe également dans *contr(uxit)*, XII 4311[†] (455), *abtulit* XII 2611.

Le *p* introduit subsidiairement entre *m* et la consonne suivante, et que les langues romanes n'ont point connu, est fréquemment omis :

promsit, promserunt, XII 944^{†c} (533). Emtum, XII 1210. redemti, Le Bl., 78. contemta, Le Bl., 321^c. Redemptionem, XIII 2474[†] (vi^e siècle). redimtionem, XII 5284[†] (527). Cosumta, Allm., III p. 468. sumtu, Mommsen 272.

Notons également l'absence du *b* d'appui dans *famlychus*, XIII 2374[†] (510), *famlicus*, Br., 1233.

(1) MEYER-LÜBKE, p. 420 § 467.

(2) LINDSAY, p. 82 § 70, p. 541 § 10.

Parmi les deux groupes de consonnes, ce sont ceux qui renferment une nasale, qui s'altèrent le plus souvent. Le groupe le plus sujet à la réduction est *ns* :

Narbonesium, XII 4393, 4399, 4451. Narbonesis, XII 4333 (13), 4344, 5690⁸⁸, 6038, 4916. Kabliesibus, XII 4537. Claternesis, XII 4256. Ferraries[is], XII 4532. Nemansesium, XII 3152. Vergelesses, XII 1356. Vienne[sis], XII 1920. Lugdunesis, XIII 1860. Carthaginesi, XIII 2000. Annies(is), Br., 1172. Apollinesis, Br., 1138. Sapiés, XII 787. Mesis, XII 1798† 213, 2709, 4247, 2106†, Le Bl., 234, 284, 323. Mesori, XII 4490. Meseses, Allm., IV p. 122† (449). Clemes. Br., 4939. Cresces, XII 3224, 247, 5682³⁰, Allm., IV p. 497. Creces, XII 415. postpones, XII 338†. Prudes, XII 5696³². Pudes, XII 5686⁷³. dolies, Le Bl., NR, 263. Innoces, Le Bl., NR, 438. Clemes, Br., 1520, 1075, Schuermans 1444. libes, Br., 1741. Reveres, Br., 1048. Masuetus, XII 2461, 953†, 2714, 3694, XIII 2126, Br., 1168. Masueta, XII 2884. Tosor, XII 4516. Cosobrinus, XII 4679. remasit, XII 5687⁹. Infas, XIII 1862, Le Bl., 230A, 230, 399, XII 2128†. Cosumpta, Allm., III p. 468. Trasiit, Le Bl., 569 (484), Le Bl., NR., 66. Costanti, XII 5881 (306-307). Cesor, XII 5681⁴. Cesorin(us), Mommsen 352, 48. Cesorini, Schuermans 1316, 1317, 1318, 1319, Lejay 36. Demonstratus, Mommsen p. 52 Masueta, Sacaze p. 253, 137, Kbl., 1891 col. 137. Tras, BE., 1886 p. 98. Traspecti, CRAIB. 1897 p. 181. Cos(i)s-tentes, Kbl., 1891 col. 104-105 (245).

Viennent ensuite les groupes *nt*, *nd*, *nc*, *ng* :

paretibus XII 1626 Quitinus, XII 5686^{734d}. Quilianus, XIII 2984. Valetinus, XII 678. Monimetu, XIII 2647. Monimeton, Lejay 176. Patagathu[s], XII

5686 ⁶⁷¹ Patagatus, Schuermans 4143. Gerotius, XIII 639. Caratius, XII 3305, 3756, 2837, Br., 1852. [T]eretina, Lejay 220. Caratillus, Fontenay 108.

Facieda, XII 4338. Alexsadri, XII 211, Allm., IV p. 54. Ponedum, XIII 2210. Impedium, BSAF., 1890 p. 324. repleda, BE., 1883 p. 183. Secudi, XII 2995, Schuermans 5024, 5025. Secudu, Allm., IV p. 229, 4. Cocessa, XII 5243. reliquens, Le Bl., 21^c (502). qiqe (quinque), XIII 2430[†]. Fracorum, XIII 960[†].

Dans *cojunnx*, XII 526, 732, 738, 750, 772, 777, 789, 816, 839, 847, 1207, 1756, 2024, 1112, 1356, 1416, 1645, 1666, 1548, 2240, 1104, 2299, 2477, 2576, 3918, 3408, 583, 3829, 4247, 1346, Kraus 110, 116, 193, 217, Br., 387, *co* est la forme primitive de la préposition. *Con* n'est qu'une forme secondaire ⁽¹⁾.

En revanche, par suite de l'affaiblissement de la nasale, le graveur l'introduisait dans certains mots où elle n'était rien moins qu'étymologique. D'où ces formes bizarres ⁽²⁾ :

vinxit (vixit), Br , 1881. vincturum, Le Bl., 257 (victurum). erens (heres), Br., 112. Speciens, XIII 2180. Insidi (Isidi), XII 1532. tricensimus, XII 840. [t]rigensimis, XII 1798[†]. Crences (Crescens), Lorient 13. diens, Mommsen 273.

Comme l'orthographe réagit sur la prononciation, il s'est fait que cet *n* devint parfois partie intégrante du mot ; du moins, ce phénomène s'est-il produit en roman, où la

⁽¹⁾ STOLZ, *Hist. Gramm.*, I p. 246 § 238.

⁽²⁾ Cf. FRICK, *Chronica Minora* (Ed. Teubner) p. 159, 18 : *vinxit* (*vixit*) ; p. 158, 25 : *finctum* ; p. 169, 3 : *Anlexander*. Schroeder, p. 37 : *Sanctus, convinctus*.

nasale non étymologique a pris dans certains mots une valeur réelle ⁽¹⁾.

Il faut mentionner spécialement *conjunx*, XII 3408, 583, 965[†], 3761, 1320, 1369, 1597, 2061, 1347, parce que l'*n* y a été introduit sous l'influence du verbe *jungere*.

De même que l'*n* devant les dentales, l'*m* tombe devant les labiales :

Suptu, XII 1. septebis, XIII 2477^{†c} (632). Novebr(es), Le Bl. NR., 395. Decebr(is), Le Bl., 100 (527). Decebris, Allm., 457 (552). Colubi, Br., 1725.

On remarquera que la chute de l'*n* ou de l'*m* va directement à l'encontre des lois de la phonétique romane, qui a partout maintenu la nasale ⁽²⁾, sauf devant *s*. En attendant qu'on puisse expliquer cette antinomie, on est obligé de considérer cette disparition de l'*n* comme un pur accident orthographique ⁽³⁾.

L'*s* disparaît également devant *c* et *t* :

Quiecit, Le Bl., 290. requicunt, XIII 2478[†] (VII^e siècle). requiecet, XIII 905[†] (643-690). poterisque, Schuermans IR 32. Crences (Crescens), Loriquet 13. Creces, XII 415. Chaleticus, XIII 3057[†].

Ce phénomène, surabondamment attesté par des graphies de textes vulgaires ⁽⁴⁾, est également en opposition manifeste avec le traitement de l'*s* suivi d'une consonne dans les langues romanes, où il s'est généralement maintenu. Il n'a commencé à s'assourdir en français qu'au XIII^e siècle ⁽⁵⁾.

(1) MEYER-LÜBKE, I p. 519 § 587. *Mémoires de la Société de linguistique*, VII (1892) p. 156.

(2) MEYER-LÜBKE, I p. 437 § 485.

(3) SEELMANN, p. 283. STOLZ, I p. 245 § 237.

(4) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, II pp. 355-360. ALL., X p. 198.

(5) MEYER-LÜBKE, I p. 422 § 468.

Il reste encore à signaler dans le même ordre de faits la disparition du *g* devant *n* et *d*, ce qui cette fois concorde avec le développement de cette consonne en français ⁽¹⁾ :

renum, XII 2654†. Madelena, XII 5879†.

Toutefois la valeur de ces deux exemples est plus ou moins problématique, parce que le premier appartient à une inscription qui pourrait être postérieure au VIII^e siècle, et que le second provient d'un texte très corrompu

CONSONNES SIMPLES

Nous avons vu précédemment que le *g* initial devant *e* et *i* avait pris dans la langue populaire la valeur du *jod*. Intervocalique, il subit la même transformation, comme le prouvent un nombre assez considérable de formes vulgaires ⁽²⁾, et il finit même par disparaître totalement comme dans :

trienta, XII 5399†, Le Bl., 679, Le Bl. NR., 295.

C'est ici le lieu de mentionner la graphie curieuse *quar-ranta* (*quadraginta*), Kraus 262. Le Blant (NR., 66) attribue cette inscription au V^e siècle, toutefois sans raisons convaincantes. Elle nous rappelle immédiatement les formes romanes dérivées : le sarde *caranta*, l'italien *quar-ranta*; le fr. *quarante*; le prov. *quarante*; le cat. *quaranta*; le rtr. *Kuronta*. *Quar-ranta* est donc bien un terme du langage vulgaire en regard du latin classique *quadraginta*, ce qui ressort déjà du contexte : « *hoc tetolo fecet Muntana conjus sua Mauricio qui visit con elo annus dodece et portavit annos quar-ranta. Trasit die VIII Kl Junias.* » Cette forme aurait pu être mentionnée à divers endroits de ce travail, vu la diversité des altérations phonétiques qu'elle suppose. En dehors

(1) MEYER-LÜBKE, I p. 419 § 465.

(2) LINDSAY, p. 102 § 94. SCHUCHARDT, I p. 729.

de la chute du *g* intervocalique, il faut noter l'assimilation de *d* à *r* qui semble s'être accomplie de bonne heure dans *quadráginta* ⁽¹⁾ puisque le *d* a disparu dans toutes les langues romanes ⁽²⁾, même dans celles qui le conservent ailleurs ou substituent au groupe *dr* une autre combinaison de consonnes ⁽³⁾. Mais le changement le plus remarquable est le déplacement de l'accent, qui a passé, après la chute du *g*, de l'*i*, voyelle fermée, sur l'*a*, voyelle ouverte et partant plus sonore. Un déplacement d'accent analogue, déterminé par le plus ou moins de sonorité des voyelles en hiatus s'est produit à plusieurs reprises en latin et en roman ⁽⁴⁾. Nous avons donc dans le *quarranta* de notre inscription l'étymon proposé par Meyer-Lübke ⁽⁵⁾ et même plus, puisque ce savant ne tient pas compte dans la forme qu'il propose de l'assimilation des consonnes *d* et *r*. Cependant la langue vulgaire n'a pas traité *quadráginta* d'une manière uniforme, et il est presque certain que l'ancien mode d'accentuation a subsisté pendant quelque temps à côté du nouveau. C'est du moins ce que semble prouver une autre graphie vulgaire de ce même nom de nombre, fortement altérée elle aussi, *quadrinti* (*quadráginta*) ⁽⁶⁾. On peut l'expliquer en supposant que l'*a* atone s'est tout d'abord affaibli en *e*, comme dans d'autres mots, avant la chute du *g*, ce qui aura permis à l'*i*, en hiatus avec *e*, de conserver l'accent. C'est d'ailleurs en admettant un double système d'accentuation en latin vulgaire qu'on comprend que l'espagnol et le portugais, en opposition avec les autres

(1) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I p. 130 : *qaraginta*, *quaracinta* ; III p. 66 : *quaraginta*.

(2) KÖRTING, s. v. *quadráginta*.

(3) GRÖBER, ALL., V p. 125.

(4) MEYER-LÜBKE, I p. 526 § 598.

(5) MEYER-LÜBKE, I p. 528 § 601.

(6) FRICK, *Chronica Minora (Excerpta Barbari)* (éd. Teubner), p. 615.

langues sœurs, aient développé la désinence des noms de dizaines, *aginta*, y compris *quadraginta* (esp. *cuarenta*, port. *quarenta*), en maintenant l'accent sur *i* ⁽¹⁾.

La consonne intervocalique disparaît encore dans :

dediaverunt, Allm., III p. 445. *Puentis (Pudentis),
Schuermans 4524.

Ces deux formes apparaissent dans des documents païens; par conséquent, on ne peut guère les faire descendre au-delà du iv^e siècle. La disparition du *d* et du *c*, qui suppose au préalable le changement de *c* en *g*, est conforme aux lois phonétiques du roman. Seulement, ce qui nous surprend, c'est la date relativement reculée de ce phénomène, étant donné que les explosives intervocaliques n'ont pu s'affaiblir qu'au vi^e siècle ⁽²⁾. On ne peut guère reconnaître dans ces formes que les premiers vestiges de l'altération qui se généralisera plus tard. Les documents vulgaires dépouillés par Schuchardt présentent quelques exemples de la chute du *d* intervocalique ⁽³⁾, tandis que la chute du *c* n'est attestée catégoriquement qu'une seule fois dans *Jona*, *Fauna* ⁽⁴⁾, où la consonne est tombée dans les mêmes conditions que dans *dediaverunt*.

CONSONNÈS FINALES

La chute de l'*m* final dans les plus anciennes inscriptions latines, dans les documents vulgaires, sa disparition totale dans les langues romanes prouvent que la langue populaire, depuis l'époque historique, s'est toujours différenciée de la langue littéraire par l'amuïssement de cette consonne à

(1) GRÖBER, V p. 125-126.

(2) MEYER-LÜBKE, p. 572 § 647.

(3) SCHUCHARDT, *Vocalismus*, I p. 130.

(4) *Ibidem*, I p. 129.

la fin des mots (1). C'est le trait le mieux connu, comme étant le plus répandu, de la phonétique du latin de la décadence. Les documents de cette époque fourmillent de graphies sans *m*, ce qui nous dispense d'énumérer ici la longue série de formes analogues que renferment les inscriptions de la Gaule. Nous nous bornerons à signaler celles qui prouvent que ce n'était pas seulement l'*m flexionnel* qui s'était affaibli, mais bien l'*m* en général :

tredece, XII 2701†. duodece, XII 2083†. dece, XII 937† (531). Septe, XII 488†, 1146, 2198†, 4503. Septe, XIII 2412†, 1508†. dece, septe. Le Bl., N.R., 2. Lejay 191†. Nove(bis). Kraus 102. demu. Le Bl., 199 (680). nusqua, XII 5697¹. ejusde, Kbl., 1892 col. 65. [puruque (cor) Le Bl., 662 (485).] conda, XII 936† (530).

Il est à remarquer qu'on ne relève pas un seul exemple de la chute de l'*m* dans les monosyllabes, preuve évidente que l'*m*, placé immédiatement après l'accent, avait encore conservé sa valeur. D'ailleurs la chute de la nasale finale de ces monosyllabes (2) contredirait son développement dans les langues romanes, où elle s'est maintenue. Il faut toutefois excepter la graphie *su* dans la formule *Roccolane su* Le Bl., N.R., 125, pp. 142-145. Ce serait, d'après Le Blant une altération de *sum*. Dans ce monosyllabe, la chute de la consonne n'offrirait rien de surprenant. En effet, elle s'est manifestée à plusieurs reprises à l'époque archaïque (3) et de plus, comme le fait remarquer Meyer-Lübke (4), la variété des formes du verbe *élre* à la première personne du présent de l'indicatif dans les langues romanes

(1) STOLZ, I p. 340-341, § 360.

(2) MEYER-LÜBKE, I p. 493 § 551.

(3) Cf. les exemples donnés par LE BLANT, N. R., *l. c.*

(4) MEYER-LÜBKE, II pp. 276-277 §§ 206-207.

rend plus que probable l'existence de plusieurs doublets dans la langue vulgaire, dont les uns auraient perdu la nasale finale.

L's et le t tombent, à leur tour, à la fin des mots dans les inscriptions de la Gaule et ce fait mérite d'attirer notre attention. Enumérons d'abord les exemples :

quiesce (vixit), Le Bl., 285, requiesce (vixit, obiet), XIII 2454† (485-529). quiesci, Le Bl., NR., 3 feci, Jull., 274. Tauricius Verus...posuit et dedi, Br., 1933. quiesci, Kraus 251. Posuerun, Le Bl., 286. Restituerun, Br., 1337 (236) posi, Jull., 74. quiesce, (fecerunt) XII 1194†. requiesce (vixet), Le Bl., 463. requiesci, Kraus 151. requievi, Le Bl., 57 (454-525). quiesce, Kraus 74. vixi, Kbl., 1885 col. 139. ediderun, XIII 3162 ommutuerun, possun, CRAIB. 1897 p. 181. vivu, XII 463. ora (dies mensis), XII 923. messe (Julius, parentes, defuntus), XII 1416. Positu est (sancios, probatus), Le Bl., 41. Anni, XIII 1884. Ani (duobus, tribus, dies), Le Bl., 53 (422). eju (Maionis), Jull., 321. aeju, MSAF, 1894, p. 273, n° 33. Anno, XII 4975. Br., 419. Veteranu (Cassius, Gracilis), Kbl., 1893 col. 107. Justu filius et ere (heres). Br., 1572. partronu, Jull., 322. filiu, XIII 3109. filio (Julius, filius, anos) XIII 2000. filiu, XII 1520. Avunculu, Le Bl. NR., 38. (murus) communi, XII 2037. die (Aegrilius, Trophimus), XII 2731. Aspritudine Br., 136. Mile, Br., 1170. Capado, (x = s) Br., 1480. cojun, XIII 627.

Nous pourrions grossir cette liste d'une foule de noms propres en *u* pour *us*. Nous les omettons ici parce qu'ils appartiennent plutôt à la morphologie, la chute de l's y ayant été provoquée, à notre avis, par l'influence d'une déclinaison sur une autre. Cette explication ne s'applique

peut-être pas à tous les noms propres en question, mais comme il est impossible d'en faire le départ exact, nous avons jugé préférable de les grouper tous sous une même rubrique. Au point de vue du développement historique du latin, envisagé en lui seul et abstraction faite des langues romanes, ces formes sans *s* paraîtront très naturelles, puisqu'il est de tradition dans les textes archaïques et vulgaires de laisser tomber l'*s* à la fin des mots ⁽¹⁾.

Cette tendance fut bien entravée à un moment donné par une réaction de la langue littéraire à l'époque de Cicéron, mais elle ne fut jamais étouffée complètement. C'est ainsi qu'on s'explique la persistance des formes sans *s* dans les textes vulgaires de l'Empire et notamment dans les inscriptions ⁽²⁾.

Mais si l'on envisage en même temps le traitement de l'*s* final en roman, l'interprétation des exemples ci-dessus devient plus difficile. Ici encore il y a désaccord complet entre la langue-mère et les langues-filles, excepté toutefois le roumain et l'italien, qui ont perdu toute trace de consonnes finales ⁽³⁾. La contradiction est surtout flagrante en Gaule, où le *t* flexionnel n'a commencé à s'affaiblir qu'à dans le courant du *x^e* siècle et l'*s*, depuis le *xiii^e* siècle ⁽⁴⁾. Il importe surtout de constater que la langue épigraphique de la Gaule ne se distingue en rien de celle des autres provinces. C'est pourquoi nous avons fait suivre un tableau comparatif des formes sans *s* final, dressé à l'aide des *Indices* du *Corpus* ⁽⁵⁾.

(1) LINDSAY, p. 142 § 137.

(2) STOLZ, I, p. 345 § 365.

(3) MEYER-LÜBKE, I, p. 494 § 552 ; p. 495 § 553.

(4) MEYER-LÜBKE, I, p. 414 § 552 ; p. 503 § 556.

(5) C. I. L. II: caru(suis), 1876. Cauriesi, 768. Diocari, 6257⁶⁷.
(Espagne) M(a)ritu, 5393. paren[t]e, 6109. Servu, 638. Silvanu, 5416. Sotericu, 3906 — t: deduxerun, 1952. posuerun, 2679.

On le voit, le nombre des graphies sans *s* et sans *t* de la Gaule n'est nullement inférieur à celui des autres provinces et il faudra encore renoncer à trouver en ce point

- C. I. L. III : fecerum, 4764. posuerum, 3682.
(Asie, provinces grecques d'Europe, Illyrie)
- C. I. L. IV : Arpocra, 2400. fellatri, 1540. presc. 2310. valea (souf), 1403. valea, 2260 — t : ama, valea, vota, 1173. nosci, 1173. peria, 1173, 3, 6
- C. I. L. V : ampliu, 4483. Kattianu, 3555. Crescentinu, 6203†.
(Gaule cisalpine) Mukanu, 3555. Nobenbre, 5215†. provitu, 896. Severu, 2039. vibu, 1709†. t. — posi, 1685†. vixe, 1701†. fecerum, 1730†, 4664. posuerum, 1721†. bixeru, 1642†. feceru, 237, 1599†, 1631†.
- C. I. L. VII : Inprutu, 1536⁵⁸⁷. Macrinu, 1336⁶⁰⁵. Valentinu, (Bretagne) 1335³.
- C. I. L. VIII : anni, 9811. anno, 3115, 9813. Austa, 9877. eju, 2037. Fundaniu, 7106. laboribo, 4354†. maritu, 3613. Praeciliu, 5170. setu (= situs), 9639. Suru, 9493. veteranu, 504 — t : coeperun, 2547. dole, 5001.
- C. I. L. IX : aedili, 2600. anni, 2305. anno, 5517†. filio, 1931. herde, 896. Junoni, 2111. lege, 6408†. mese, 1515. ore (= ores), 6408. Primu, 104. Seppiu, 2305. Suavei, 4463. Titiu, 3763 — t : fecerum, 3058, 4821. posuerun, 3724. fecerum, 1200. posuerum, 3948, 4028. feceru, 1183. locaveru, 3387a. posueru, 3199.
- C. I. L. X : Nardu, 1284. planta, 8249. usura, semisse, 114, 21
(Italie mérid.) — t — jace, 7748. dan, 1589. curarun, 1589. fecerun, 3359, 5871, 7099, 7309, 8082. quiescun, 6785. curarum, 5589. fecerum, 1323, 3563, 3646. curaveru, 596. feceru, 3815, 5267. πρὸς τοῦτο, 2145.
- C. I. L. XIV : nationu (nationis), 2863. anni, 535. creando, 2630.
(Latium) Vic[t]orinu, 2183. coraveron, 2847. [d]edero, 2891. commendaberum, compararabirum, 3898. dedicarum[ue], 2120. dormium, 1930†. fecerum, 659. dormium, 1888. fecerun, 1079a, 1161, 1963†. fecerum, 904. . . berun, 2490. feceru, 1641. dede, 3563.

une différence locale. Le latin de la Gaule a donc connu la chute de l'*s* et du *t*. Quant à la persistance de l'*s* final en roman, on a déjà cherché à l'expliquer sans que les solutions proposées soient entièrement satisfaisantes ⁽¹⁾. Il est toutefois certain que l'*s* a dû être renforcé à un moment donné, soit sous l'influence de la langue littéraire qui l'avait rétabli dans ses droits précisément à l'époque des conquêtes de César, soit sous l'influence de la langue celtique. Cette dernière influence est cependant assez problématique, parce qu'elle n'a pu s'exercer en Espagne et en Sardaigne, dont les parlers modernes n'en ont pas moins conservé l'*s* flexionnel. Il ne peut pas non plus être question d'une action exercée par les langues germaniques de l'Est, qui n'aurait pu se faire sentir qu'à partir du iv^e ou du v^e siècles. D'ailleurs ces langues avaient-elles même une tendance à laisser tomber l'*s* et le *t* à la fin des mots ⁽²⁾. Quoiqu'il en soit, ces graphies, à elles seules, suffisent à infirmer la théorie de Gröber sur l'origine des différences qui séparent les diverses langues romanes ⁽³⁾. D'après ce savant, ces différences auraient déjà existé en germe dans le latin importé dans les provinces à l'époque de leur conquête. La langue des soldats de César aurait donc maintenu l'*s* et le *t* à la fin des mots et cet état de choses se serait transmis sans altération aucune au roman de la Gaule. Cette théorie exclut par conséquent *a priori* les formes sans *s* et *t* finals du latin de la Gaule; mais, comme on le voit, elle ne concorde pas avec les faits.

Il faut encore ajouter aux exemples sans *t* final la forme *pos* au lieu de *post*, qui apparaît à plusieurs reprises :

pos consulatum, XII 934^r (529). pos consolatum,

(1) SCHUCHARDT, *Zeitschrift für rom. phil.*, IV pp. 149-150. MOHL, *Chronologie du latin vulgaire* (1899), pp. 232-233 § 92.

(2) WILMANN, *Deutsche Gramm.*, I p. 192 § 149, p. 194 § 150.

³ GRÖBER, *ALL.* I p. 210.

XII 1498⁺ (509?) *pus cón(sulatum)*, XII 2179⁺ (562).
pos misione, XII 682^a.

Pos appartient aux textes archaïques et vulgaires (1). On doit l'expliquer comme le doublet syntactique de *post* devant les mots commençant par une consonne, le latin, comme nous l'avons vu, ayant une tendance à supprimer l'élément médial d'un groupe de trois consonnes. D'après Meyer-Lübke (2), *pos* serait l'étymon roman. En tous cas, les formes *pues* et *pos* de l'espagnol et du portugais paraissent bien s'y rattacher.

Parfois la terminaison *nt* de la 3^e personne du pluriel disparaissait totalement, comme plus tard en roumain (3) :

posueru, XII 4. *feceru*, Br. 382.

Il y a chute du *c final* dans *hi requiescit*, XII 2113⁺ et probablement aussi dans la graphie *u* pour *hoc*, XII 5879⁺. car, rien dans le cercle qui figure l'*o*, ni renflement, ni coupure, n'indique que le graveur ait voulu exprimer le *c*. Cette forme se trouve sur la même pierre que *Madelena*, dont il a déjà été question, et est vraisemblablement postérieure au VIII^e siècle. Dès lors, la chute du *c* n'offrirait rien de bien étrange en Gaule puisque *hoc* apparaît déjà sous la forme de *o* dans les serments de Strasbourg (cf. *in o* = *in hoc*).

Enfin, il se pourrait qu'on fût en présence de la forme réduite de *non* dans ce vers :

Adnoscet homines aeg(er) quos no pote sanus, XII
 915^{add}.

Cette inscription a un caractère vulgaire très prononcé.

(1) Cf. GEORGES, *Lexikon*, s. v. *post*. Cf. aussi CIL. IV : *pos*, 2558; X, 649, 761; XIV, 1467; IX, 1010, 1681.

(2) MEYER-LÜBKE, I pp 492-493 § 550.

(3) MEYER-LÜBKE, II pp 179-180 § 131.

dans le fond comme dans la forme, bien qu'elle soit écrite en vers. On y trouve bien une seconde fois la négation sous sa forme complète « *quo si tu non nosti amicos* », mais ce membre de phrase a été remanié après coup. En cas que la graphie *no* serait authentique, nous aurions l'étymon latin de la négation en italien, espagnol, provençal et roumain ⁽¹⁾.

Le texte qui porte *hi requiescit*, laisse également tomber l'*l final* dans *simu labentibus annis*, XII 2113†. *Simul* se rattachant intimement à *labentibus*, puisqu'il forme avec lui un seul groupe syntactique, on n'entendait en réalité qu'un seul *l* dans la prononciation, et c'est ce qui a probablement entraîné le graveur à cette incorrection.

La forme *frate*, Br., 1160 rentre dans la tradition des textes épigraphiques et vulgaires ⁽²⁾ et rappelle de très près les vocables analogues de l'italien et du roumain *frate* ⁽³⁾. On trouve également *sempe* pour *semper*, XII 2085†, mais la pierre en question renferme tant d'incorrections et de surcharges que l'absence de l'*r* pourrait bien être due à la négligence du lapicide.

RECOMPOSITION

Les documents épigraphiques ont encore en commun avec les textes vulgaires cette tendance à analyser un mot composé en ses divers éléments, en conservant à chacun d'eux la forme qu'il présente, pris isolément ⁽⁴⁾. Ce penchant à l'analyse se manifeste de plusieurs manières. Le

⁽¹⁾ KÖRTING, s. v. *non*. MEYER-LÜBKE, I p. 492 § 550. GRÖBER, ALL. IV p. 134.

⁽²⁾ SCHUCHARDT, *Vocalismus* II pp. 390-391.

⁽³⁾ KÖRTING, s. v. *frater*.

⁽⁴⁾ SEELMANN, pp. 58-64. LINDSAY, p. 230 § 31. SCHROEDER, p. 40.

préfixe se maintient intégralement sans subir les lois de l'assimilation :

AD : adfectus, XII 5350^{†c}. adfectio, XIII 1910, 2077, XIII 3162. adferri, XIII 2181. adpar[it]or, XII 405. adlectus, XII 2453, 3166, 4354, 1466, 2010, Allm., 20, 28. adsiduis, XII 4393. adptinen[te], XIII 2023. adfficti, XIII 2027. adserente, Br., 373. adfectione, XIII 2077. adtrivit, XII 2158[†]. adsistentibus, XII 1567 (245). adfinibus, Allm., 268. adquiescit, Allm., III p. 460. adsedua, XII 2193[†] (527). adsedue, XIII 2391[†] (601). adsiduis, XII 4393. adprobare, inadsueto, XIII 1668. adnueris, adsedit, XIII 3162.

Une inscription (XII 915^{add}) porte à la fois *adcnoscet*, *acliva* (= ad cliva) et *aspicent* (aspicient).

Con : conlatum, XII 4393. conlata, XII 4321, 4489. Conlisit, Le Bl., 8^c (F). Conmilit[oni], XII 4365. Conmendo, XII 483[†]. Conlocaverat, Allm., 184. Conloquia, XII 944^{†c} (553). conlabs(os), XII 5534. conlabsum, am, Br., 6, 360, 1336. conlegio, XII 4371, 4733, 4496, 5238, 1006 3808, 4643, 4803, 5037.

In : Inlucius (n. pr.), XII 490[†]. Inlustris, XII 1524 (409-413), 1499^{†c} (515). inlustria, XIII 921[†]. Inpia, Br., 412, XIII 2279. Inmunis, Br., 937. Immensa, XIII 2244. inmaturo, Kraus 201. inmensurabilis, Br., 920. Inmolent, XII 4333 (11). Inlatis, XII 4354, 4397. inmerito, XII 592[†]. Inportuno, XII 61[†] (510). [i]nmerit[o], XII 5026^c.

Une inscription chrétienne en *quasi-versus* renferme ces deux vers :

Non et nuviliior criscit ex more parentum
Sperne dispectus subleceatvet honor

XIII 2477^{†c} (6321)

Le sens de ce passage est obscur, mais *sublecelavet* semble bien tenir lieu de *sollicitavit*. Il se peut que le *graveur*, dont l'ignorance ressort clairement du contexte, n'ait pas connu la composition de ce mot et ait vu dans *sol* de *sollicitare* la préposition *sub* assimilée au radical.

Il arrive aussi, et c'est le mode le plus intéressant, que la voyelle du mot simple reste intacte dans le composé, contrairement aux lois observées par la langue littéraire. Ce curieux phénomène est attesté par plusieurs exemples de nos inscriptions :

consacravit, XIII 1751 (160), XIII 522, 525. Consecrani, Sacaze p. 293.

Le changement de *i* en *e* dans *sedece*, XIII 2405⁺, *selecem*, XII 4393, se rattache peut-être à cette même cause. Cela est en tous cas évident pour les parfaits en *dedit* au lieu de *didit*, tels que :

perdedit, XII 5862⁺, reddedit, condedit, XII 481⁺. condedit, XIII 2354⁺ (431), subdedit (tradidit), XII 975⁺, tradedit, XII 55⁺ (VI^e siècle), crededi, Le Bl., NR., 247.

Ce sont ces formes en *dedi* qui ont survécu en roman dans les parfaits en *diede* de l'italien et en *diet* du vieux français (1). En effet, la diphtongue *ie* de ces formes verbales suppose un parfait en *e ouvert* (*dēdi*) et accentué sur le radical, par conséquent *reddēdit* au lieu de *reddidit*.

Le préfixe *ab* se réduisait parfois à *a* dans la composition (2). Et il s'est fait que les graveurs ont intercalé un *b* après l'*a* initial de certains mots, croyant avoir réellement affaire à un composé avec *ab*. D'où *abstutus*, XIII 2477^c (632), *abstuta*, XIII 2480⁺, *abstuti*, XIII 2484⁺, au lieu de *astutus*, XIII 2478⁺.

(1) MEYER-LÜBKE, I p. 528 § 602. SCHROEDER, p. 37.

(2) Cf. ALI., III pp. 118-149.

PARTICULARITÉS ORTHOGRAPHIQUES

Sous cette rubrique ont été réunies un certain nombre de graphies dont l'orthographe s'écarte de l'usage général et qui, malgré leur forme capricieuse, peuvent jeter quelque lumière sur certains points de la grammaire, lorsqu'on parvient à dégager la cause de ces singularités. Tout d'abord l'usage de redoubler la voyelle pour en marquer la longueur, introduit par Ennius, est resté en vigueur dans les inscriptions de la Gaule :

exerci|t|uus, Br , 67. lacuus, XII 2606, 2607. domusque, XII 1782. Juuni, Kbl., 1883 p. 78.

Vaarius, [v]aaria, XII 5208. Ataaxti, Jull , 970. Maianus, Schuermans 3189. Meelausi, BE., 1892 p. 115. Cerdoon, XII 423.

L'*i* long, rendu par *ei* ou par *I*, lorsqu'on voulait recourir à un signe particulier, n'était point redoublé pour éviter de le confondre avec *e*, que les lapicides transcrivaient souvent par II, et c'est probablement cet *e* que figurent les deux I dans :

NOBILISSIMIS, Mommsen 313 (305-306). MAXSIMIANUS, Mommsen 239 (297).

On sait, en effet, par ce qui précède que l'*i* bref *alone* prenait fréquemment, sur les inscriptions païennes comme sur les inscriptions chrétiennes, la valeur de *e*.

Il en est tout autrement de la graphie *MIILES*, Jull., 44.

Le graveur, qui voulait exprimer la quantité de l'*i* par un procédé analogue à celui qu'on employait pour *a*, *o*, *u*, s'est vu obliger de graver trois hastes pour qu'on ne confondît pas l'*i* avec l'*e*.

Certaines voyelles parasites, pour ainsi dire, sont par-

fois ajoutées à la voyelle normale et traditionnelle, parce que le graveur a hésité entre l'orthographe usuelle et l'orthographe phonétique ⁽¹⁾. C'est le cas notamment pour :

Chrysis, Br., 979.

Le lapicide a intercalé un *i* pour indiquer que le signe *y*, dont la valeur était douteuse, devait se prononcer comme *i*. Il en est probablement de même de *annies*, XII 966⁺, l'*e* servant à marquer l'affaiblissement de l'*i* long final. Dans *Puoenino*, Mommsen 48, le lapicide a pu être induit en erreur par l'identité phonétique des caractères *o* et *u* dans les graphies vulgaires. Ce procédé est encore en usage dans les manuscrits. Ainsi, on trouve dans la vie de Saint Léger des formes telles que *veritiet*, *humilitet*, *laudiez*, dans lesquelles l'*i* n'a d'autre rôle que de marquer le son fermé de *e* ⁽²⁾.

Le subjonctif *sies*, XII 4333^b (12/13) (à côté *sis*) n'est qu'une réminiscence archaïque ⁽³⁾, qui trouve sa raison d'être dans le caractère religieux de l'inscription dont il provient.

Les principales particularités que présente le consonantisme, se rattachent toutes à l'influence que l'alphabet grec a exercée sur l'alphabet latin, non seulement dans les textes du midi de la Gaule, de la Narbonnaise, mais aussi dans ceux de la Lyonnaise. Il a également influencé l'ortho-

(1) On peut comparer la série suivante de graphies empruntées aux monnaies carolingiennes éditées par Prou, *Les monnaies carolingiennes*, Paris 1896 (Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque Nationale) :

PEX (= Rex), p. 107 n° 776, passim. Rix, p. 33 n° 207 (840-875) ;
p. 39 n° 253 (840-878) et REIX, p. 79 n° 553 (840-875), PIEX,
p. 86 n° 608.

(2) G. PARIS, *Romania*, I p. 283.

(3) LINDSAY, p. 590.

graphie des inscriptions de Trèves, et en général, de toutes les parties de la Gaule, où la langue, la littérature et la civilisation grecque avaient pénétré ⁽¹⁾. En dehors des inscriptions grecques, qui sont en assez grand nombre surtout dans le douzième volume du *Corpus*, on trouve parfois en tête d'un texte latin des exclamations grecques, transcrites aussi en latin, telles que « *chere, hygiene* (= *χαῖρε, ὑγιαῖνε*), Allm., 224. En outre, il arrive fréquemment que les lapicides, également habiles à manier les deux langues, entremêlent les caractères latins de caractères grecs ⁽²⁾ :

SCOPAS (Scopas), XII 5686 ⁷⁹². XARI (Cari), XII 5686 ⁹⁶³. DUΦIVS (Duvius) XII 5686 ³²⁶. AXROTALVS (Acrotalus), Schuermans 721. EXOXES, XII 5767 (EX|O|CHE, XII 5992).

L's latin, le Σ ou le Z grecs sont souvent confondus :

FIRMVΣ, XII 5683 ¹⁰⁹. ZEVERTVS, Schuermans 5594. ZMINTHIVS, Bladé 107-110. LEZBIA, Bladé 56. OZZA, Le Bl., 207. LEVTHARDZ (Leuthardus), LINQVIENZ, POZT, TRIBVZ, .NNIZ, Le Bl., 204.

La similitude du P latin et du P grec a naturellement provoqué des bizarreries analogues ⁽³⁾ :

RACE (pace), XII 2108 [†]. RRECESSIT IN RACE (precessit in pace), Le Bl., 277. PPECESSIT (COLIACIONI), XIII 2799 [†]. FEBAPRIAS

(1) EGGER, *l'Hellénisme en France*, 1869, I, pp. 35-39.

(2) Cf. A. E. 1897 p. 41 n° 127 : *Διοκλητιανο* (Italie).

(3) LE BLANT, *Paléographie des inscriptions latines du III^e siècle à la fin du VII^e*, Paris, 1898 pp. 48-50. M. PROU, *Catalogue des monnaies carolingiennes*, Paris, 1896 : RALATINA, p. 4 n° 18; PIX, p. 67 n° 463; PIEX, p. 86 n° 608; PEX, p. 107 n° 776 (817-838).

(febr(u)arias), Kraus 143. PRORRIA (propria), Le Bl., 204. EPATO (Erato), XII 1398.

L'influence de l'alphabet grec se manifeste encore d'une autre manière. Par analogie avec ces mots grecs latinisés, où le *X* est transcrit par *ch* avec la valeur de la palatale explosive sourde, le *c* et le *k* latins, que la tradition orthographique avait jusque là prescrit d'employer devant *a* ⁽¹⁾, sont supplantés par *ch* :

charitate, XII 2090^r (551-566). charissimo, Kraus 79. chare, Le Bl., 165^c. chara, Le Bl., 193^c. charissimo, Le Bl., 674^c. charissimae, XII 1717, XIII 2515. charissime, XIII 2748.

A partir du premier siècle après J.-C., on voit apparaître sur les documents vulgaires un nouveau signe orthographique formé par reduplication de *v*, et d'où est sorti notre *w*. Ce caractère, qui existait à côté du *v* simple, avait-il une signification spéciale ou avait-il la même valeur que le *v*? Servait-il à rendre le son bilabial primitif du *v* ou l'employait-on pour exprimer le *v* devenu labio-dental? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer avec précision. Dans les inscriptions de la Gaule, on le trouve surtout dans des noms celtiques ou germaniques, et il est plus que probable qu'on l'a assimilé au *u* bilabial du celtique et du germain :

Witildes, XII 2095^r. Wabuctusus, Le Bl., 321D. Chlewia, Allm., 64. Sewo, Allm., IV p. 272, p. 273, BE., 1881 p. 43. Perwinco, Br., 1088. Dwiadius, Le Bl., 323. Owius, Kbl., 1883 p. 40.

Mais on le rencontre aussi dans des mots latins, où le son

(1) ALL I pp. 272-273.

qu'il représente est devenu labio-dental dans les langues romanes ⁽¹⁾. Ainsi dans :

Proawus, Kraus 2 (614). viwvs, XIII 2069.

Je ferai toutefois remarquer que la graphie COWIVA, XII 722, citée par Birt (*l. c.* p. 49) me paraît douteuse. Il suffit d'ajouter au premier *v* une haste, que l'usure du temps a pu effacer comme beaucoup d'autres lettres de cette inscription, pour obtenir la forme régulière CON-VIVA. COWIVA supposerait que le lapicide a poussé la fantaisie jusqu'à recourir à deux signes différents pour rendre le même phénomène dans un seul mot et dans des conditions identiques. Il n'y aurait toutefois là rien de trop surprenant, si nous considérons que sur une même inscription le *v* intervocalique est rendu par trois signes différents, mais de même valeur :

Bivis, quadrubis, tribvis, Mommsen 158.

L'emploi du signe *bv* provient de l'identité des sons *b* et *v* ; ce n'est peut-être qu'une variante du *w*.

Citons encore quelques exemples de dittographies, erreurs communes aux inscriptions et aux manuscrits, et qui n'ont d'autre cause que l'inadvertance du graveur :

funeneris, XII 1911. diposisioste, XII 2078[†] (536) (= depositio est). centonariiorum, XII 2754. Germanmanicus, XII 5471. fililiae, XII 5844. Meseses, Allm., III p. 443 (449). optatati, XIII 2021. Rerespectinus, AE., 1896 p. 32. vevenes(venis)⁽²⁾, sanctotorum, XII 2085[†] (557). locucum (donavit), XIII 615.

(1) BIRT, *Rheinisches Museum*, (1897 NF. vol. LII). *Ergänzungsheft*, 1898, pp. 49 ss.

(2) cf. vivixit, *Bull. épigraph.* IV (1884) p. 213

Une seule mérite d'être signalée à part. C'est *ffilia*, XIII 672, où la reduplication de la syllabe initiale doit être consciente. Il suffit, en effet, d'en rapprocher, comme Jullian (n° 211) le fait remarquer, la forme moderne identique *ffille*. Cette graphie est d'autant plus remarquable qu'elle nous montre que dans l'antiquité, comme de nos jours, la langue familière et enfantine forgeait des termes d'affection, des noms « hypocoristiques » en redoublant la syllabe tonique des noms propres ou des noms exprimant la parenté ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ FOERSTER, *Zeitschrift für Roman. Philologie*, 1898, pp. 268-273.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Introduction	III
Bibliographie	IX

PHONÉTIQUE.

Voyelles toniques	I
Diphthongues	17
Voyelles atones	28
L'u grec	39
Voyelles en hiatus	47
Syncope de la voyelle atone	48
Epenthèse	59
Prosthèse	59
Consonnes labiales	60
» dentales	65
» palatales	65
Assibilation	71
La consonne r	73
Le jod	74
Consonnes nasales	76
Aspiration	78
Consonnes doubles et consonnes simples	83
Assimilation de consonnes	91
Chute de consonnes	92
Recomposition	106
Particularités orthographiques	109

*Ce travail forme le premier chapitre
de l'ouvrage intitulé :*

La langue des Inscriptions latines de la Gaule.

